

DIGITHÈQUE Université libre de Bruxelles

HYMANS Louis,	Types et silhouettes, Bruxelles : Office	de Publicité, 1877.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2022/Hymans Types-et-silhouettes abbyy.pdf

LOUIS HYMANS

TYPES

ET

SILHOUETTES

→ □ □ □ · · ·

BRUXELLES OFFICE DE PUBLICITÉ .-N. LEBÈGUE & C'e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1877

homy A lanting

TYPES

ET

SILHOUETTES

harmy of laster.

Bruxelles. — Imprimerie de A.-N. Lebèque et Co, 6, rue Terarken.

TYPES

ET

SILHOUETTES

BRUXELLES
OFFICE DE PUBLICITÉ
A.-N. LEBÈGUE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1877

AU LECTEUR.

Je dédie ce livre aux nombreux amis qui ont fait un si bienveillant accueil à mes Souvenirs, dans lesquels beaucoup d'entre eux ont retrouvé quelque chose des leurs.

Au public en général, que la personne de l'auteur laisse indifférent et qui ne juge les écrits que selon leurs mérites, je me hâte de dire, en lui offrant ce nouveau volume, qu'il y sera le moins possible question de moi. Ce livre est un recueil de portraits, un cahier d'observations sur les hommes que j'ai connus et les choses que j'ai traversées pendant ma carrière de publiciste.

J'ai tâché de présenter sous une forme anecdotique le tableau de certains groupes de la société belge, qui a son caractère spécial comme toutes les sociétés connues. Je l'ai fait, en transportant dans ces pages l'impartialité que je tiens de la nature et l'éclectisme qui est le fruit de l'expérience et du raisonnement.

Suivant le conseil d'un grand moraliste, j'ai banni de ce livre, comme du précédent, la haine et la flatterie, qui sont les deux écueils où la vérité fait naufrage.

Quant à l'intérêt que présenteront ces esquisses, il sera celui d'un tableau qui plaît à l'un à cause de sa sympathie pour le peintre, à l'autre à cause du choix du sujet ou du modèle.

Je m'en rapporte, du reste, au public, certain de rencontrer une fois de plus, sinon son approbation, du moins son indulgence.

CHAPITRE PREMIER.

TEMPS D'ÉTUDES.

SOMMAIRE: Une fugue. — Félix Bogaerts. — Moke. — Gobert Alvin. — François Huet. — Gustave Callier. — Margerin. — Émile de Laveleye. — François Haghe. — L'Alhénée et l'Université de Gand. — Horace et Cicéron. — Marie Pleyel. — Le gibet de Saint-Bavon. — Professeur et romancier. — Auguste Baron. — Fac-simile d'un de ses manuscrits. — La Moselle et son vin. — J.-J. Haus. — Mome la baronne de Crombrugghe. — Le prince Milan de Serbie. — Un autre prince. — Retour sur le passé. — L'âge d'or et la Chevalerie du temps présent.

I

J'ai eu souvent l'occasion, dans mon précédent volume, de parler de Moke, l'éminent professeur, le premier écrivain belge qui ait publié sous une forme attrayante et concise l'histoire de notre patrie. J'ai passé sous le toit de cet

homme de bien les quatre années les plus agréables de ma jeunesse. C'est à ses leçons, à ses conseils, à son exemple, que je dois en grande partie ce que je suis, et surtout d'avoir appris à aimer ce scélérat de travail — labor improbus — le seul artisan réel du bonheur ici-bas.

La façon dont je connus Moke et devins son pensionnaire mérite d'être racontée. Elle se rattache d'une façon intime à une aventure de mon enfance.

En 1843 — je n'avais pas quatorze ans — j'étais élève dans la classe de poésie de l'athénée d'Anvers et n'y faisais rien de bon. J'y avais pour professeur d'histoire et de géographie un personnage qui ne manquait pas de talent, mais que certains succès littéraires, faciles à cette époque de gestation de l'individualité belge, avaient imbu d'une de ces vanités robustes et naïves que l'on ne rencontre que dans les villes de province.

Il s'appelait Félix Bogaerts; il était membre de quarante-deux académies d'Europe (1) et de

⁽⁴⁾ Le chiffre est rigoureusement exact, et l'énumération se trouve dans le Bulletin de la Société des Gens de lettres, nos 9 et 40, 4850,

la Société asiatique de Bombay. Il avait publié des romans intitulés : Lord Strafford, Dymphne d'Irlande, El Maëstro del Campo, Mère et Martyre, dont quelques-uns illustrés par Nicaise de Keyser. Il était aussi l'auteur d'un Dictionnaire de géographie ancienne et moderne, que ses élèves étaient obligés d'acheter et d'apprendre par cœur.

Je me permis, un jour, d'écrire dans ce volume, à la suite de ces mots : Anvers, célèbre par la naissance de Pierre-Paul Rubens, » ces autres : « ... et de l'illustre Félix Bogaerts, » et sur la marge, j'avais crayonné le portrait du maître.

Cet exemplaire annoté et illustré circula dans la classe. Il tomba entre les mains du professeur, qui se plaignit au préfet des études.

Celui-ci déféra le crime au conseil, qui décida, dans sa haute sagesse, que je devais être expulsé de l'athénée.

J'eus connaissance de cet arrêt en arrivant le matin à l'établissement. Je dus quitter la classe, mais je n'osai pas rentrer chez mes parents. J'arpentai, pendant quelque temps, le marché St-Jacques, me demandant ce que j'allais faire et, après un quart d'heure de réflexion, je résolus de partir pour Gand.

C'était là que demeurait Moke. Il avait été convenu depuis longtemps qu'après les vacances de Pâques, on m'enverrait en pension chez cet ancien ami de mon père, et je me dis qu'il valait autant y aller tout de suite.

Je me mis donc en marche et, à huit heures du matin, je partis pour Gand, sans un sou dans ma poche.

Je longeai le chemin de fer jusqu'à Malines, où j'arrivai vers trois heures de l'aprèsmidi.

J'avais faim, mais je n'étais pas fatigué.

J'entrai chez un bijoutier, à qui je vendis, pour un franc, un bouton d'or que j'avais à ma chemise. Je dépensai la moitié de cet argent pour manger. J'achetai un morceau de pain d'épice et bus un verre de bière. Puis, je me remis bravement en route, sur mes jambes de treize ans.

Je ne saurais plus dire quel chemin je suivis. Toujours est-il que j'arrivai, vers 8 heures du soir, à Malderen. On était au mois de mars, et il faisait nuit noire.

J'entrai dans la station et je demandai un billet de troisième classe pour Gand. Mais quand il s'agit de le payer, je constatai qu'il me manquait dix centimes.

L'employé me conduisit auprès du chef de station, un homme d'une trentaine d'années, qui fumait sa pipe à côté d'un de ces poèles en fonte qu'on appelle des « pots d'sodards » dans le pays wallon.

Il me regarda d'un air étonné, et me demanda si je m'étais échappé d'un collége. Je répondis affirmativement, et comme j'ajoutai que j'allais retrouver ma famille à Gand, il me donna de sa poche les dix centimes qui me manquaient.

Le train venant de Malines passa quelques instants après. J'y montai, et à dix heures je me trouvai dans la station de Gand.

Je n'avais jamais mis les pieds dans cette ville. Je fus donc à la recherche d'un commissionnaire qui voulût bien me conduire chez Moke.

Le gaillard me mena à l'Université. Là, nous apprîmes du concierge que le professeur demeurait à l'ancienne abbaye de Baudeloo, c'est-à-dire à l'Athénée.

Nouvelle course, assez longue pour mes pieds endoloris. Cependant, je ne sentais plus ni fatigue, ni faim. J'étais exclusivement préoccupé de l'accueil que j'allais recevoir chez ce protecteur qui ne me connaissait pas.

A dix heures et demie, je sonnai à sa porte. C'était bien tard pour la province. Mais dans cette maison du bon Dieu on accueillait tout le monde à toute heure. On me fit monter, et je me trouvai sur le seuil d'une vaste chambre remplie de livres, au milieu de laquelle un gros homme, coiffé d'une petite calotte de velours noir, écrivait sur une table ronde, où s'étageaient sur une assiette d'appétissantes tartines de pain blanc.

Le gros homme se retourna et, me regardant d'un air nullement étonné, me dit :

- Je sais, mon ami, ce qui vous amène.

On avait chassé un élève de l'athénée de Gand le jour même, et Moke croyait que c'était lui qui venait demander sa grâce.

— Pardon, répondis-je; je suis MONSIEUR Louis Hymans!

Je n'oublierai jamais ce « monsieur, » parce que Moke me l'a rappelé cent fois depuis cette mémorable soirée.

En entendant mon nom, il bondit sur sa chaise.

- Ton père est mort! s'écria-t-il.

Là-dessus, je me mis à pleurer et contai mon histoire.

Celle-ci fut interrompue par une vieille servante qui venait dire à son maître que le commissionnaire qui m'avait conduit demandait le payement de sa course.

Moke n'avait jamais d'argent sur lui. Il donna l'ordre à la fille de payer. Puis il me dit à brûle-pourpoint:

- Qu'est-ce que tu sais en fait de latin?
- Je traduis les Commentaires de César.
- Nous allons voir.

Il se leva, se dirigea vers sa bibliothèque,

prit un volume de la collection Nisard, et me fit traduire quelques phrases.

- C'est bien, me dit-il. Maintenant, tu dois avoir faim.
- Non, monsieur, répondis-je. Mais je voudrais bien ôter mes bottes.

Moke courut à la sonnette, appela sa femme, et, à eux deux, ils essayèrent d'ôter mes chaussures. Il n'y eut pas moyen, tant j'avais les pieds gonflés, et il fallut, avec un couteau, couper ces fameuses bottes à tiges que je portais la veille avec tant de fierté.

On écrivit sur-le-champ à mes parents, et mon père vint me chercher le surlendemain.

Je n'étais pas sans appréhension au sujet de cette rencontre. Mais quand mon père me vit, il fut désarmé.

Il ne prononça que ces mots: Eh bien! — puis m'ouvrit ses bras et me serra sur son cœur.

— Mon cher ami, me dit Moke longtemps après, quand j'étais en rhétorique, les grandes émotions ne sont pas loquaces et ne font pas de phrases. Rappelle-toi ton père quand il t'a retrouvé chez moi, et songe qu'il ne t'a pas adressé un long discours.

A ma grande joie, il fut décidé qu'au mois d'avril, après les vacances de Pâques, je viendrais m'installer chez Moke et que je continuerais mes études à l'athénée de Gand. J'y eus pour professeur M. Gantrelle; j'y trouvai pour condisciples Adolphe Du Bois, Émile Delecourt, qui fut depuis sénateur; le vicomte de Nieuport, l'ancien commissaire d'arrondissement d'Audenarde. Du Bois, Delecourt et moi, nous formâmes bientôt un trio — je n'ose dire une trinité — inséparable.

Je quittai Anvers sans regret. Je n'en emportai qu'un bon souvenir, celui des leçons particulières que m'avait données un des maîtres les plus distingués que j'aie connus dans ma vie, M. Gobert Alvin. Cet homme n'avait qu'un seul défaut. L'âge avait blanchi ses cheveux, et il voulait les avoir bruns. Il se mit à les teindre et il en mourut.

II

Le grand charme de la maison de Moke était d'abord le maître du logis, puis la société qu'on y yoyait. Tout ce qu'il y avait d'intelligent et d'aimable parmi les professeurs et les étudiants de l'Université se donnait rendez-vous le soir dans cette demeure hospitalière. Les visiteurs les plus assidus étaient François Huet, l'éminent philosophe; Gustave Callier, son disciple préféré; Margerin, l'ancien fouriériste, savant distingué et causeur séduisant; Stecher, le spirituel linguiste; Cugnière, le préfet des études de l'Athénée, figure rébarbative mais cœur d'or; Molitor, jurisconsulte d'élite et chrétien fervent; puis, Émile de Laveleye qui terminait ses études. François Haghe, un poète qui est devenu greffier d'un tribunal de commerce; Constant Dumont, aujourd'hui conseiller à la cour de cassation; Hippolyte Van Sieleghem, un

fantaisiste qui s'est égaré dans le notariat; Crocq, un puits de science; Edouard Dervaux, fils d'ouvrier, devenu avocat par un travail opiniâtre, et le plus bel exemple de ce que peut la volonté mise au service d'un esprit large et d'un noble cœur; bref, toute cette phalange d'hommes d'élite qui faisait, à cette époque, de l'Université de Gand un foyer de lumières, de discussions et de patriotique ardeur.

On comprend quel était l'attrait et le fruit de ces réunions quotidiennes, dans lesquelles chacun des acteurs apportait son grain de savoir, de passion, d'esprit et d'originalité. On y débattait les questions du jour, la politique, la philosophie, les beaux-arts, et sur les controverses parfois très-vives, cet excellent Moke répandait son inaltérable gaieté, sa verve intarissable, en même temps que sa prodigieuse érudition, rendue aimable par une bonhomie sans malice et une absence totale de vanité et de parti pris.

J'assistais à ces conversations, j'écoutais et je m'instruisais mieux que dans les livres. Toutes les opinions étaient représentées dans ce cénacle. On y entendait toutes les notes, tantôt graves, tantôt légères; on y développait toutes les doctrines, et de ces entretiens élevés se dégageait une atmosphère de tolérance et de considération mutuelle qu'on retrouverait difficilement ailleurs.

De ceux que j'ai cités plus haut, quelques-uns sont morts, mais parmi ceux qui survivent, il n'en est pas un seul qui puisse démentir la scrupuleuse exactitude de ce tableau. Aussi, pas un seul parmi eux n'a manqué à l'appel, lorsque, il y a huit ans, une souscription fut organisée par les anciens élèves et les anciens amis de Moke, en vue de lui ériger un monument, à la suite d'un inconcevable affront que l'Académie avait fait à sa mémoire.

III

L'athénée de Gand, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre, était installé —

je suppose qu'il l'est encore — dans l'ancienne abbaye de Baudeloo, dont la bibliothèque de l'Université fut un jour l'église ou la chapelle.

Moke habitait une partie de ces vastes bâtiments, à la physionomie austère et monumentale. Le maître, pour aller faire son cours, et moi pour y assister, nous n'avions qu'un jardin à traverser. Ce jardin, enclavé dans de hautes murailles, avait bien l'air du préau d'un couvent. A l'un des angles s'élevait une petite tour, dans laquelle un jeu de clochettes carillonnait les heures. O tranquille et charmant séjour, que j'y ai passé de délicieuses années! Comme je m'en rappelle tous les plus humbles et les plus minces détails! On n'y connaissait point les vanités du monde, on v vivait parmi les livres et les fleurs; on y menait cette existence patriarcale que l'on ne retrouve plus même dans nos villages; le luxe en était banni, et cependant les grands de la terre franchissaient parfois le seuil de cet asile et se sentaient fiers d'y être recus. J'v ai vu Jean-Baptiste Nothomb, alors à l'apogée de sa gloire, Barthélemy Dumortier, M. Solvyns, aujourd'hui notre ministre à

Londres, M. Pierre Dedecker, qui ne songeait pas alors qu'un jour il abandonnerait la poésie pour la finance; le vieux comte de Kerchove, un type d'honneur et de loyauté, qui, une badine à la main, marchait au devant de l'émeute, sur le Marché du Vendredi, avec autant de calme et d'aisance qu'il en déployait à la cour de Napoléon Ier à l'époque où il faisait partie des grenadiers de la garde impériale. J'y ai vu Saint-Amand, le grand joueur d'échecs, l'élève de Labourdonnais, qui venait faire sa partie avec Moke et l'avocat Metdepenningen; j'y ai vu des artistes, Félix Devigne, qui venait demander des conseils pour son grand ouvrage sur les costumes de la Flandre au moyen âge; Stroobant, qui venait chercher des indications pour les planches de la Belgique monumentale et les Splendeurs de l'art; le major Renard, aujourd bui lieutenant-général, qui venait soumettre ses études sur la Belgique ancienne, le comte d'Hane de Potter, qui venait conférer sur les intérêts de l'Université, le baron de Schiervel, qui ne dédaignait pas de s'éclairer des lumières du professeur pour la gestion des affaires de la province. — Et tous ces personnages, législateurs, diplomates, ministres, étudiants, artistes ou gens de plume étaient reçus de la même façon courtoise et familière, sans que l'on fit de distinction entre les uns et les autres, sans que le titre ou la cravate blanche fût l'objet de plus d'égards que la casquette de l'étudiant ou la houppelande de velours de coton — appelée cache-misère — du rapin.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce petit monde, c'était son austère moralité. La chronique scandaleuse des salons en était sérieusement bannie. Comment l'y aurait-on introduite? On ne la connaissait pas.

Rien ne sentait moins la petité ville, que Moke avait, du reste, en horreur. Il m'écrivait en 1849, au moment où j'allais partir pour Bruxelles :

«Vous avez vu par le journal que le bien que j'ai voulu faire aux professeurs ne m'a rapporté que du mal. Je n'en suis pas beaucoup plus malade, mais c'est une leçon pour vous qui entrez dans la vie active. Défiez-vous de tout ce qui est petite ville, où le moindre succès fait des ennemis, et tâchez de vivre dans une capitale où les hommes valent mieux en raison des plus grandes ressources. »

J'ai pu constater, pendant mon court séjour à

Mons, combien le conseil était bon et le jugement fondé.

IV

J'intercalerai ici un petit hors-d'œuvre qui, pour les lettrés, ne sera pas sans intérêt. Tout récemment, à l'Académie française, dans la séance de réception de M. Gaston Boissier, il fut question, entre les orateurs, d'Horace et de Cicéron. M. Legouvé a raillé avec esprit les traducteurs d'Horace, puis il a reproché à M. Boissier d'avoir, dans ses ouvrages, diminué et rapetissé le grand orateur romain. M. G. Valbert, qui n'est autre que le pseudonyme de M. Cherbuliez, appréciant ces discours académiques dans a Revue des Deux-Mondes, a pris le parti de Cicéron et rapporte un mot de M. Thiers qui disait : « M. Boissier aura ma voix, quoiqu'il ait le grand tort de ne pas aimer assez Cicéron. » Puis il rappelle, avec un peu de cette

ironie dont un Français ne saurait se départir en parlant d'un Prussien, que Cicéron a trouvé un ennemi personnel dans M. Mommsen, l'éminent historien allemand. Celui-ci prétend que Cicéron était un mince personnage et un écrivain de troisième ordre, qu'il n'avait ni convictions ni passions sincères, qu'il n'était qu'un avocat et un mauvais avocat; qu'il avait l'âme d'un feuilletoniste, ou que plutôt il était une nature de journaliste dans le plus mauvais sens du mot.

Je n'ai pas assez cultivé Cicéron pour trancher le différend, mais je ne suis pas fâché de citer ici l'opinion de Moke sur le prince des orateurs latins. Elle est, à mes yeux, d'un grand poids, parce que Moke était un homme d'un goût sûr, un latiniste consommé, et qu'il avait étudié Cicéron dans ses œuvres.

Le 7 mars 1857, m'écrivant à propos d'une conférence qu'il devait venir donner au Cercle artistique et littéraire, il me disait :

[«] Quant au choix du sujet, je suivrai votre conseil, quoique les choses sérieuses aillent mieux à mon esprit dans sa phase actuelle. J'ai songé à Horace, dont le caractère et les

rapports avec ses contemporains offrent un certain intérêt. Remarquez que c'est un plébéien, un brave, un républicain qui ne s'est pas tout à fait démenti, malgré l'amitié de Mécène et les caresses d'Auguste. Ses liaisons de cœur ou de sens valent celles des autres poètes de l'époque, à l'exception d'Ovide. Son siècle se rapproche du nôtre (4).

Vous savez que mes opinions ne sont nullement celles de M. Baron, mais je vois qu'on a écouté sans défaveur des réfugiés français dont je me rapproche davantage.

A défaut de la biographie d'Horace, je n'aurais à vous offrir que celle de Cicéron, qui est ignoble. »

V

Il y eut une époque où, dans cette maison patriarcale, tout fut mis sens dessus dessous pendant un mois. M^{me} Marie Pleyel, la sœur de Moke, était venue faire une visite à son frère. Elle

⁽¹⁾ II est extrèmement intéressant de placer à côté de cette opinion celle de M. Cherbulicz. Dans l'article de la Revue des Deux-Mondes dont je parlais plus haut, il est dit : « Horace est le plus moderne de tous les poètes anciens. Il est notre contemporain. Il a vécu comme nous au lendemain des révolutions qui l'ont rendu un peu sceptique. Il s'est moqué des partis pris, des exagérations et des exagérés, il a fait la guerre à l'absurde. Il a vu sévir autour de lui toutes les maladies dont nous souffrons, il a été son propre médecin et il nous communique sa recette. Il a été par excellence un esprit libre, détestant toute servitude, résolu à ne jamais se mettre à la discrétion d'un préjugé ou d'un paradoxe. »

resta chez lui pendant un mois, et ce ne furent que nopces et festins. On aurait dit le monde renversé. On avait changé l'heure du dîner, on se couchait après minuit, on faisait de la musique, on chantait, on jouait à colin-maillard, on faisait mille folies, et toute la belle société de Gand voulait être de la fête. Il y eut parfois des concerts auxquels se pâmaient les dilettanti. Mais je manquais d'éducation musicale, bien qu'on m'eût appris le piano dès l'âge le plus tendre, et pendant qu'on s'extasiait au salon devant les Rêveries de Chopin, que Marie Pleyel jouait avec une perfection idéale, j'allais au jardin, pensant à la leçon de violon qu'on me forçait de prendre tous les matins.

Ai-je assez maudit ce violon, tourment de mon enfance! Mon maître, qui se disait attaché au « gibet » de Saint-Bavon, cherchait en vain à me faire jouer juste la *Dernière pensée de Weber*. « Vous ne ferez jamais rien de bon, me disait-il. Voyez-moi, j'ai des cors aux pieds et aux mains à force de travailler. Vous ne serez jamais bon qu'à noircir du papier comme M. Moke »

Il en voulait à mon professeur, parce qu'un

jour celui ci, après m'avoir entendu racler la Dernière pensée, m'avait gravement donné un sou. Moke n'aimait pas la musique et je me laissais aller à partager son antipathie.

Il en résulte que j'admirai beaucoup plus la beauté, la grâce et les toilettes de M^{me} Pleyel que son talent. Elle ne m'en a pas voulu pour cela et nous sommes restés bons amis jusqu'à sa mort.

Quel détestable professeur a dû paraître Moke, sous le régime de réglementation que la bureaucratie a introduit dans nos écoles! Dans sa classe de rhétorique à l'Athénée, il s'affranchissait de tout programme et passait parfois des heures à converser avec ses élèves, assis au pied de sa chaire. C'était avant tout un artiste. Dans sa jeunesse il avait composé des romans dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre: Hermann ou la Gaule sous les Romains, les Gueux de Mer, les Gueux des Bois, Philippine de Flandre, la Bataille de Navarin, productions dignes de Walter Scott. A la fin de sa vie, quand des revers domestiques furent venus l'accabler, il écrivit pour

Alexandre Dumas des récits que celui-ci signa de son nom et qui furent accueillis avec faveur par le public français.

Or, dans Moke, si vaste que fût son érudition, l'homme de lettres l'a toujours emporté sur le professeur, et son enseignement dérivait d'une sorte d'intuition morale plutôt que des principes et de la pédagogie. Ses leçons étaient des causeries intimes qui ravissaient son auditoire. On y allait comme à une fête; on en revenait désireux d'apprendre et l'on cherchait dans les livres le complément de ses indications. A l'Université il se montrait plus soucieux de la méthode. On n'y osait pas l'interrompre et l'interroger. J'avais seul le privilége de pouvoir réclamer des explications pendant les promenades et les repas. Parfois, je lui servais de secrétaire et j'écrivis sous sa dictée plusieurs notices qui ont été insérées dans les Belges illustres. Il n'avait pas, à vrai dire, une grande facilité de travail. Il écrivait vite, mais il raturait beaucoup et s'amusait à remplacer des phrases mal venues par d'autres écrites sur de petits morceaux de papier, qu'il appliquait sur

son manuscrit avec de la colle à bouche. Il n'était pas le seul à châtier ainsi son style. Je possède un manuscrit de Baron, un autre écrivain d'infiniment d'esprit, lequel, à force de ratures, est devenu un véritable grimoire, et je tiens une lettre de sa femme qui déclare qu'elle a recopié dix-huit fois son Histoire de la littérature française.

Et puisque le nom de Baron s'est trouvé sous ma plume, je vais reproduire ici le brouillon d'une pièce de vers de cet homme éminent, qui a été imprimée dans le tome IV de ses Œuvres complètes (1).

Ce manuscrit, qui fait partie de ma collection d'autographes, m'a été légué par l'auteur avec d'autres menus objets. Baron, que je n'ai connu qu'à la fin de sa vie, me témoignait beaucoup d'amitié, et il était bien rare qu'il vînt à Bruxelles sans passer par le bureau de l'Étoile pour me conter quelques-unes de ces anecdotes qu'il débitait avec un charme tout parisien.

La pièce dont je donne ici le fac-simile est intitulée : La Moselle et son vin, traduction

⁽⁴ Bruxelles, Jamar, 1860.

Plus I'un Al sont beau fleuve, a sono patris, o ma belle allemagne, De Les flots afarga arroxe
Roule Son flot blewater à travers ta Campagne;
Les cayones de ton beau dolil au dein de la Nather, aux flours de la montagne, Maisen ci jour start Laifan Vermind.

Maisen ci jour set Just totte terre Tignedate charge dans In nos good refrains Et pour Temples judge on bond note Verne Jones qu'en vin dans tous ces veis; foundetes pour lique de remple, noting vern.

Laves tous bein le nom de vinte.

Gounaffes vois bien le nom de vint,

Gestand Los Land Long semo de nom de vint,

Cost en la lesting of the lim de Mofelle bren ainée

vierge Adelle allemond le voir, drance E Citte Liver Tille Effect la mofelle Lafiseffe to the Dubern fleve allegrand Joseph le Rhin Des Voye, wist - Kon eau franche et himpier, Lon pur cristal dous to competapied. a Silloune les guerres Wallons Et pour was roin pletos Son amost intipior Frankis pricipies et monts. Jory Low allemands que note noble terre Salur seut fois Salut Mople Ving amate Tolle alloward, frame Demarivire Lete la bien sence en ses jognex lefreins Me vient fewonder not vins Du beaufleure allemanthe Rhy Elle view lemples note Vire Aubleuraban des flots de ma tiviere meallement houra Jans fin

libre du chant allemand: Der deutschen Rheines Braut, ardent éloge de l'Allemagne chanté par un Français. En voici le texte, tel qu'il a paru dans les Œuvres complètes:

LA MOSELLE ET SON VIN.

Plus d'un fleuve fameux, ô ma belle Allemagne, Arrose ta riche campagne; Le feu de ton fécond soleil, Au sein de là vallée, au flanc de la montagne, Dore plus d'un raisin vermeil. Mais en ce jour il n'est sur notre terre

is en ce jour il n'est sur notre terr Qu'une rivière

Digne d'être chantée en nos joyeux refrains; Il n'est qu'un vin dans tous ces vins Digne de remplir notre verre.

Amis, connaissez-vous le nom de la rivière ? Connaissez-vous le nom du vin ?

Ce nom-là, c'est le tien, Moselle bien-aimée, Vierge allemande, aimable fiancée Du beau fleuve allemand, le Rhin.

Du pied des Vosges fuit son eau fraîche et limpide ;
Déjà d'une course rapide
Elle a passé les champs gaulois,
Et pour nous voir plus tôt, son amour intrépide
Franchit ravins, plaines et bois.
Bons Allemands, que notre noble terre
De ma rivière

Fête la bienvenue en de joyeux refrains; Elle vient féconder nos vins. Elle vient remplir notre verre, Au bleuâtre ruban des flots de ma rivière, Allemands, un hourra sans fin !

Salut à toi, salut, Moselle bien-aimée! Vierge allemande, aimable fiancée Du beau fleuve allemand, le Rhin Voyez! dans son pays, comme elle est libre et fière! Rocher, forêt, tour, ville entière Se mire au cristal de ses eaux,

Et sur ses flots, rasant la rive hospitalière, Glissent cent rapides bateaux. Ainsi fuyant ton berceau, ma Moselle, Tu cours fidèle

Vers l'époux fortuné qu'a choisi ton amour, Et lui, que ravit à son tour Ta grâce toute virginale,

Ouvre à tes frais appas la couche nuptiale.
Allemands, fêtons leur hymen.

Gloire à toi, Rhin! à toi, Moselle bien-aimée, Vierge allemande, aimable flancée Du beau fleuve allemand, le Rhin!

Mais pour sa dot, beauté, grâce, fraîcheur, jeunesse, Ne suffiront pas ; sa tendresse De ses vins prodiguera l'or, Et de son riche époux égalant la richesse,

Donnera trésor pour trésor. Car de l'amant si le mâle courage

Au roc sauvage

Arrache un vin de feu, pareil à son amour,
L'amante fait naître à son tour
L'agrange ross et parsimée

La grappe rose et parfumée, Virginale comme elle et de miel embaumée. Hourra pour notre jus divin,

Ton gentil favori, Moselle bien-aimée, Vierge allemande, aimable fiancée Du beau fleuve allemand, le Rhin!

Le vin de mon pays, c'est mon pays lui-même!

Le pur cristal 'dont la Bohême

Polit le reflet chatoyant

Attend les flots donée du des protes que l'ini-

Attend les flots dorés du doux nectar que j'aime, Écrin digne du diamant. Ma coupe est pleine, et mainte perle pêle

Ma coupe est pleine, et mainte perle pâle Comme l'opale

Se groupe au bord du verre et couronne son or. Or et perle, buvons! Encor! Buvons et chantons la patrie Qui nous donna ses vins en nous donnant la vie.
Vivent l'Allemagne et son vin!
Vivent tes dons sacrés, Moselle bien-aimée,
Vierge allemande, aimable flancée
Du beau fleuve allemand, le Rhin!

1851.

En comparant la pièce imprimée à la pièce manuscrite, on y trouvera encore de nombreuses variantes, même après les corrections indiquées.

On verra ainsi, que ce maître de l'art d'écrire pratiquait scrupuleusement pour son compte les préceptes qu'il enseignait à ses élèves,

> Vingt fois sur le métier remettant son ouvrage, Le polissant sans cesse et le repolissant.

Plus consciencieux que maint prédicateur, il prêchait d'exemple.

VI

De 1846 à 1848, l'Université de Gand, la seule que j'aie connue, comptait parmi ses pro-

fesseurs beaucoup d'hommes remarquables, au premier rang desquels figurait J.-J. Haus, le criminaliste depuis longtemps célèbre dans toute l'Europe. Entré à l'Université à l'époque de sa fondation, il compte aujourd'hui plus de soixante années de professorat et, bien qu'admis depuis longtemps à l'éméritat, il continue à donner ses cours avec le même zèle infatigable et la même supériorité hors ligne. Il y a trente ans, il enseignait le droit romain, et les élèves de la candidature lui avaient donné le surnom de Hoc titulo. Allemand comme Maynz et Kuppferschlaeger, ses collègues de Bruxelles et de Liége, il parlait avec un accent germain trèsprononcé, mais s'exprimait néanmoins avec clarté et même avec élégance.

Je ne l'ai guère connu hors de sa chaire, tandis que j'ai eu des relations amicales et suivies avec les professeurs de la faculté de philosophie, et particulièrement avec MM. François Huet et Gustave Callier.

Huet était Français : un petit homme grêle et grêlé, presque imberbe, avec de petits yeux gris, un front énorme et un mince filet de voix qui vibrait en rendant des sons métalliques. Il n'y avait rien de séduisant dans sa personne, mais quand on s'était donné la peine de le connaître et de l'apprécier, on découvrait en lui un charme et une fascination qui venaient tout entiers de son éloquence et de sa probité. Il parlait comme un apôtre et vivait comme un cénobite. Vers la fin de son séjour à Gand, il épousa une femme d'un esprit distingué, française comme lui et qui avait fait l'éducation des filles de M. le comte de Kerchove. Tous ceux qui ont connu madame la baronne de Crombrugghe, sa plus brillante élève, ont pu juger du mérite de l'institutrice.

Huet professait une philosophie éminemment spiritualiste et libérale. Imbu des idées de Bordas Demoulin, il défendait la tradition cartésienne, gallicane et janséniste. Ses élèves l'ont continuée après lui et ont figuré dans les rangs du libéralisme gouvernemental. Quand je l'ai vu pour la première fois en 1843, il n'avait que vingt-huit ans et n'était connu que par les succès qu'il avait remportés au concours général des lycées de France. Je l'ai retrouvé

en 1864 à Paris, où il termina sa carrière. Il était installé avec sa femme au second étage d'une maison de la rue d'Enfer, en face du Luxembourg, dont le troisième étage était habité par Proudhon, et il avait chez lui comme pensionnaire un beau petit garçon de dix ans, qui n'était autre que le prince Milan Obrenovitch, appelé depuis au trône de Serbie. C'était un gracieux enfant à la mine espiègle, éclairée de deux grands yeux noirs, paraissant très-gai et ne se doutant guère du rôle qu'il serait appelé à jouer douze années plus tard.

Je n'oublierai jamais la réponse qu'il me fit quand je lui demandai quels étaient les plus beaux monuments de Paris.

— Félix, me dit-il, et Boissier.

Un pâtissier et un confiseur.

François Huet est mort en 1869, et ses anciens élèves de Belgique ont contribué à lui faire ériger un monument au cimetière de Montmartre.

Bien qu'il eût quitté notre pays depuis vingt ans, son souvenir était resté vivant dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu. On jugera de son caractère et de l'intérêt qu'il portait à ses anciens élèves, par cet extrait d'une lettre qu'il m'écrivait pendant mon séjour à Paris, en octobre 1848 :

J'arrive du jury d'examen, longue et triste besogne, et j'ai le plaisir de trouver au logis une bonne lettre de vous, J'y vois, comme dans la première, que vous ne perdez pas votre temps à Paris. Je vous félicite des circonstances heureuses ... qui vous permettent de vous livrer à l'étude, sans souci du pain du jour. C'est déjà une situation privilégiée et dont vous êtes comptable à la société. Profitez-en, pour devenir homme et citoyen. - La Belgique a besoin de voir arriver dans son sein des enfants généreux... Les détails que vous me donnez m'intéressent de toutes manières. Je suis fort avide de tout ce qui se rapporte au mouvement des intelligences. Il me semble que vous voyez assez bien les hommes et les choses. Proudhon est, avant tout, un philosophe ombrageux et paradoxal. Il vise trop à l'originalité. Il est intraitable. Mais avec tout cela, c'est peut-être le plus grand critique du siècle en économie politique. C'est un de ceux qui ont poussé le plus énergiquement àu progrès, en forçant la société, par de profondes analyses, à se regarder en face et à rougir de ses injustices. Il faut le prendre tel qu'il est, en regrettant toutefois qu'il ne soit pas assez homme pratique.

Hugo et Béranger, c'est la vieille et la nouvelle société, le privilége et le droit, l'orgueil et la fraternité. Vous avez bien vu de près l'antithèse.

Allons, courage, mon cher Louis. Avec le travail, vous devez devenir un homme distingué. Vous avez une grande facilité. Amassez, pendant que vous êtes jeune. Vous reviendrez ensuite augmenter ici la phalange des hommes de bonne volonté. Je suis sensible aux sentiments d'affection que

vous me témoignez: je crois les mériter par l'intérêt que je vous ai toujours porté. Vous savez que mes sentiments sur ce point ont toujours été partagés par M'ne Huet, qui vous encourage à persévèrer dans vos bonnes résolutions. Écriveznous, mon cher Louis, même quand nous n'aurions pas toujours le temps de répondre, et croyez à notre bien affectueux dévouement.

F. HUET.

- Avez-vous écrit à cet excellent M. Moke? Vous ne pouvez le négliger.

Quand le dernier élève d'Huet, le prince Milan, fut appelé à Belgrade pour y prendre possession du trône, M. John Lemoinne publia dans le Journal des Débats un article où il indiquait le rôle qu'aurait pu jouer Huet à la cour de Serbie, s'il n'avait été enlevé par une mort prématurée. Dans une nouvelle Belgique neutre, créée sur les bords du Danube, il aurait pu être, auprès du souverain qu'il avait formé, ce que fut M. Jules Van Praet auprès de Léopold Ier, un conseiller et un ami. Le sort impitoyable le ravit à cette tâche, dont il était digne et dont la portée apparaît sous des proportions considérables, quand on songe à l'influence que la Serbie devait avoir un jour sur les destinées du monde

VII

Gustave Callier, d'abord son disciple de prédilection, puis son répétiteur, en attendant qu'il lui succédât, ne ressemblait à Huet que par la puissance du talent et l'élévation du caractère. C'était un homme de taille moyenne, d'une belle prestance, chauve depuis l'âge de vingt ans, avec une physionomie toute méridionale, au teint coloré, d'épais sourcils noirs formant un arc régulier au-dessus d'une paire d'yeux profonds et tendres d'où s'échappaient des effluyes magnétiques, de grosses moustaches ombrageant une lèvre un peu sensuelle; toujours mis avec une élégante simplicité, un type de gentleman et d'homme d'État. Un accident qui lui était survenu dans son enfance avait amené le raccourcissement de sa jambe gauche, et il marchait péniblement, appuyé sur un gros jonc à crosse d'ivoire. Cette difformité, qui souvent à l'école expose aux quolibets d'un âge qui est

sans pitié parce qu'il est sans réflexion, avait donné à Callier, d'ailleurs l'homme le plus gai, le plus aimable et le plus bienveillant de la terre, une gravité qui seyait à merveille à sa profession de philosophe. Sa voix, comme son regard, était pleine de séductions. Elle vibrait comme une cloche de cristal à côté du maigre fausset de son maître, et personne ne l'a jamais approché sans lui témoigner cette respectueuse déférence qu'on n'accorde qu'aux natures supérieures. Sa parole lente et mesurée achevait l'œuvre de fascination qu'il exercait autour de lui. Ses intimes l'appelaient le prince, tant était irrésistible son ascendant physique et moral. Nous fimes un jour ensemble une visite à une maison d'aliénés, à Bruges. Je n'oublierai point l'impression qu'il produisit sur les malheureux pensionnaires de cet asile. J'en ai vu dans le nombre qui venaient le regarder, l'appelaient « Mijnheer de pastoor » et se prosternaient devant lui, comme écrasés par la puissance de son regard.

Une autre fois, il alla à Amsterdam à la rencontre de son frère de lait qui revenait des Indes. Des appartements avaient été retenus pour celui-ci dans un hôtel. Callier arriva le premier, et tout le personnel de la maison le prit pour un prince indien. La valetaille, fascinée par sa physionomie de grand seigneur, le traitait d'Altesse, et se conduisit à son égard comme s'il apportait dans ses bagages tout l'or de Samarang.

Il exerçait un égal ascendant sur les femmes. C'était, du reste, une âme essentiellement aimante, portant en elle une ferveur religieuse qui faisait songer aux apôtres. Aujourd'hui qu'il est mort, personne ne saurait dire dans quelle voie l'auraient porté les événements de ces vingt dernières années. Jamais il n'a parlé à personne des aspirations religieuses qui agitaient son être. Ses meilleurs amis, sa femme elle-même, n'en ont jamais rien su. Il vivait à l'état de perpétuelle recherche; mais jamais il ne dirigea une attaque contre des convictions sincères. Il était la vivante incarnation de la tolérance, qu'il appela dans un de ses derniers écrits une « vertu singulière ».

Entré, à son corps défendant et sur les vives

instances de ses amis, dans la vie publique, devenu conseiller communal, puis échevin de l'instruction, Callier rendit à sa ville natale d'inappréciables services. Sur un plus grand théâtre il eût illustré son nom. Sa place était marquée à la Chambre et dans les conseils de la Couronne. Mais une mort prématurée est venue l'enlever à l'affection des siens, et la ville de Gand tout entière s'est donné rendez-vous à ses funérailles. Il a laissé à ses fils le plus bel héritage que puisse laisser un père : une mémoire sans tache et l'exemple d'une vie consacrée tout entière au culte des vertus domestiques et à l'accomplissement des devoirs du citoyen.

IX

Si j'aime à revenir sur ces temps heureux de ma jeunesse; si j'aime à reparler souvent de ces hommes d'élite au milieu desquels j'ai vécu, remplissant mon cœur et ma mémoire de sou-

venirs qui sont le charme de la vie, je ne puis me défendre en même temps d'une patriotique tristesse en songeant que ces beaux jours ont disparu non-seulement pour moi, mais aussi pour la plus grande partie de la génération qui fréquente aujourd'hui les écoles publiques. Quand j'interroge les étudiants, je constate que la plupart connaissent à peine leurs professeurs. Aucune intimité n'existe entre le maître et l'élève. L'université, qui devrait être une grande famille, a depuis longtemps cessé de l'être. A Gand, comme à Liége, de profondes dissensions existent parmi les professeurs; les étudiants sont groupés en partis hostiles. Le déplorable système d'examens en vigueur depuis vingt-cinq ans a exercé une influence délétère et détruit tout esprit d'émulation. La réforme récemment introduite et si vivement attaquée par l'esprit de routine, pourra produire à cet égard de grands bienfaits. Elle donne à la science plus de liberté, au professeur un plus sérieux contrôle sur les études, en même temps qu'elle impose à la jeunesse un travail plus ardu. Sans doute, il faut, pour qu'elle produise ses fruits, que la loi nouvelle soit appliquée avec le sincère désir de bien faire, mais ce serait à désespérer de la nature humaine, si l'on ne trouvait dans l'élite de la société, c'est-à-dire parmi les hommes de science, revêtus d'un véritable apostolat, que la préoccupation d'abuser de la confiance du législateur pour faire servir des mesures généreuses et libérales à de misérables intérêts de boutique.

Une dernière réflexion. Bien que depuis vingt-cinq ans l'esprit public ait dû faire de notables progrès, je me demande si le savoir et le culte désintéressé de l'étude ne sont pas aujourd'hui moins en honneur qu'il y a un quart de siècle.

La considération ne résulte pas uniquement des éloges de la presse et des honneurs décernés par l'État. Elle réside surtout dans le respect social. Or, ce respect me paraît s'attacher aujourd'hui bien plus à la richesse acquise par n'importe quels moyens rapides et suspects, qu'à la poursuite laborieuse des grands intérêts moraux de l'humanité. — Nous sommes revenus à l'âge d'or, mais de l'or monnayé; la chevalerie du moyen âge a fait place à une

chevalerie nouvelle dont je ne dirai pas le nom, et s'il m'est permis de terminer ces réflexions par un jeu de mots, je dirai qu'en fait de foi, ce qui tient aujourd'hui la première place dans les préoccupations de beaucoup d'hommes — c'est le foie gras.

CHAPITRE II

A TRAVERS LA POLITIQUE.

SOMMAIRE. — Anvers en 1834. — Ecole des pères de famille. — Les chefs du parti libéral. — Charles Pecher, Jacobs. — Education politique. — Frantz Faider. — L'éloquence. — Paris. — Jules Simon. — L'école et le demi-temps. — La tribune des journalistes. — L'Association libérale. — Pierre-Théodore Verhaegen. — La vie politique. — Le rôle des femmes. — Un mot de M. Jules Van Praet. — Joseph Lebeau. — Le réveil du lion et le chant du cygne. — L'amitié en politique. — Les comparses. — Ce qu'on appelle « la vie publique. » — De quelques réjormes à introduire dans les usages parlementaires. — De l'influence des chemins de fer sur les affaires de l'État.

I

J'ai été élevé dans un monde où la politique tenait fort peu de place. Aux jours de mon enfance, la ville d'Anvers n'était pas comme aujourd'hui en proie aux ardeurs de l'esprit de parti. Le café, le sucre et les arts tenaient la première place dans les préoccupations pu-

bliques, et toutes les opinions faisaient ensemble bon ménage.

Je n'en pourrais citer une meilleure preuve que la fondation, en 1834, d'une « École primaire établie sous le patronage d'une réunion de pères de famille. »

Ces pères de famille étaient deux libéraux, MM. Charles Pecher et De Boë; un catholique fervent, M. De Kinder; un anglican, M. De Liste, et mon père qui appartenait à la religion juive.

Cette école était à peine fondée que toute la bonne bourgeoisie d'Anvers y envoyait ses enfants. Jamais prêtre d'aucune religion n'y mit les pieds, et le catéchisme y était enseigné par un laïque, un petit bossu que les élèves appelaient Meesterke, le petit maître.

M. Gérard Legrelle, ancien membre du Congrès national et catholique sincère, était, à cette époque, bourgmestre d'Anvers, et ne craignait pas de venir, tous les ans, dans la salle du Musée de la rue de Vénus, que la ville mettait à la disposition de l'école, distribuer aux écoliers les prix « décernés au mérite, » comme il était écrit en lettres d'or sur les volumes richement reliés.

Le premier directeur de l'École des pères de famille fut un Hollandais, M. Greven. Après sa mort, il eut pour successeur M Schreurs, originaire de Menin, dont le fils est aujourd hui professeur de mathématiques dans l'un des athénées de l'État.

En 1859, quand j'entrai à la Chambre des représentants, il n'y avait plus qu'un seul survivant des anciens patrons de cet établissement modèle, c'était M. Charles Pecher.

Il m'écrivait, le lendemain de mon élection :

Ainsi, mon cher Hymans, vous voilà membre de la Chambre des représentants. Si un pareil résultat était obtenu par un de mes enfants, assurément je n'en serais pas plus heureux.

Voilà M. Orts bien vengé...... Je ne connais pas M. Orts, mais mon nom lui sera connu assurément, et je tiens à ce qu'il sache bien par vous tout l'intérêt que nous avons porté ici au triomphe de sa candidature, ainsi que de la liste entière qu'il a si courageusement patronée.

Ainsi, mon cher Hymans, l'école des pères de famille commence à fournir son contingent : Hippolyte De Boë, Louis Hymans, De Gottal (1). Des fondateurs je reste malheureusement

⁽⁴⁾ Parmi les anciens élèves de l'école, je puis citer encore M. Henri Weber, avocat et conseiller communal à Bruxelles; M. Léon Weber, directeur de la Banque nationale; David de Geest, conseiller de légation à Paris; Lamorinière, l'éminent paysagiste; M. Th. Smekens, président du tribunal de première instance d'Anvers; M. l'avocat Delvaux, et je crois aussi M. Victor Jacobs, membre de la Chambre des représentants.

le seul pour admirer ce beau résultat, car vous saurez, sans doute, que M. De Lisle est mort en Angleterre, il y a quelques mois.

Nous voilà maîtres du terrain pour longtemps. Notre association est bien organisée et fonctionne régulièrement avec une jeunesse active et dévouée. Les vieux sont mieux appréciés ici qu'à Bruxelles. Ils conservent une influence heureuse et salutaire pour le bon ordre et le bonheur du pays.

Votre très-dévoué, CH. PECHER.

Anvers, 15 juin 59, au matin.

M. Charles Pecher, le père du vice-président actuel de l'Association, était devenu, vers 1840, le chef du parti libéral à Anvers et en partageait la direction avec M. Jacobs, le père du représentant clérical d'aujourd'hui. C'est aux efforts de ces deux patriotes que fut due en grande partie la victoire remportée aux élections de 1845 par MM. Veydt et Loos sur MM. Cogels et le baron Osy, deux hommes excellents d'ailleurs, le second surtout, qui, sur le terrain politique, a pu donner prise à de vives attaques, mais qui dans les affaires et la vie privée a toujours joui de la considération universelle.

Je n'ai pas vu de près ces luttes politiques. Je

quittai l'Athénée d'Anvers pour celui de Gand en 1843, je continuai mes études dans cette dernière ville et je n'entendais parler des affaires anversoises que de loin en loin pendant les vacances.

A Gand même, dans le petit cercle où je vivais, on s'occupait beaucoup plus de théories spéculatives que des affaires parlementaires. Le scul homme politique dont il y fût parfois question était M. D'Elhoungne, tout jeune alors et placé d'un accord unanime au premier rang des orateurs du Parlement.

Mais ce ne fut qu'en 1846, à l'époque où se réunit le Congrès libéral, puis en 1847, à la veille des élections qui renversèrent le cabinet des six Malou, que je me trouvai lancé dans le tourbillon politique. Je dus ma première éducation, en cette matière, à mon camarade Adolphe Du Bois. Plus âgé que moi d'une couple d'années, il n'avait que deux passions, le droit et les affaires publiques. Petit-fils et neveu des frères Beyens, qui jouèrent un grand rôle sous le gouvernement des Pays-Bas, l'esprit politique était chez lui une tradition de famille.

Travailleur infatigable autant que penseur sérieux, avant à sa disposition la magnifique bibliothèque de son père, il étudiait les choses du passé en même temps qu'il se tenait au courant des choses présentes. Sa maison de campagne, située sur la Lys, près du Patyntje, à deux pas de l'endroit où le fameux Aublain a sauté de l'express d'Ostende, était en été le" rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus intelligent et de plus studieux parmi les élèves de l'Université de Gand. C'est là que j'ai connu De Paepe, aujourd'hui premier avocat général à la cour d'appel, Dumont, devenu conseiller à la cour de cassation, les frères Van der Stichelen, ainsi que l'élite de la magistrature et du barreau gantois, alors, comme aujourd'hui, l'un des plus instruits et des plus distingués du rovaume.

C'est dans cette même maison hospitalière que j'ai rencontré parfois un homme bien étrange et bien remarquable, qui joignait un talent hors ligne et une éloquence magistrale à des allures passablement excentriques. Je veux parler de Frantz Faider, substitut du procureur général près la cour d'appel. Vieux avant l'âge, menant une vie peu régulière, parlant avec peine à cause d'un défaut de prononciation, cet homme extraordinaire apparaissait transfiguré quand il était assis, revêtu de sa robe rouge, sur le fauteuil du ministère public. Je l'ai entendu souvent à la cour d'assises, et je ne me souviens pas d'avoir écouté beaucoup d'orateurs avec une émotion pareille. Par moments sa voix tonnante faisait tressaillir la cour, le jury et le public suspendus à ses lèvres. Parfois il provoquait des accès d'hilarité par des saillies imprévues, ou bien arrachait des larmes par des accents attendris qui venaient du cœur.

Un jour il arriva trop tard à l'audience. Les juges s'impatientaient. Quand il entra et prit place sur son siége, le président lui dit:

- Monsieur le substitut, la cour est très-indisposée contre vous.
- M. le président, répondit Faider, je suis beaucoup plus indisposé que la cour.

Puis il se leva et prononça un réquisitoire qui était un chef-d'œuvre.

II

J'étais à Anvers quand éclata la révolution de 1848. Je vivais alors éloigné de tout bruit, du dehors. Mon père était malade et mourut trois mois après. Nous demeurions place de Meir, vis-à-vis de la rue qui conduit à la Bourse, et M^{lle} Delrue, propriétaire du Journal du Commerce, voulait bien me remettre tous les soirs un paquet de journaux. Mais j'étais dans des dispositions d'esprit qui me rendaient indifférent aux jeux des peuples et des princes. Un peu plus tard, je fus admis dans un petit cercle intime qui se réunissait chez Haghe, aujourd'hui greffier du tribunal de commerce, alors avocat, débutant au barreau, et moins pourvu de clients que d'espérances.

Je n'ai jamais compris que ce poète, ce lettré, ce philosophe, ait pu s'enterrer dans un greffe. Il semblait que sa vocation, doublée d'une science réelle, dût le porter vers l'Académie ou les assemblées politiques. Mais les hommes aussi bien que les livres ont leurs destins. La sorcière dit à Macbeth: « Tu seras roi, » et lui fait commettre un crime; la sorcière dit à un artiste : « Tu seras greffier, » et ensevelit dans la poussière des dossiers celui qui serait devenu une des gloires du pays. - Ce qu'on ignore, c'est que ce greffier fut aussi soldat. Pauvre, ayant tiré un mauvais numéro à la conscription, il fut incorporé et mangea la ratatouille de la caserne. - La même chose me serait arrivée, si la Providence, qui fait bien tout ce qu'elle fait, ne m'avait fabriqué un centimètre trop court pour être admis à défendre le territoire et les institutions nationales. - Le plus cruel souvenir que Haghe eût conservé de son temps de service était le propos grossier d'un soldat - c'était un remplacant, dirait le général Brialmont, - qui lui demanda où il avait volé une bourse qu'il lui montra un jour.

Mais ces détails m'éloignent de la politique. Dans ce petit cercle qui se réunissait chez Haghe, étaient représentées toutes les nuances de l'arc-en-ciel libéral. On y trouvait un avocat doctrinaire, un peintre progressiste, un courtier démocrate et un dispacheur phalanstérien. Nous dissertions à perte de vue sur les affaires du genre humain et quibusdam aliis. La plupart des membres de ce cénacle vivent encore, et je m'abstiens de les nommer, parce qu'il en est dans le nombre qui occupent aujourd'hui des positions responsables et que peutêtre ils ne confesseraient pas aussi volontiers que moi leurs opinions ou leurs erreurs d'il y a trente ans.

III

Le héros de cette époque, en Belgique, était M. Frère-Orban. On admirait sa jeunesse, son éloquence, son audace, sa précoce maturité. C'était, du reste, le beau temps de notre régime parlementaire. Notre petit pays affirmait son droit au respect des peuples, en conciliant l'es-

prit d'ordre avec l'amour du progrès et de la liberté. — Je ne connaissais de vue que trois de nos hommes politiques, MM. Charles Rogier, Henri de Brouckere et Malou, qui, tous les trois, ont été gouverneurs de la province d'Anvers.

J'avais assisté, en 1845, à une séance de la Chambre des représentants, et j'avais entendu M. Rogier et M. Dechamps, dans un débat mémorable. J'avais rapporté de cette journée une impression très-vive et un grand amour des luttes oratoires. Cette passion grandit pendant mon séjour à Paris, où j'entendis quelques-uns des princes de la tribune française, et des maîtres éminents dans tous les genres, Orfila, à l'Ecole de médecine, François Arago, à l'Académie des sciences, dont les séances étaient publiques; Velpeau, Roux et Piori, à l'Académie de médecine; Wolowski, au Conservatoire des arts et métiers; Saint-Marc Girardin, au Collége de France, Gérusez et Jules Simon, à la Sorbonne, Dufaure et Berryer, au Palais.

M. Jules Simon est arrivé aujourd'hui au plus haut poste qu'un citoyen puisse rêver dans un grand État. Sa renommée est universelle et sa gloire incontestée. Il occupait en 1848 la chaire de philosophie de son maître Victor Cousin. Agé de trente-quatre ans alors, arrivé depuis quelques mois à la représentation nationale, il avait peut-être déjà le pressentiment de la vaste responsabilité que le sort réservait à sa vieillesse. La foule se pressait autour de sa chaire, comme plus tard... en Belgique, quand il v vint, après le coup d'Etat, donner des conférences dans nos diverses sociétés littéraires. Ma qualité de secrétaire du Cercle artistique de Bruxelles me mit alors en rapport avec lui. J'ai sous les yeux une lettre qui n'est point datée, mais qu'il dut m'écrire vers 1854 ou 1855. Elle mérite d'être reproduite, parce qu'elle est tout à son honneur, et témoigne de la délicatesse de son caractère.

Monsieur,

J'espère que M. Rogier vous aura communiqué la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire. Il est bien entendu que je profiterai jeudi prochain, 41 décembre, de la permission que vous voulez bien me donner de prendre la parole devant le Cercle artistique et littéraire. J'ai, à Bruxelles, un certain nombre d'amis et de compatriotes, qui ne font pas partie de la société, et qui éprouveront peut-être le désir d'assister à la séance. J'avoue que je souhaiterais vivement que ce désir ne rencontrât pas d'obstacle. Vous savez, Monsieur, que dans les conférences que j'ai faites en Belgique, j'ai évité avec le plus grand soin toute allusion politique; mon dessein formel est de persévérer dans cette voie et de me borner à un enseignement moral. Il peut m'en coûter, mais je m'impose avec résignation ce sacrifice, et je regarde cela comme un devoir de convenance, dans un pays où mes amis ont reçu une si noble et si cordiale hospitalité. Dans le cas où il vous serait possible de tenir compte de la demande que je vous adresse ici, je vous prierai de vouloir bien en prévenir Hetzel, qui demeure rue de Brabant, nº 148, et qui me remplacerait à ce sujet.

Je vous remercie, Monsieur, de ce qu'il y a d'aimable et d'obligeant pour moi dans votre lettre et je vous prie de croire à tous mes sentiments.

JULES SIMON.

Environ dix ans après il m'écrivit une autre lettre en réponse à quelques observations que je m'étais permis de lui communiquer au sujet de son beau livre intitulé: L'École. Je m'étonnais de ce qu'il n'eût pas donné l'appui de son autorité au système du demi-temps, préconisé à cette époque, en Angleterre, par un économiste distingué, M. Edwin Chadwick.

Il voulut bien me répondre en ces termes :

Paris, le 14 décembre 1864.

Cher monsieur,

Je vous remercie bien de votre lettre et de l'appréciation bienveillante de mes efforts qu'elle contient. Je connais M. Chadwick, qui est correspondant de la section de l'Institut dont je suis membre, et je crois même pouvoir dire qu'il me doit à peu près son élection. Il m'a envoyé ses mémoires sur les demi-temps d'école, j'en ai aperçu l'importance et je l'ai cité dans mon livre, si vous le permettez, cher monsieur, en le présentant au moins comme un sujet très-important de réflexions et d'expériences. Votre lettre ne fait qu'augmenter l'intérêt que m'inspire ce système, et vous mettriez le comble à votre amabilité, si vous pouviez m'envoyer le discours que vous avez prononcé à la Chambre. Si vous ne l'avez pas fait tirer séparément, vous aurez au moins un numéro du journal qui m'en donnera l'analyse.

Je suis bien charmé, cher monsieur, de cette bonne occasion de vous serrer cordialement la main.

JULES SIMON.

A présent que j'y pense, il est possible que je n'aie point cité M. Chadwick dans l'École, et que ce soit dans un article de la Revue des Deux-Mondes, du 1er décembre dernier. Ce dont je suis sûr, c'est d'avoir parlé de vos temps d'école. Mille amitiés.

La vérité est qu'il avait omis dans son livre de signaler ce puissant moyen de rendre l'instruction accessible aux enfants les plus pauvres, et de rendre superflus tous les moyens de contrainte qu'on aurait tant de peine à faire accepter par nos populations. Je constate, en passant, que cette grande réforme, bien des fois indiquée en Belgique, y a été combattue sans cesse par l'esprit de routine et le mauvais vouloir des instituteurs. Il s'en est fallu de peu qu'ils la déclarassent absurde. Je tâcherai de démontrer ailleurs combien elle est simple, hygiénique, et de nature à faciliter le rôle de l'État pour l'instruction des masses.

IV

Mon éducation politique se continua à la Chambre, dans la tribune des journalistes. Pendant plusieurs années j'y fis le compte rendu des séances pour l'Indépendance, et dans les derniers temps Perrot me confia la rédaction des articles d'appréciation des débats. Ce travail ne me plaisait guère. Je revenais de la séance avec mes impressions à moi, et bien souvent mon rédacteur en chef en ressentait de tout autres.

Il fallait écrire pour exprimer sa pensée et non la mienne. Je finis par lui dire ou lui écrire que je ne me sentais aucune vocation pour la politique, ce qui était un affreux mensonge et une humiliation volontaire, dictée par le désir de sauver les apparences. A ma grande joie, l'article sur les débats parlementaires fut confié à l'un de mes collaborateurs.

Mais peu de temps avant cette époque j'avais été reçu membre de l'Association libérale, qui avait alors son local dans les Galeries Saint-Hubert.

J'y pris pour la première fois la parole pour soutenir la candidature de M. Jules Anspach au Conseil communal. Cette candidature était combattue par M. Verhaegen, qui soutenait M. Brugmann. La lutte fut très-vive et avait son côté comique. Jugez donc, un mirmydon s'en prenant à un titan! Le pot de terre fut battu par le pot de fer. Mais je n'en eus pas moins des partisans dans l'auditoire, et je crois même qu'on applaudit quand je dis au chef éminent du libéralisme : « Vous appelez toujours la jeu» nesse à votre aide. Mais vous l'appelez comme

- » le bûcheron appelait la mort. Quand elle
- » arrive, vous lui dites : aidez-moi à ramas-
- » ser mes fagots! »

J'étais très-lié à cette époque avec M. Jules Anspach; je ne le suis plus aujourd'hui. C'est pourquoi je ne dirai de lui ni bien ni mal. Je me bornerai à ces seuls mots: Je n'aime pas les fétiches.

Après cette séance, dans laquelle j'avais été fustigé par le grand-prêtre de l'endroit, je reçus les félicitations d'un vieillard que je ne connaissais pas. On me dit que c'était le comte Goblet d'Alviella.

Je revins à la charge dans une autre séance où M. Verhaegen soutenait la candidature de M. Van Cutsem contre celle de M. De Roo-Becker. Celui-ci était soutenu par un petit groupe de membres du Cercle artistique, qui voulaient voir entrer un ami des arts au Conseil communal.

— Je ne connais M. De Roo-Becker, s'écria Verhaegen, que par une enseigne de marchand d'antiquités qui figure sur un magasin de la Montagne de la Cour. — Et moi, répondis-je, je ne connais M. Van Cutsem que par une enseigne de marchand de soupe qui figure sur un hôtel de la rue de l'Evêque.

La riposte était digne de l'attaque, mais pour le reste très-mal avisée, car M. Van Cutsem était un parfait gentleman, un digne citoyen et un excellent candidat.

Je fus, cette fois encore, ignominieusement battu, mais j'avais constaté que, tout en me donnant tort, on m'écoutait volontiers, et je trouvais la satisfaction suffisante.

Plus tard, à la Maison des Brasseurs, cette lutte se poursuivit, et je me trouvai presque invariablement dans la minorité. Aussi, n'est-ce pas à l'Association que j'ai dû mon élection à la Chambre. Tant s'en faut. Quand elle accepta ma candidature en 1863, lors de ce qu'on a intitulé le compromis, M. Van Schoor m'appela cet homme, ce que M. Paul Janson, dans un meeting, traduisit par ces mots latins : iste homo! — Etranges petitesses, indignes du vétéran d'une noble cause et d'un jeune homme qui aurait eu plus de gloire à affronter de plus

redoutables adversaires. Il cût mieux fait aussi de garder son latin pour un auditoire qui cût fait ses humanités.

V

C'était, en somme, un bien remarquable type et une figure bien originale, que ce Pierre-Théodore Verhaegen. Santé de fer, voix de stentor, activité infatigable, probité à toute épreuve, passion, audace, vigueur physique et morale, toutes les qualités et les vertus qui font le tribun et le chef de parti, il les possédait au suprême degré.

Mais, avec cela, quelle admirable incarnation du tiers état vainqueur! Si l'homme de la Révolution française, qui voulait que ce tiers état fût тоит, avait pu voir Verhaegen, comme il se fût écrié: Exegi monumentum! — Si le grand Pierre-Théodore n'avait été trop fier pour se donner un blason, il aurait modifié à son profit

Ser descendants ont en soin de le feure anoblir en moquant s'es services etc la devise des Rohan, pour en faire : « Roi ne puis, prince ne daigne, Verhaegen suis. »

Familier dans son orgueil, il tapait sur le ventre des petits électeurs, comme faisait Louis-Philippe à ses ministres. Dans l'intérêt du parti libéral et pour le rendre populaire, il portait des pantalons trop courts, achetait son poisson lui-même à la Halle, ne ... mettait pas de livrée à ses valets et refusait les décorations pour qu'on vît bien qu'il n'en avait pas. Des milliers de petits moyens lui faisaient une grande influence. A la veille d'une élection, il écrivait des centaines de lettres à des gens qu'il ne connaissait pas, et qui mettaient ses autographes dans leur coffre-fort. Que j'en ai vu de candidats-notaires qui, sollicitant une place, me disaient : « J'ai recu une lettre de Verhaegen, » et tiraient de leur portefeuille un papier usé dans les plis, tant il avait été de fois exhibé. - Les jours d'élection, il arrivait à l'Association libérale à onze heures du matin, même à l'époque où il était président de la Chambre, et restait assis au bureau jusqu'à six heures du soir au besoin, se faisait apporter une tartine

et un verre de bière, qu'il avalait coram populo, quand un perdreau et une bouteille de vieux vin de Bourgogne auraient bien mieux fait son affaire. - Et le public disait : Quel homme! -C'est pourlant ainsi, et grâce à ces façons de dire et d'agir, qu'il acquit et conserva pendant près de vingt ans un prestige et une popularité bien rares en Belgique. Quand il vit pâlir son étoile, la foule se fatiguant de l'acclamer, il se mit en opposition avec ses amis, et après avoir été toute sa vie doctrinaire, parvint à se faire in extremis une auréole de progressiste, si bien qu'après sa mort, il fut porté aux nues par ceuxlà surtout qui avaient été, de son vivant, ses plus cruels ennemis. - Les libéraux reconnaissants lui ont érigé une statue. Il l'avait bien méritée pour avoir sacrifié toute sa vie à la défense de leurs principes et de leurs faiblesses. J'ajoute que Guillaume Geefs n'a jamais rien produit de plus exact et de plus fidèle que ce bronze qui figure sur la place de l'Université. On décrie le costume moderne; mais la redingote ici c'est l'homme, et le statuaire, en photographiant son modèle, aura légué à la postérité,

en même temps que l'image d'un grand citoyen, le type du bourgeois de Bruxelles en l'an de grâce 1860.

Quand j'arrivai à la Chambre en 1859, à la faveur d'un mouvement politique qui avait eu pour point de départ la prétention de l'Association libérale d'exclure MM. Orts et Prévinaire de la députation de Bruxelles, Verhaegen avait disparu de la scène parlementaire. J'ai la conviction que s'il avait vécu, il y serait rentré, soit comme député, soit comme sénateur. On ne se retire pas de la vie publique à la force de l'âge, après vingt-cinq années de luttes incessantes, sans éprouver cette nostalgie dont le culte des lettres peut seul préserver un homme de combat. Il voulut voyager et partit pour l'Italie. Mais quelle jouissance pouvait trouver un homme de son tempérament à visiter les musées et les monuments de la Péninsule? Je gage que sur le Forum, au pied de la tribune des Gracques, il regrettait la salle enfumée de la Maison des Brasseurs, et à Saint-Pierre, devant l'œuvre gigantesque de Michel-Ange et de Bramante, il devait parler à ses compagnons des

locaux où l'on accourait naguère pour le combattre ou l'applaudir, et qu'il voulait faire « estangonner par un architecte de nos amis. » Il revint promptement et, à son retour, au sommet du Saint-Gothard, il contracta une pneumonie en buvant un verre d'eau glacée. Son premier voyage fut la cause de sa mort. Les émotions de la politique l'eussent tenu en vie pendant vingt-cinq ans.

VI

C'est un fait remarquable, et qui a dû frapper plus d'un observateur, qu'à mesure que la politique envahit davantage les esprits, les hommes politiques deviennent plus rares.

Je n'entends point par hommes politiques la nombreuse engeance de ceux qui raisonnent ou déraisonnent au sujet des affaires de l'État; ni ceux qui briguent des mandats publics par désœuvrement ou par vanité; ni ceux qui cherchent à faire argent de leur nom, ni ceux qui payent dix ou vingt mille francs tous les quatre ans le plaisir de s'asseoir silencieux sur la basane parlementaire et d'être invités quatre fois par hiver aux dîners du Roi.

J'appelle hommes politiques ceux qui, envisageant les affaires de la nation comme les leurs, identifiant leur existence avec celle d'un parti, se dévouant corps et âme à la chose publique, ne demandant à une profession libérale, au négoce ou à l'industrie que tout juste ce qu'il faut pour vivre sans souci du lendemain, se font les esclaves de leurs convictions, les vigilants serviteurs d'une noble cause et les incorruptibles gardiens de son drapeau.

Combien en reste t-il en Belgique de ces hommes exceptionnels? Si l'on met hors de compte la génération de 1830 qui s'efface ou qui s'éteint, on en trouverait trois ou quatre au sein des Chambres et peut-être un ou deux en dehors.

La vie politique a pourtant de grands attraits. A côté de cruels mécomptes, parmi lesquels je range, en première ligne, l'ingratitude des

hommes, que de pures et nobles jouissances elle procure! Ne donnât-elle que le moyen de se rendre utile et la certitude d'être écouté, ce serait assez déjà pour en faire une carrière enviable. Mais, il faut bien le dire, le théâtre est modeste et monotone si on le compare aux scènes agitées des grandes nations de l'Europe; et pour qui ne fait point de la politique un moyen de spéculation, pour qui n'y voit pas une échelle qui conduit aux honneurs, aux grasses prébendes de la finance ou aux sinécures dorées, il n'y a d'autre perspective qu'un travail ingrat, non rétribué, un renom qui ne franchit pas la frontière, et la satisfaction de la conscience, que l'on peut trouver aussi bien ailleurs

Il n'y a que trois passions, que trois mobiles qui portent les hommes aux choses vraiment grandes : le devoir, l'ambition et l'amour.

Nous n'avons plus en Belgique que des hommes politiques par devoir, attachés à un labeur que les circonstances leur ont confié. — L'ambition ou la soif de la gloire renaîtra peut-être à l'heure d'une crise suprême; quant à l'amour, dans le sens le plus élevé du mot, il faut tout d'abord qu'il y ait des femmes pour l'inspirer.

Les femmes ont eu dans tous les temps une énorme influence sur la gestion des affaires publiques et chez nous autant qu'ailleurs. Je n'hésite pas à dire qu'elles sont la cause de toutes. les lâchetés et de tous les dévouements. L'homme politique qui aura livré son cœur et sa volonté à une femme indigne de lui, sera promptement la victime de sa faiblesse. S'il est appelé à choisir entre sa dignité et son intérêt, c'est du côté de l'intérêt que penchera la balance, et, dès lors, adieu son prestige! Il s'accrochera à son portefeuille ou à son mandat, parce que sa femme ne veut pas renoncer à briller au premier rang. Il commettra des bassesses parce que sa femme aspire à un titre, si elle est riche; à des millions, si elle est pauvre; il fera des compromis avec ses adversaires parce que madame ne veut pas voir déserter son salon; il se brouillera avec ses électeurs, parce que madame trouvera que ce sont de petites gens dont il est bon de se servir, mais qu'il est

encore meilleur de tenir à distance. Si la femme est bête, le mari sera mesquin; si elle est sotte, le mari se rendra ridicule. - Si, au contraire, elle possède assez de cœur, d'intelligence et dinstruction pour donner de bons conseils, l'homme d'État sera le premier à en profiter et à en faire profiter les autres. Elle lui montrera les écueils et l'aidera à s'en garer. Elle le soutiendra dans les jours d'épreuve et l'empêchera d'être grisé par le succès. Or, il faut bien le dire, si les femmes en Belgique ne valent ni plus ni moins que partout ailleurs, la plupart sont dépourvues de l'instruction qui forme l'esprit, ou de cette éducation virile qui forme le caractère. - Cherchez la femme! dit un proverbe. — Oui, cherchez-la, en politique comme ailleurs, et s'il y a des hommes publics qui vous frappent par leur abnégation ou leurs défaillances, sovez certains que la défaillance et l'abnégation sont ailleurs que dans leurs actes, et qu'elles sont assises, en chair et en os, en robe de soie ou de laine à leur foyer. Soyez persuadés, en outre, que le ton général d'une société dépend de ce que la femme y apporte de raison,

d'indépendance, d'esprit, de délicatesse, de tact et de grandeur. Quand les femmes seront affranchies de l'ignorance, de la superstition et du préjugé, la Belgique sera libérale, et elle le sera pour toujours.

Aujourd'hui, il faut bien le dire, la carrière politique n'est guère recherchée dans notre pays. On y voit bien entrer des avocats sans" causes, ou d'autres qui en ont trop pour s'occuper activement de la cause de tous; des malins qui cherchent à faire leur fortune, ou d'autres qui, l'ayant faite, veulent ajouter un titre honorifique à leur nom; mais ils sont bien rares ceux qui cultivent la politique pour ellemême, par plaisir ou par vocation. Et, je dois le dire, en cela le public n'est pas tout à fait sans reproche. Qu'un parvenu brigue un mandat: il courra voter pour lui; qu'un pauvre diable y aspire, il le traitera d'ambitieux, d'intrigant ou de brouillon. A moins, toutefois, que l'homme nouveau ne l'ait flatté, encensé, adulé, berné, et ne lui ait fait prendre des vessies pour des lanternes, ou bien qu'il soit le fils de son papa, et qu'il se rencontre juste à point nommé

pour chausser les pantousses paternelles. Assurément un talent qui s'impose, ou une volonté de fer, ou bien encore une chance inespérée, peuvent briser tous les obstacles, mais il ne faut jamais bâtir des théories sur des exceptions.

Un des esprits les plus délicats et les plus fins que je connaisse, dont je vais blesser la modestie en le nommant, M. Jules Van Praet, m'a dit un jour un mot qui m'a fait réfléchir. Je trottais sur un âne, le long de la mer, aux environs de Blankenberghe. Je rencontrai le ministre de la maison du roi qui cheminait en sens inverse. J'arrêtai ma monture pour saluer l'illustre passant. Nous causâmes pendant quelques minutes, et j'arrivai à lui dire que j'aimais mieux le bruit de l'Océan que celui de la Chambre.

— Ah bah! me dit-il, avec son aimable sourire, dans un pays où il y a des Chambres, il faut être des Chambres.

J'aurais pu lui répondre qu'avec ce système, dans un pays où l'on guillotine il faut être guillotiné.

Mais, en continuant ma promenade sur le

sable, tandis que les flots venaient mouiller les sabots de mon baudet, je finis par me dire que mon interlocuteur avait raison. Dans un pays où il y a des Chambres il faut être des Chambres, comme dans un pays où il y a une Académie il faut être de l'Académie. Sans doute il n'y a pas de place pour tout le monde a ces banquets du petit nombre; comme l'a dit Horace:

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

En d'autres termes, il y aura toujours beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais il faut tâcher d'être parmi les élus, et la noble émulation qu'engendre ce désir commun fortifie les caractères et assainit les âmes. Je me hâte de dire pour ceux qui pourraient croire qu'en parlant d'élus je songe un seul instant au bonheur de l'être, que je me contente de l'avoir été.

VII

Je suis tout surpris du chiffre auquel j'arrive en faisant le compte des hommes politiques avec lesquels j'ai eu l'honneur de siéger à la Chambre et qui ont cessé d'en faire partie par suite de décès, de retraite volontaire ou d'autres causes.

A droite, MM. de Theux, de Muelenaere, Dechamps, de Terbecq, Rodenbach, de Naeyer, de Baets, Vermeire, Van Bockel, Van Dormael, Henri Dumortier, Ch. de Pitteurs, Lelièvre, de Man d'Attenrode sont morts.

M. de Decker a quitté la vie politique. — MM. Van Overloop et le comte Ch. de Mérode-Westerloo ont émigré au Sénat. MM. Soenens, Hayez, le baron Snoy, d'Hane-Steenhuyse ont disparu de la scène politique.

A gauche sont décédés: MM. Joseph Lebeau, Lesoinne, Loos, de Boe, Ch. de Brouckere, Victor Pirson, Laubry, Louis Goblet, Vleminckx, De Breyne, Ernest Van den Peereboom, Jaequemyns, M. Jouret, De Bast, Lange, Dautrebande, Carlier, Giroul, Elias, David, le comte de Renesse-Breidbach, De Moor, d'Hoffschmidt, Mascart, Broustin, Valckenaere, Coppieters.

Ont quitté la vie politique militante: MM. Paul Devaux, Henri de Brouckere, Prévinaire, De Rongé, Alph. Van den Peereboom, Vander Stichelen, T'Serstevens, Lippens, D'Elhoungne, Joseph Jouret, Charles Lebeau, Muller, David, Moreau, Léon Orban, Schmitz, Bouvier, De Maere, Bruneau, Van der Maesen, le baron de Vrière, Vervoort.

Sont entrés au Sénat : MM. Dolez, Dewandre, Braconier.

En tout soixante-quinze anciens collègues qui ont quitté cette enceinte où les uns n'ont fait que passer, où les autres ont livré de longs et vaillants combats. — Et encore en doit il être que j'ai involontairement omis.

Dans cette liste, il y a les noms de quelques hommes supérieurs, de beaucoup d'hommes distingués à des titres divers et d'un certain nombre d'hommes médiocres. Des uns tout a été dit, des autres il n'y a rien à dire. Je tiens pourtant à m'arrêter un instant au souvenir de quelques-uns pour qui j'ai gardé dans mon cœur une affectueuse estime.

Cette ardente sympathie pour la jeunesse, que j'ai déjà signalée chez les hommes de 1830, je l'ai trouvée chez les catholiques aussi bien que chez les libéraux. Le comte de Muelenaere, le baron de Terbecq, De Naeyer, Alexandre Rodenbach ne le cédaient en rien sous ce rapport à leurs contemporains de la gauche. Quel qu'ait été leur rôle en politique, c'étaient des hommes bienveillants, toujours prêts à rendre service, à aider leurs jeunes collègues du concours de leurs lumières et de leur expérience. C'étaient aussi des serviteurs consciencieux de la chose publique, toujours présents à leur poste et bien dignes d'être cités comme exemple à leurs successeurs. Il y avait en eux, même au déclin de l'age, une vigueur que l'on aimerait à signaler chez nos tribuns, s'il y en avait encore. Le comte de Theux, dont le masque impassible ne se déridait jamais, qui parlait comme un automate et qui gardait toutes ses séductions pour les électeurs de

Hasselt, avait, lui aussi, ces rares qualités de zèle, d'exactitude et de fidélité à sa cause.

J'ai parlé ailleurs de M. Paul Devaux, de Charles de Brouckere; il est plus d'un autre homme d'Etat dont j'aimerais à parler avec une égale admiration, si je n'étais retenu par la crainte, si bien exprimée par Voltaire, d'exposer l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Je ne puis cependant me dispenser de rendre un fervent hommage à la mémoire d'un grand citoyen que j'ai connu bien tard, alors qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, mais qui a sa large place marquée dans le Panthéon de nos gloires nationales.

J'ai nommé Joseph Lebeau, jadis le plus courageux de nos ministres, le plus brillant de nos orateurs, et à toutes les époques de sa vie, le plus pur, le plus honnête et le meilleur des hommes. C'est lui qu'en 1830, un diplomate anglais, lord Ponsonby, avait médité de corrompre, mais quand il l'eut trouvé à son déjeuner, mangeant des pommes de terre bouillies, il se retira confus, et s'en alla dire à l'un

de ses collègues : « Que voulez-vous qu'on fasse avec un homme qui se nourrit comme un ouvrier! » - Lebeau ne vivait que pour et par la politique. Elle était la règle de toutes ses actions. Il connaissait à fond l'histoire contemporaine jusque dans ses plus petits détails et professait une admiration profonde pour les grands parlementaires de ce siècle et de la fin du siècle dernier. Incapable de transiger avec sa conscience, il avait néanmoins puisé dans l'étude de ses modèles ce précepte qu'il m'a cent fois répété: « Quand l'intérêt de mon parti exige que je dise blanc, je dis blanc. Quand il exige que je dise noir, je dis noir. » Ne prenant plus une part active aux débats de la Chambre, il s'absorbait volontiers dans la lecture de la Revue des Deux-Mondes, où il retrouvait, formulée dans un beau langage, l'expression de ses regrets et de ses espérances. - Peu d'orateurs, en Belgique, avaient eu des succès oratoires comparables aux siens. Aucun ne souleva plus de haines et d'enthousiasme autour de son nom. Aucun n'inspira, à la fois, plus de crainte et de respect à ses adversaires.

J'ai pu juger, par un éclair fugitif, l'influence que devait exercer jadis sur les assemblées la puissance de sa parole émue et magistrale. C'était peu de temps avant la dernière maladie qui l'emporta. La Chambre discutait le budget des travaux publics Un député de Huy réclama du gouvernement un crédit pour l'établissement d'un barrage à la Meuse. Le ministre répondit qu'il n'y avait pas de fonds, qu'il fallait attendre.

Joseph Lebeau vint appuyer la demande en quelques mots. Le ministre réitéra son refus. Alors le vieil homme d'Etat se leva, et d'une voix dont l'étrange et solennel accent fit tressaillir l'auditoire, il constata qu'après quelques services rendus à son pays, aux heures les plus critiques, après trente-cinq ans d'abnégation, de labeur et de sacrifices, il se voyait refuser par un ministère, composé de ses amis, un misérable subside au profit de sa ville natale!

Ce ne sont pas précisément les termes dont il se servit, mais j'en indique exactement le sens. Quant à l'impression produite, elle fut indescriptible. Je vis des anciens bondir sur leur banc. Les jeunes étaient frappés d'étonnement. Deux phrases avaient suffi pour rappeler aux uns, pour révéler aux autres cette grande figure des temps passés. C'était le réveil du lion; ce fut aussi le chant du cygne. Je ne sais si le gouvernement lui accorda son barrage, mais, peu de temps après, la reconnaissance publique lui érigeait une statue.

VIII

A propos de mes Notes et Souvenirs, un journal m'a adressé un reproche auquel j'aurais été fort sensible s'il avait été fondé. Il m'a accusé d'avoir publié des lettres confidentielles. J'ai à peine besoin de protester contre cette allégation blessante pour ma délicatesse. Je me suis scrupuleusement attaché, au contraire, même quand il s'agissait de morts, à ne publier que des lettres qui faisaient honneur à ceux qui les avaient écrites, et touchant à des questions de

politique et de littérature sur lesquelles la correspondance des honnêtes gens vient jeter parfois une précieuse lumière.

C'est sous le bénéfice de cette précaution oratoire, que j'extrais de ma collection cette lettre relative à Joseph Lebeau. Elle est écrite par son fils et mérite d'être citée tout entière pour la mémoire de l'un, le caractère de l'autre et l'édification du public.

Bruxelles, 19 août 1869.

Mon cher monsieur Hymans,

Vous avez vu que le *Peuple belge* insinue que les dîners à la Cour et les entretiens avec le Roi pourraient bien avoir été cause du vote de mon père en faveur des fortifications d'Anvers.

Il faut pour soutenir une pareille thèse supposer un pouvoir surnaturel'à la cuisine du palais. Quoi! un homme qui, après avoir constitué la Belgique, se retire volontairement du pouvoir, à qui le Roi a offert toutes les récompenses dont il aurait pu avoir envie, qui n'a voulu ni d'une couronne de comte, ni d'aucune autre faveur de ce genre, qui s'est retiré du ministère en 1841, n'ayant que son indemnité de représentant pour vivre et entretenir sa famille, qui, en 1856, a refusé le grand-cordon de l'ordre de Léopold, c'est cet homme qui se serait vendu pour quelques truffes ou se serait laissé séduire par quelques paroles flatteuses du Roi! C'est là, vous me l'avouerez, une triste campagne entreprise contre la mémoire de Joseph Lebeau.

Et sait-on à qui l'on impute de pareilles faiblesses? Sait-on que l'homme dont il s'agit a su plus que tout autre peut-être résister au Roi quand il était son ministre! A-t-on connaissance du mémoire respectueux adressé à S. M. par Lebeau en 1841, à propos de la question de l'union douanière négociée à l'insu du ministère de cette époque!

Sait-on que le représentant de Liége devait jouir d'une estime tout à fait exceptionnelle de la part de ses concitoyens pour ne pas perdre son mandat à la suite de plusieurs de ses votes, celui qui se rapporte aux fortifications d'Anvers notamment!

A-t-on oublié le discours qu'il a prononcé dans la question des distilleries, question locale d'un intérêt vital! Il y avait à cela plus de courage qu'à résister au Roi.

Il y a parfois dans les pays constitutionnels des gens plus accessibles à la corruption que ceux qui flattent les rois. Ce sont ceux qui caressent les passions haineuses d'une fausse démocratie!

Votre tout dévoué ami, CHARLES LEBEAU.

IX

De ce qu'en politique on peut être adversaires sans être ennemis, le lecteur aurait tort de conclure que la communauté des opinions engendre nécessairement l'amitié. Je dirai plus, une amitié réelle et sincère a plus de chances de durer entre des hommes qui marchent sous des drapeaux différents qu'entre ceux qui professent, à peu de choses près, les mêmes doctrines. Il en est de même dans les lettres et les arts. Un classique et un réaliste s'entendent à merveille. Vous chercheriez longtemps avant de trouver deux réalistes qui s'entendent entre eux. Quand un orateur politique parlant d'un collègue l'ap-" pelle son « honorable ami, » l'ami n'est généralement qu'un allié, le plus souvent un rival. L'amitié naît d'un long commerce entre deux âmes; la politique ne vit que de passions et d'intérêts. L'amitié se fonde sur les bancs de l'école entre enfants et jeunes gens du même âge; elle procède de la communauté des sentiments et se préoccupe assez peu de la divergence des idées. Mais la politique ne produit pas plus l'amitié que l'algèbre ou la grammaire.

Il se peut que d'anciens camarades, se retrouvant dans une assemblée délibérante, renouent de vieilles relations et les cultivent, à la condition qu'ils ne se portent pas ombrage et qu'ils ne se fassent pas obstacle l'un à l'autre sur la route commune, mais il arrivera bien plus

souvent que des amitiés écloses au collége et continuées dans le monde viennent se briser sur ce fatal écueil de la politique, au souffle de l'ambition, de la jalousie, et même de l'inflexible rigueur des principes. Cicéron l'a dit : « Il n'y a pas de plus pernicieux fléau pour l'amitié que la soif des richesses chez le plus grand nombre, et dans les âmes d'élite la brique des honneurs et l'émulation de la gloire; et de là souvent les haines les plus violentes prennent la place des amitiés les plus étroites. » - « Pestem enim majorem esse nullam in amicitiis, quam in plerisque pecuniæ cupiditatem, in optimis quibusque honoris certamen et gloriæ; ex quo inimicitias saepe inter amicissimos existasse (1). » Si j'ai l'honneur ou le bonheur de compter quelques amis parmi les hommes politiques, j'estime que la politique n'est pour rien dans nos relations. Les uns ont été mes condisciples, les compagnons de mes peines ou de mes joies; des liens de reconnaissance et de respect m'ont attaché aux autres, mais la politique figure dans nos sentiments réciproques

⁽¹⁾ CICERO. De amicitid. X.

pour une dose infinitésimale, et, pour en finir avec ce sujet dans lequel le mot « politique » revient beaucoup trop souvent, je dirai que, si vous voulez trouver les amis d'un homme politique, ce n'est pas dans la politique qu'il faut les chercher.

X

Parmi les illusions de la jeunesse, il en est une fort répandue et qu'il est bon de dissiper. On s'imagine que la vie politique est très-enviable et qu'elle donne un grand prestige à ceux qui s'y consacrent. Erreur profonde et suivie d'amères déceptions. En politique, comme dans les lettres et les arts, tant vaut l'homme, tant vaut la carrière, et s'il n'en est pas une qui fournisse au vrai mérite plus de moyens de se faire valoir, il n'en est pas non plus qui soit plus désastreuse pour la médiocrité. Pour l'avocat, pour l'écrivain, pour l'ar-

tiste, il y a des grâces d'état. Ils peuvent ne pas atteindre à la gloire, mais cependant trouver des clients, des lecteurs, des acheteurs. L'homme politique est fatalement condamné à n'être rien. s'il n'est quelqu'un. Le plaisir d'être inviolable, de voir son nom figurer dans les journaux, d'avoir sa place marquée dans les cérémonies. d'aller au Te Deum avec une escorte, ou bien à la cour avec un habit brodé, tout cela forme un ensemble de petites satisfactions d'amourpropre, compensées d'ailleurs par beaucoup d'ennuis; mais il faut avoir une maigre conception de l'idéal pour y trouver une réelle jouissance. Gérer les affaires publiques et présider aux destinées d'une nation, est le fait d'un petit nombre d'hommes exceptionnels, et quand on songe à ce qu'il faut de talent et de vertus pour une pareille œuvre, on recule épouvanté devant la grandeur de la tâche. Les illusions qu'on se fait à cet égard trouvent leur excuse dans une extrême jeunesse, ou leur explication dans un extrême orgueil. Une vocation sérieuse, une ardente passion du bien public peuvent seules amener l'homme public à persévérer dans une

entreprise qu'au fond de sa conscience il trouve au-dessus de ses forces. Malheur à ceux qui n'ont pas en eux cette flamme qui, pareille au feu sacré de Vesta, doit brûler sans jamais pâlir; ils tomberont sous l'indifférence qu'ils auront eux-mêmes ressentie avant de la provoquer chez les autres. Ils seront réélus par habitude, par convenance ou par nécessité, mais ils passeront leur vie relégués parmi les comparses de la scène parlementaire, alors qu'ils auraient pu briller sur un autre théâtre. Or, le comparse, lui mît-on, comme à l'Opéra, des habits de seigneur, sera toujours un comparse, dont le geste et la voix se perdront dans un bruyant ensemble, tandis que le public n'aura d'yeux et d'oreilles que pour les premiers rôles.

XI

J'ai parfois souri en lisant dans les journaux que M. X. ou M. Z. se retirait de « la vie publique. » Pour les neuf dixièmes de ces hommes d'État, spécialement pour ceux qui habitent la province, la « vie publique » consiste à venir passer trois ou quatre jours par semaine à Bruxelles, à recevoir, le matin, un certain nombre de candidats-notaires et de solliciteurs de tout acabit; à déjeuner ensuite à la taverne; à se rendre de la taverne à la Chambre, pour y lire les journaux et assister à la séance; aller dîner gaîment, entre collègues, chez quelque restaurateur en renom; jouer sa partie de dominos, au café des Mille Colonnes et passer sa soirée au théâtre.

Quelques-uns courent le matin les ministères pour y faire les commissions de leurs électeurs. Parfois ils vont en sections, mais il est rare qu'on y compte le tiers des membres convoqués.

Depuis le jour où la session est close jusqu'au jour où elle recommence, c'est-à-dire pendant six mois, adieu « la vie publique! » Il n'est pas trois députés sur cent qui restent en communication avec leurs électeurs, pas deux qui leur rendent compte de l'accomplissement de leur mandat.

Comparez cette vie publique à ce qu'elle est en Angleterre et en France.

Pendant sept mois de l'année, de février à fin août, le M. P. anglais vient s'installer à Londres et s'y consacre, depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures de la nuit, à la pratique de ses devoirs représentatifs. Il siége pendant plusieurs heures par jour dans des comités parlementaires, préside et participe à des enquêtes sur les questions en litige; il est appelé à parler dans des banquets, dans des meetings, les congés lui sont inconnus. Quand il n'est pas à la Chambre, on est sûr de le trouver dans un des clubs de Pall Mall reliés à Westminster par un télégraphe qui l'appelle pour un vote, pour une réunion, pour une conférence. Dans les salons du West-End ou les réunions de la Cité, il fait encore et toujours de la politique. Pendant les vacances, à moins qu'il ne voyage pour s'éclairer sur les mœurs politiques des autres nations, il est appelé à prendre part à toutes les œuvres de bienfaisance, à toutes les agitations, à toutes les émotions locales ou générales; rien de ce qui touche à l'intérêt public ne lui est étranger.

Qu'une question quelconque surgisse, on lui demande son opinion par écrit; on lit ses lettres dans les parcs et dans les tavernes. S'il est le chef illustre d'un grand parti, il devra, comme M. Gladstone, aller parler en plein air, juché sur une charrette, par une pluie battante. S'il est duc et pair du royaume, il devra, comme lord Westminster, présider un meeting de cuisiniers, ou comme lord Shaftesbury, une assemblée de ramoneurs. Voilà la vie publique avec sa fièvre, ses angoisses, son activité incessante, ses périls et sa gloire. - Tout homme public en France est condamné au même rôle et l'accepte avec le même empressement. Parlez-moi après cela de la vie publique dans notre pays, ou plutôt n'en parlez plus: Ce sera mieux!

XII

Quelques réformes introduites dans le règlement de la Chambre favoriseraient singulièrement, à mon avis, et rendraient à la fois plus rapide et plus fructueux le travail parlementaire.

Il faudrait d'abord interdire d'une façon absolue les discours écrits. Celui qui a la prétention de discuter les affaires de l'État dans une assemblée législative, doit savoir parler. Peu importe qu'il parle avec élégance; l'essentiel est qu'il se fasse comprendre, et qu'il n'arrive pas avec son siége tout fait, de manière à placer un tissu d'arguments auxquels on a déjà cent fois répondu avant qu'il ait obtenu la parole.

Grâce à cette réforme, les débats deviendraient ce qu'ils doivent être — c'est-à-dire des conversations — au lieu d'être une suite de conférences et de brochures lues, qu'on pourrait aussi bien faire imprimer d'avance.

Grâce à ce système aussi, l'on ne verrait plus quarante orateurs se succéder dans un débat que trois ou quatre éclaireraient suffisamment.

La seconde réforme consisterait à changer le système de répartition de la Chambre en sections tirées au sort. Que la Chambre des représentants ait, comme le Sénat, ses commissions, et que chacun se fasse inscrire dans la commis-

+ 16 en est und au Reichstag.

H omn demarisé cela tipus 40 ans ...

sion où il croit pouvoir le mieux utiliser sa compétence et ses connaissances spéciales.

Il y aurait ainsi la commission des finances, celle de l'armée, celle des affaires étrangères, celle des travaux publics, celle du contentieux, etc. On aurait des discussions préparatoires plus pratiques et des rapports mieux faits. Encore une façon de gagner du temps et de rendre l'élaboration des lois plus facile, l'examen des budgets plus sérieux.

On déciderait ensuite que les séances seraient tenues le soir, et l'on consacrerait une partie de la journée au travail des bureaux. Le grand argument que l'on a toujours fait valoir contre les séances nocturnes, c'est qu'on y arrive après avoir trop bien dîné, et qu'elles risquent, par suite, d'être ou bien trop pittoresques, ou bien trop orageuses.

Le pittoresque et l'orage ne nuisent pas, à mon avis, aux discussions politiques, auxquelles elles donnent de l'attrait, et plus la foule y prendra d'intérêt, plus la vie publique sera recherchée. On peut, du reste, arranger les choses de telle sorte que la digestion soit finie

et le vin cuvé quand la délibération commence. On le fait bien en Angleterre, et puisqu'on agrandit le Palais de la Nation, rien ne serait plus facile que d'y installer un restaurant et une buvette, comme à la Chambre des Communes. On retiendrait ainsi les députés dans l'enceinte législative, et on serait certain de les retrouver pour les appels nominaux. Il est vrai que les députés d'Anvers, de Louvain et de Malines ne pourraient plus retourner régulièrement le soir chez eux. Mais il n'est pas absolument indispensable qu'ils fassent la navette, tous les jours, de leur domicile à la Chambre et de la Chambre à leur domicile, comme un employé qui va à son bureau. Si les hommes politiques étaient forcés de rester à Bruxelles, il se formerait des cercles politiques qui font la vie d'un Parlement; on se concerterait sur bien des points délicats, la vie politique deviendrait plus intime et plus active, et tout ce que la Chambre gagnerait en prestige, en considération et en vitalité, serait un gain pour le pays.

Une dernière réflexion sur ce point. Les Chambres travaillaient beaucoup plus quand les communications étaient moins faciles. — Dans un petit pays, les chemins de fer sont un dissolvant de la vie publique. Le député qui doit faire cinquante lieues en diligence pour regagner ses foyers, abat plus de besogne et tâche d'avoir fini plus tôt. — Quand il peut, six fois par jour, regagner ses pénates, en prenant le train, — il trouve plus commode de rester dans ses pantousles et de ne pas voyager du tout.

CHAPITRE III

INTERMÈDE MUSICAL.

La musique naturelle et la musique transcendante. — Influence sociale de la musique. — A propos de vanité. — Un festival en 1840. — Henri Vieuxtemps. — Les débuts de M^{Ille} Artot. — Frants Servais. — Un concert à Baden-Baden. — Les moralistes et le jeu. — Lablache. Un excentrique. — Le mattauphone. — La sentence d'un orgue. — Le Gercle artistique. — François Fétis. — « C'était en 1834! » Chanteurs et serinettes. — L'idéal. — Un grain de folie.

I

Je n'ai jamais été mélomane, ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas la musique, ou bien qu'à l'instar de certain prince, je la considère comme le moins désagréable et le plus cher de tous les bruits. J'adore la mélodie, comme en

Leopolog

peinture j'adore la couleur. J'aime le chant des oiseaux dans les bois, les gais refrains à table, les cantiques dans les églises, les fanfares à la tête des régiments, les flonflons dans les bals et les déclamations lyriques au théâtre, le timbre argenté des cloches au soleil couchant, la modulation tour à tour puissante et douce d'une voix humaine. La nature est pleine d'harmonies; elle introduit la musique dans l'ouragan, dans le tonnerre, dans le murmure des ruisseaux, dans le bruissement des vagues, dans la chute des cataractes. Voix des éléments ou voix des passions, vous êtes la musique « naturelle. »

Quant à la musique transcendante, je ne la comprends pas, et c'est une infirmité que je partage avec les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ceux qui l'applaudissent.

Il y aurait un livre à écrire sur l'influence sociale de la musique. Celle-ci procure de vives jouissances, mais elle est, à mon humble avis, un grand fléau. L'abus de la musique corrompt les mœurs, et peut-être y trouverait-on un symptôme de la décadence des peuples.

Mais je n'ai garde de m'aventurer dans des

variations sur ce thème épineux; je me borne à constater qu'il y a beaucoup plus d'hommes supérieurs et de femmes d'élite ne connaissant pas une note de musique, qu'il n'y a de musiciens capables de faire avancer d'un millimètre le progrès social.

Cela n'empêche qu'ayant eu la bonne fortune de connaître quelques grands virtuoses, j'ai conservé de leur commerce le plus agréable et le plus charmant souvenir.

Ce qui m'a surtout frappé en eux, c'est leur simplicité. Le monde les croit vains, parce qu'ils ont une façon particulière de s'habiller, de porter la tête et de rechercher les applaudissements de la foule.

Mais je me demande ce que deviendraient les allures d'un bourgeois, à qui, pendant vingt ou trente ans, on aurait fait des ovations, ne fût-ce que pour avoir inventé un tire-botte perfectionné. Au bout de trois mois, on n'aurait plus eu l'occasion de le discuter, car il serait devenu fou.

II

J'avais onze ans, quand, en 1840, on célébra, à Anvers, le trois centième anniversaire de la naissance de Pierre-Paul Rubens. A cette occasion, un grand festival de musique fut donné au théâtre royal. Je vis apparaître sur la scène un tout jeune homme, presque un adolescent. Il joua sur un violon, dont il tirait des sons divins, un morceau qui était son œuvre. Quand il eut fini et que, de son archet, il salua l'auditoire, un tonnerre d'applaudissements retentit. Puis une jeune fille, vêtue de blanc, se détacha d'un gracieux bataillon de dames groupé des deux côtés de la scène, et plaça sur la tête du virtuose une couronne de laurier.

Ce fut une scène indescriptible. Une sorte de courant électrique faisait tressaillir les cœurs, et, tout enfant, je battais des mains à ce triomphe qui me rappelait ce qu'on m'avait appris des vainqueurs des jeux olympiques. Le triomphateur était Henri Vieuxtemps. Je ne me doutais pas alors qu'à une autre époque de ma vie, ce grand artiste, après avoir parcouru le monde et récolté des palmes dans les deux hémisphères, deviendrait mon ami et que j'aurais l'occasion de vouer à son noble caractère autant d'affectueuse estime que la foule avait depuis longtemps voué d'admiration à son talent magistral.

Ce fut en 1854 que Perrot m'envoya un jour chez Vieuxtemps, qui venait de se loger dans un appartement rue Royale. Il revenait de Constantinople, où ses accents magiques avaient transporté le Grand Turc au septième paradis de Mahomet. Il devait me raconter une orientale dont il avait été le héros, et qui avait eu pour dénouement l'envoi d'un gros sac de piastres apporté par un eunuque du sérail. Je fis de cette histoire un feuilleton pour l'Indépendance. Vieuxtemps en fut enchanté et sa femme plus encore. Elle m'écrivit que « son orientale avait pris sous ma plume une tournure tout à fait parisienne, » et me pria de venir partager son dîner de Noël. Ce fut le commencement de notre

intimité. Depuis lors, que de soirées charmantes j'ai passées, écoutant non pas la musique du maître, mais les récits de ses voyages et de ses aventures. Un soir il vint chez moi, à neuf heures. Il était deux heures du matin quand il sortit. Il y a de cela sept ou huit ans tout au plus. En entrant chez moi, il trouva sur la table un violon de quatre sous, qui sortait d'une boutique de jouets, et que je venais de donner à mon gamin. Il le prit et, sur cet instrument de sapin qui avait trois cordes et pas d'âme, il se mit à jouer une fantaisie qu'on aurait acclamée dans un concert. Madame Vieuxtemps était plus âgée que son mari; elle avait infiniment d'esprit et jugeait les hommes et les choses avec un rare discernement. C'est chez Vieuxtemps qu'un soir, dans son petit salon de la rue Royale, en compagnie de Baugniet, l'habile dessinateur qui a beaugniétisé toute la Belgique avant d'abandonner le crayon pour le pinceau, je vis entrer une toute jeune fille, à l'air timide et gauche, coiffée d'un modeste chapeau de paille, et drapée dans un petit châle de laine. Baugniet, qui était, je crois, son oncle, la pria de chanter. Il voulait que Vieuxtemps donnât son opinion sur sa voix. Elle se débarrassa de son châle et de son chapeau. Madame Vieuxtemps se mit au piano, et la débutante chanta le grand air de Léonor dans la Favorite. La cantatrice en herbe avait peur et tremblait d'émotion. Elle sentait que son sort allait se décider. Elle n'avait pas chanté dix phrases que le petit auditoire éclata en applaudissements. La novice n'était autre que mademoiselle Désirée Artot, aujourd'hui madame de Padilla, et l'une des célébrités lyriques de l'Europe.

III

Il est un nom dans l'art musical belge, qui se rattache intimement à celui de Vieuxtemps. Je veux parler de Frantz Servais, le prodigieux violoncelliste dont la statue, sculptée par son gendre, M. Godebsky, et d'une merveilleuse ressemblance, est érigée aujourd'hui sur l'une

des places publiques de Hal. Avec des formes plus brusques, mais une égale bonhomie, Servais était le digne émule de Vieuxtemps par le caractère et la manière d'être : un vrai Flamand de race, qui devenait un demi-dieu quand il faisait chanter son instrument sans rival.

Un jour, je me trouvais à Baden-Baden avec Delebecque. Nous nous promenions, vers deux heures de l'après-midi, devant la Conversation, ou le Kursaal. C'était avant la guerre francoallemande, à l'époque de la splendeur de Baden et pendant les journées des courses de chevaux. Tout le Jockey-Club était là, avec le duc de Gramont-Caderousse, qui avait bien l'air du phthisique qui devait aller mourir en Egypte quelque temps après, Isabelle la bouquetière et toutes les célébrités du sport et du demi-monde. Un Belge, M. Everaerts, venait de faire sauter la banque et se promenait dans une calèche attelée de quatre chevaux conduits par deux postillons habillés de jaune et portant des bouquets de fleurs à la boutonnière. On tenait la bourse des chevaux sous le péristyle du bâtiment. On pariait pour le champ contre le favori et vice-versa. C'était une animation, un luxe, un vertige de folie amusant à voir. L'orchestre de Strauss jouait des valses sur la promenade. Mon compagnon et moi, qui revenions de Genève, nous voulions trouver un journal belge, et ne pouvant pénétrer dans l'établissement par la grande entrée à cause de l'encombrement de ses abords, ne tenant pas non plus à nous hasarder dans la salle de jeu, à cause de notre costume de voyage, nous eûmes l'idée de gagner la salle de lecture par une petite entrée de service qui se trouve entre le perron et la librairie du coin.

Nous voilà donc engagés dans un étroit et sombre couloir, au bout duquel se trouve une petite porte. Nous allons de l'avant, et nous poussons ladite porte, qui cède au premier effort, et nous nous trouvons... dans la magnifique salle de concerts de M. Bénazet.

Nous avions pénétré indiscrètement par l'entrée de service qui donnait sur l'orchestre, qui n'était lui-même qu'une estrade très-basse, élevée d'une seule marche au-dessus du plancher de la salle. Celle-ci était pleine de monde, de dames en grande toilette, de messieurs en habit de soirée. Notre premier mouvement fut de rebrousser chemin. Mais nous avions compté sans un personnage que nous n'avions pas même aperçu. C'était Servais, qui accordait son violoncelle. Il me voit, et son instrument d'une main, son archet de l'autre, il se précipite vers nous.

— Que faites-vous ici? me dit-il.

En deux mots je lui explique notre méprise et lui dis que je vais m'en aller.

— Ta! ta! ta! — répond-il, vous ne vous en irez pas comme cela, et puisque je vous tiens, vous allez m'écouter. Trop enchanté de jouer devant des compatriotes. Otez-moi vite ces pardessus et mettez-vous-là.

Et sans autre forme de procès, devant le public étonné, qui attendait le commencement du morceau, il nous installe sur des fauteuils de velours au premier rang des spectateurs.

Puis il se retourne, fait un signe au chef d'orchestre, et entame son concerto.

Après lui nous entendîmes M^{lle} Battu, et je ne sais plus quel pianiste célèbre. Nous assistâmes ainsi de force à un concert qui coûtait vingt francs d'entrée. Il n'y a que les artistes pour vous jouer de pareils tours.

Ce fut dans cette même ville de Bade, qu'en 1871 i'entendis M^{lle} Krauss, dans Rigoletto. Elle y fut sublime, surtout au quatrième acte. Mais comme Bade était changé! Plus de Jockey Club, plus de gais postillons, plus de joueurs faisant rouler sur le tapis vert des rouleaux de napoléons, avec le mot sacramentel: Tout va à la masse; plus de toilettes tapageuses ni de traînes insolentes balayant le sable de la promenade. Des blessés de la guerre promenant leurs infirmités, de bonnes bourgeoises tricotant des bas, et des croupiers allemands s'écriant avec un accent tudesque : « le ché est vait, rien ne fa blis » devant des tables désertes où, de loin en loin, quelque désœuvré venait jeter timidement une pièce de cent sous. C'était la dernière année de la roulette et du trente-et-quarante, et on leur faisait un enterrement sans pompe à la fin d'une saison sans éclat.

J'avoue que je n'ai jamais bien compris l'austère moralité qui a fait supprimer le jeu, aussi bien en Belgique qu'en Allemagne. On joue bien autrement à la Bourse que dans les villes d'eaux, et mieux vaut encore risquer son argent sur « la bille d'ivoire » que de le perdre à coup sûr en jouant à l'écarté avec des grecs qui se servent de cartes biseautées.

IV

Mais je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à mes virtuoses. J'ai parlé ailleurs d'Agnesi, de M^{me} Pleyel; je ne puis me dispenser de dire deux mots d'un illustre artiste que j'ai eu l'occasion de voir dans une circonstance assez plaisante. C'était en 1856, à Moscou, la veille du couronnement du Czar. M. Cavos, l'éminent architecte russe qui a construit le théâtre impérial, m'avait donné une lettre d'introduction pour Lablache, à qui je n'avais rien à demander, mais que je désirais vivement voir de près, après l'avoir applaudi dans l'Elisir d'amore et Don Pasquale.

Vous connaissez le proverbial embonpoint de ce maître chanteur, qui était en même temps un homme d'infiniment d'esprit.

On raconte qu'une année où il donnait des représentations à Londres, en même temps que l'on exhibait aux Anglais le général Tom Pouce, ces deux célébrités étaient logées au même hôtel. Une dame anglaise qui n'avait pu voir le général Tom Pouce, et forcée de quitter Londres subitement, ne voulut pas partir sans connaître le nain célèbre. Elle court à son hôtel et, se trompant de porte, sonne chez Lablache. Celui-ci ouvre lui-même; la dame recule de deux pas:

- Je venais voir le général Tom Pouce, ditelle.
 - C'est moi, madame, dit Lablache.
- Oh! j'ai donc été trompée? On m'avait dit que vous étiez, monsieur, un tout petit homme.
- Au théâtre, oui, madame, mais rentré chez moi, je me mets à mon aise.

J'arrivai donc chez Lablache, qui me reçut à merveille. Nous causâmes de diverses choses, et j'en vins à lui dire que j'étais fort embarrassé de me rendre à la cérémonie du lendemain, parce que je n'avais pas d'uniforme.

— Si vous voulez, me répondit-il du ton le plus sérieux du monde, je vous prêterai le mien.

Puis il se mit à rire de ce gros rire napolitain, qu'il savait remplacer au besoin par une majesté olympienne.

V

La musique, comme tous les arts, a eu ses excentriques, et dans le nombre il en est un que tout Bruxelles a connu, ce qui m'autorise à le mentionner ici. — C'était Mattau, l'inventeur du mattauphone, cet appareil hydraulique sur lequel il rinçait des airs d'opéra. Ce vieillard à cheveux blancs avait la manie de répéter à tous ceux qui le complimentaient sur sa robuste constitution : « Toujours quinze ans! » et il avait fini par n'être plus connu que sous ce

nom. Il jouait de tous les instruments et donnait des leçons de danse. Il avait même une façon particulière d'enseigner la valse en trois temps qui eut jadis un certain succès. Dans sa jeunesse il descendit la Montagne de la Cour, debout sur un tonneau. Dans ses vieux jours, il se mit en tête d'apprendre à danser à ... nos soldats, pour donner de la grâce et de l'élégance à leur démarche. Il les régalait ensuite d'une petite lessive musicale. Le ministre de la guerre, le général Chazal, encouragea cette entreprise, et j'assistai un soir, à la caserne des Annonciades, à l'un de ces exercices de maintien et de callisthénie exécutés par les soldats du régiment des guides, que commandait alors le colonel, depuis le général, Lahure. J'écrivis un article dans l'Indépendance sur cet hymen de Mars avec Terpsichore, et mal m'en prit, car je fus condamné à subir des effusions de reconnaissance qui finirent par devenir gênantes. Le régiment des guides offrit à Mattau une canne d'honneur dont tous les journaux ont parlé in illo tempore. Comme j'avais été le premier à parler de son projet de faire danser l'armée,

l'inventeur du mattauphone me croyait obligé d'être son historiographe, et ce que je lui taillai de réclames est incalculable. Pour m'en récompenser, le brave homme voulut m'apprendre la valse en trois temps, mais la méthode infaillible avec tout le monde n'a jamais pu réussir avec moi. Je ne lui en suis pas moins reconnaissant de ses efforts, et je constate avec regret que le Grand Dictionnaire universel de Larousse, qui parle de toutes les choses imaginables et de quelques autres par-dessus le marché, ne dit rien du mattauphone ni de son respectable inventeur. Il me semble pourtant que la musique à la trempette - ne lisez pas trompette - avait autant de droits à figurer dans l'histoire que la peinture à la détrempe.

VI

J'ai eu, une fois dans ma vie, le périlleux honneur de passer pour un critique musical. C'était il y a bien longtemps. — M. Merklin, le fondateur de la grande fabrique d'orgues qui existe encore à Ixelles, vint me demander d'aller assister avec lui à l'inauguration d'un grand orgue qu'il venait de construire pour l'église de St-Barthélemy, à Liége. Un artiste suisse, qui s'appelait Petit-Pierre, natif de Neuchâtel, devait faire valoir les mérites de cet instrument. — Je partis avec Merklin, et nous descendîmes à l'Hôtel des Deux-Fontaines, la veille de la solennité. A ma grande surprise, nous étions attendus, et nous fûmes entourés sur-le-champ de tout un groupe d'artistes, de spécialistes, de pianistes et d'organistes, qui voulaient voir le fabricant et surtout l'aristarque amené par lui pour apprécier les ressources de son appareil. - Je ne connaissais, en fait d'orgues, que les orgues de Barbarie. et encore. Je fus donc très-embarrassé quand on voulut insidieusement me faire passer un examen de capacité et jauger ma compétence. - Mais je m'en tirai comme beaucoup de savants qui veulent conserver leur réputation : en ne disant rien. Je ne voulais pas me prononcer

avant d'avoir entendu. On trouva que j'étais un homme sérieux et réservé. - Si jeune et déjà si profond! avait l'air de dire l'organiste de la cathédrale. - Que n'ai-je eu l'esprit de pratiquer cette réserve diplomatique à propos d'autres choses plus graves et dans des circonstances plus critiques! - En revenant à Bruxelles, je pris un livre, j'étudiai le mécanisme des orgues, et j'écrivis un article que i'eus la satisfaction de voir reproduit dans un journal musical quelconque, qui s'appelait le Métronome, la Pédale ou le Clavier. - Je me suis rappelé cette histoire l'année dernière, en assistant à un concert d'orgue dans la cathédrale de Fribourg, en Suisse. Je m'absorbai même à ce point dans mes souvenirs, que j'oubliai complétement le concert, et m'endormis d'un profond sommeil, dont le bedeau de l'église fut obligé de me tirer. - Que Petit-Pierre, Lemmens et Alphonse Mailly me pardonnent!

VII

Une imposante figure, qui aurait dû trouver sa place en tête de ce chapitre, est celle de François Fétis, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles. Il avait quatre-vingt-sept ans quand il est mort; il en avait soixante-sept quand je le vis pour la première fois au Cercle artistique et littéraire, installé alors aux Galeries St-Hubert, du côté du Marché-aux Herbes. Il y venait, tous les soirs, se distraire pendant une couple d'heures des travaux de la journée. Il v avait là un petit groupe d'hommes distingués à des titres divers : Madou, le peintre; Stas, le chimiste; le général Delannoy, le conseiller Kaieman, le président Mockel, Jules Dugniolle, le secrétaire du conseil des mines; Edouard De Linge, l'avocat-poète; parfois Quetelet, le directeur de l'Observatoire et secrétaire perpétuel de l'Académie; J. Portaels; Simonis, le statuaire; Ed. Mailly, astronome et

dillettante; le capitaine Liagre, aujourd'hui général, commandant l'école militaire; Lehon, à la fois soldat, peintre et géologue; Louis Huart, le spirituel dessinateur, bref un cénacle dans lequel se faisait l'opinion sur les questions du jour. Parmi les jeunes gens, Stadfeldt, Lassen, Soubre, Jules Guilliaume, les deux Jouret. Le Cercle avait alors une installation modeste, un petit cabinet de lecture, un salon de conversation, une salle de billard et une autre salle, toujours trop étroite pour contenir la foule qui venait écouter les conférences d'Emile Deschanel, de Challemel-Lacour, de Pascal Duprat, de Madier de Montjau. - Parmi ces hommes remarquables, François Fétis était le plus original et le plus universellement respecté.

Vers neuf heures, on était sûr de le trouver assis sur le divan adossé à la fenêtre du côté du Marché-aux-Herbes. Avec sa tête blanche, puissante et massive, enfoncée dans les épaules, avec sa forte carrure et sa physionomie sévère qui ne se déridait jamais, il paraissait moins causer que dicter des oracles. Bien que doué

d'un esprit très-large et au fond très-tolérant, il souffrait peu la contradiction. Les jeunes ne l'abordaient qu'avec une certaine crainte. Quand on lui parlait d'un fait quelconque, il avait toujours une vieille histoire toute prête pour clouer son interlocuteur. Il levait la tête, ouvrait la bouche, qui restait un instant béante, " aspirait une bouffée de tabac qu'il rejetait lentement et commencait ainsi : « En 1834.... » - Puis un « soupir. » On avait fini par remarquer que presque tout ce qu'il rappelait d'intéressant s'était passé en 1834. Quand il avait fini de raconter son histoire, qui était généralement très-longue, sa tête retombait sur sa poitrine et il s'absorbait dans ses pensées. - Ce savant musicologue avait, comme Léopold Ier, l'amour de la littérature légère. Il raconta un soir, au grand étonnement de ses graves auditeurs, qu'il avait trouvé chez lui, en rentrant, le premier volume des Mousquetaires, d'Alexandre Dumas. Il en avait commencé la lecture en défaisant ses bretelles, et quand il fut arrivé à la fin du livre, sa deuxième bretelle n'était pas encore détachée. Pour le juger tel qu'il était, il fallait

le voir au Conservatoire, dirigeant son orchestre. Il brandissait son bâton, comme Neptune devait brandir son trident ou Jupiter sa foudre. Sa physionomie s'animait, son regard jetait des flammes, son bras puissant semblait commander au monde.

C'était, en somme, un de ces vieillards de la race des Thiers, des Guizot, des Russell, éclos dans la grande crise de la fin du dernier siècle, taillés dans le marbre ou coulés en bronze dans un moule aujourd'hui brisé.

Fétis me séduisait surtout par ce que le vulgaire appelait ses défauts. Il avait de saintes colères et des indignations juvéniles à propos de son art. Il traitait carrément d'imbéciles les mécréants qui offensaient ses idoles.

On raconte que, dans une controverse théologique du moyen âge, un *rebbe* juif dit à un prêtre chrétien qui le vouait aux divinités infernales :

- Mais enfin, que vous ai-je fait pour que vous me traitiez ainsi?
- Ce que vous m'avez fait? Vous avez crucifié mon Dieu.

— Eh bien, crucifiez le mien et laissez-moi en paix.

Il y a trop d'artistes, d'écrivains et d'hommes politiques qui raisonnent ainsi de notre temps. La tolérance est passée à l'état de lâcheté, et l'on referait avec avantage, pour certains éclectiques, donneurs patentés d'eau bénite de cour, l'immortel discours d'Alceste dans la première scène du Misanthrope.

VIII

La Belgique est, après l'Italie, le pays qui a produit le plus de chanteurs distingués. Mais on a pu constater qu'à de rares exceptions près, ces étoiles, hommes ou femmes, ont brillé par la virtuosité, c'est-à-dire par le charme et l'éclat de la voix et la perfection du mécanisme, plus que par l'instinct dramatique. Parmi ces chanteurs et ces cantatrices du grand-opéra et de l'opéra-comique, il n'y a pas eu ce que l'on peut

appeler honnêtement un « grand artiste, » une Grisi, une Pasta, une Falcon, une Malibran, un Duprez, un Faure, un Nourrit. Nos chanteurs sont sortis des conservatoires, comme les peintres sortent des académies, connaissant la grammaire de l'art, mais absolument dépourvus de ce don sacré que Dieu seul octroie aux mortels et dont il fut toujours avare : la flamme qui embrase les cœurs, l'enivrante poésie qui transporte les âmes dans les sphères idéales. Que de fois, dans nos salles de spectacle bourrées d'un public élégant, et croulant sous les bravos des mains gantées, je me suis demandé ce que valaient ces enthousiasmes décernés à des serinettes.

Je suis trop jeune pour avoir entendu les gloires lyriques de la première moitié de ce siècle, aujourd'hui passées à l'état de légendes; mais j'ai lu ces vers sublimes, inspirés à Alfred de Musset par la Malibran :

> Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive, Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets, Quelque autre étudiera cet art que tu créais. C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve, C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive, Que nulle autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Et ceux-ci:

Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine, Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène, Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux, Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux!

Quel est le poète, quel est le sincère amant des muses qui se sente encore « empoigné » par l'interprétation banale et réglée comme un ballet, de ce duo du quatrième acte des Huguenots, qui est tout ce que le génie humain a produit de plus pathétique, de plus tendre et de plus déchirant; quel est « l'amateur de musique » qui sente encore, à travers les ficelles de l'interprétation, la pensée mystique qui anime cette incomparable création de Robert le Diable? On s'étonne du succès de l'opérette, mais on oublie qu'elle est à la portée de tous. à la portée surtout des acteurs qui la jouent. Il suffit d'être drôle et d'avoir des planches, pour être comique dans le rôle du général Boum; mais combien y a-t-il de chanteurs capables de représenter Raoul de Nangis, Eléazar ou Guillaume Tell? Le public trouve qu'on paie les ténors trop cher; qu'on les paie trois fois plus

cher et qu'ils soient bons! Qu'on ne soit pas obligé de se dire, en sortant du théâtre, que tel acteur distingué serait complet s'il avait de la voix, ou que tel chanteur d'élite serait un artiste s'il comprenait ce qu'il chante. Pour le reste, qu'importe, en fait d'art, la question d'argent! Si je fais le compte des bouteilles de Roederer que j'ai payées 12 francs chez les restaurateurs, et des 15 francs que m'a coûté un fauteuil d'orchestre pour entendre Duprez à l'Opéra, même aux jours de son déclin; si je récapitule le plaisir que j'ai trouvé dans la mousse du vin de Champagne et les délices que ·j'ai goûtées en entendant chanter, par un vrai maître, cette seule phrase de Rossini : « Mon père, tu m'as dû maudire », je constate qu'après vingt-sept ans, l'accent de Duprez vibre encore à mon oreille et que la bonne chère m'a tout simplement gâté l'estomac. Ce n'est pas à dire qu'aucun plaisir des sens doive être dédaigné. La Providence nous a donné nos sens pour en tirer toutes les satisfactions possibles, mais, quand à ce plaisir matériel se joint en même temps la joie de l'âme et la dilatation du cœur, il n'y a

plus de sacrifice matériel qui doive arrêter l'homme, parce qu'ils sont trop rares dans la vie ces courts instants où l'on se sent élevé audessus des vulgaires préoccupations d'icibas.

Aussi, malheur à qui ne comprend pas l'ineffable bonheur que procure la lecture d'un beau livre, la contemplation d'un beau tableau, d'une belle statue, ou de la nature, qui est à la fois livre, tableau, musique, en un mot la synthèse de tous les arts, la source éternelle et féconde de toutes les nobles aspirations.

L'amour profond de l'art peut conduire à l'extase et même à la folie. Le vrai artiste est intraitable, implacable, intransigeant. Il a surtout la sainte horreur de la médiocrité. In medio virtus! excellente devise pour la politique, pour le régime parlementaire et pour la félicité bourgeoise! Devise absurde en fait d'art et de passions.— La poésie, pour être sincère, doit s'attacher à sa proie comme Vénus au cœur de Phèdre, comme la tunique de Nessus aux flancs d'Hercule. « L'art, » a dit un écrivain, « est la représentation de l'idéal éternel et immuable. »

Qu'on s'étonne après cela de rencontrer si peu de poètes et de les voir si mal compris. Leur génie a de la peine à éclore et plus de peine encore à vivre et à fleurir dans ce siècle positif. C'est pour eux, pour ces divins insensés, que Béranger a écrit la plus sublime de ses chansons : Les Fous. — Le monde les traite d'insensés, le sage leur dit : cachez-vous, ils tombent sous l'épigramme, mais

.... lorsqu'en vain notre sphère Du bonheur cherche le chemin, Honneur au fou qui ferait faire Un rève heureux au genre humain!

CHAPITRE IV

ART ET ARTISTES

SOMMAIRE. — La cité de Rubens et de Van Dyck. — L'Académie. —
Erin Corr. — Le comte de Mi-Caréme. — Un futur héros. — Le
baron Wappers. — Slingeneyer. — Ary Scheffer. — Un congrès
avorté. — N. De Keyser. — Charles Verlat. — Henri Leys. — Ferdinand de Braekeleer. — L'atelier de Van Lerius. — Louis Ghémar. —
Victor Lagye. — Antoine Wiertz. — Don Quiblague et Don Quipose.
Eugène Fromentin. — Le Cercle des Arts. — Gustave Courbet. —
Van der Belen. — Un conservateur modèle. — Les frescomahlereien.
— Louis Gallait. — La LOYAUTE. — Le père Navez. — Les fileuses de
Fondi. — Le Dr Vleminckx. — Louis Huart. — Pepper et Paper. —
Le capitaine Lehon. — Une association à créer.

I

Le culte des arts occupe une large place dans les souvenirs de mon enfance. Elevé dans la cité de Rubens et de Van Dyck, j'ai connu de bonne heure les chefs-d'œuvre de ces maîtres immortels. Dès l'âge de douze ans, j'avais fouillé les moindres recoins des musées et des églises, si riches en incomparables trésors, et l'on m'inspirait une respectueuse admiration pour les artistes vivants en qui l'opinion publique saluait les régénérateurs de l'école flamande.

C'était l'usage, à cette époque, parmi les bourgeois d'Anvers, d'envoyer leurs enfants à l'Académie. J'y allais le soir après l'école, et j'y trouvais des condisciples appartenant à toutes les castes de la société.

Dans la classe d'Erin Corr, l'éminent graveur, qui enseignait le dessin d'après la tête antique, j'avais pour voisin de droite un de ces orphelins qu'on appelait *Knechtjes jongens*, et le fils du propriétaire d'un grand estaminet de Borgerhout.

Ils étaient tous les deux plus âgés que moi. Un soir nous revenions de l'Académie. Nous avions reconduit un camarade qui habitait le Marché aux Chevaux, et nous nous dirigions par le Long Fossé aux Crapauds, de Lange Padde Gracht, vers la Longue rue Neuve, où je demeurais.

C'était vers le milieu de mars ou d'avril. Dans le Long Fossé aux Crapauds résidait un pâtissier, qui avait l'habitude d'exhiber dans sa boutique, à l'occasion de la mi-carême, qu'on célébrait à Anvers à l'égal de la Saint-Nicolas, M. le comte de Mi-Carême (Mijnheer de Greef) et sa femme. C'étaient de grandes figures de cire, de grandeur naturelle, habillées à la mode du siècle dernier, et dominant de haut un magnifique étalage de bonshommes de speculatie et de massepain. Nous collâmes nos figures aux carreaux de vitre de la boutique pour mieux voir. J'étais entre mes deux compagnons. L'un d'eux me poussa, et j'eus le malheur de briser une vitre, faisant tomber toute une collection d'évêques et de seigneurs en pain d'épice qui allèrent se briser à l'intérieur avec les fragments des carreaux.

Nous prîmes aussitôt nos jambes à notre cou, fuyant à toutes jambes dans la direction de la Longue rue Neuve. Le pâtissier se mit à nos trousses et, ses jambes étant plus longues que les miennes, finit par m'attraper et m'appréhender au collet. Il me demanda mon nom, me

conduisit, me tenant par l'oreille, à la maison paternelle, et là me dénonça à l'indignation de ma famille.

On m'infligea une sévère punition pour le lendemain. Je ne pouvais nier, j'avais été pris en flagrant délit, et cependant je n'étais pas coupable, car il y avait eu un simple malheur et l'on m'avait poussé.

Le patissier s'en alla, disant qu'il viendrait le lendemain régler son compte.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'allais me coucher tout morfondu, quand, vers dix heures, un coup de sonnette retentit à la porte de la rue.

On supposa d'abord qu'on venait chercher mon père de la part d'un malade. — Mais la servante entra, disant qu'il y avait à la porte un petit garçon qui désirait parler à Monsieur ou à Madame.

On le fit entrer. C'était l'un de mes camarades de la soirée, le complice ou l'auteur involontaire du méfait commis à la vitrine du comte de Mi-Carême.

Le gamin, d'un air très-simple et d'un ton

décidé, raconta, en flamand, qu'il était venu pour obéir à sa conscience. Il avait supposé que je serais grondé pour avoir brisé la vitre, tandis que c'était lui qui m'avait poussé, et il voulait qu'on le sût.

C'était un acte héroïque de la part de cet enfant, et je ne me souviens pas d'en avoir vu beaucoup de pareils racontés dans les livres.

Or cet enfant devint un homme, et un jour le roi des Belges lui décerna la croix de son ordre pour l'admirable dévouement dont il avait fait preuve dans un naufrage, alors qu'il était capitaine d'un navire marchand.

Il s'appelait Van Uyttenhoven; ce nom est populaire à Anvers, et tout le monde a lu l'éloge de ce brave marin imprimé dans les journaux de la Belgique.

Je ne sais s'il est mort ou vivant. Je ne me souviens pas de l'avoir revu, mais je paie ici une dette de reconnaissance en dévoilant ce trait qui mériterait de figurer dans l'histoire des enfants célèbres. L'Académie d'Anvers avait pour directeur, à cette époque, Gustave, — dont les flamingants ont fait Gustaf — Wappers, plus tard « le baron Wappers. » On le voyait peu dans les classes. Je ne crois pas qu'il visita deux fois la nôtre pendant les trois ans que je la fréquentai. Mais je le connaissais intimement, parce qu'il était un vieil ami de ma famille, et bien des fois, dans mon enfance, j'ai « été à dada » sur ses genoux.

Il y a quarante ans, Wappers jouissait d'une réputation que l'on peut aujourd'hui trouver surfaite, mais qui s'explique à merveille quand on songe à l'époque où il entra dans l'arène.

Ses premiers travaux marquèrent le réveil de l'art belge, après une longue période de sommeil et de décadence. Il inaugura le romantisme dans la peinture nationale, et son Siége de Leyde fut une œuvre politique autant qu'une

œuvre d'art. Wappers était, du reste, un lutteur sur tous les terrains, et il s'engagea avec passion, vers 1840, dans une ardente mêlée, dont l'esprit de clocher faisait tous les frais.

Il y eut pour seconds Henri Conscience et un autre écrivain flamand d'un talent réel, Vleeschouwer, le spirituel rédacteur d'un petit journal satirique, intitulé de Roskam (l'Étrille)," devenu plus tard Reynaert de Vos.

Il me serait difficile de raconter ces querelles locales, dont ma mémoire n'a conservé qu'un très-vague souvenir; mais je me rappelle Wappers dans son atelier, attenant à l'Académie des beaux-arts. Il aimait à y recevoir ses amis et, vêtu d'une vareuse, coiffé d'un béret rouge, le cigare à la bouche, lançait d'épaisses bouffées de tabac et de grosses plaisanteries flamandes, tout en brossant ses toiles et en corrigeant celles de ses élèves. — De ce nombre était Slingeneyer, de dix ans plus jeune que lui, et qui débuta en 1842, par son Vengeur, qui fut un coup de maître.

Wappers avait la rondeur, la bonhomie et quelque peu le débraillé des vieux maîtres fla-

mands. Il faisait parfois scandale dans le monde du haut commerce, où son mariage avec la fille d'un grand négociant lui avait créé d'étroites alliances. Sa femme, dont il a reproduit la physionomie mélancolique et distinguée sur plusieurs de ses tableaux (entre autres l'Assomption de la Vierge, qui figure à l'église de St-Charles-Borromée), lui avait donné deux petites filles charmantes. Il y en eut une dont on parla beaucoup à Anvers, à l'époque d'une visite que le roi Léopold Ier fit à l'atelier du maître, en compagnie de la reine Victoria. Le roi posa quelques questions à l'enfant, qui lui répondit avec la naïve irrévérence de son âge, « ja » et « neen, mijnheer. » — Wappers était tout fier de cette familiarité et laissait volontiers poindre, dans ses causeries, des allusions discrètes à l'intimité de François Ier avec le Primatice.

C'est à l'illustre maître anversois que je dus plus tard une lettre d'introduction pour un grand artiste hollandais qui habitait Paris, et dont les œuvres ont été l'un des enthousiasmes de ma jeunesse. Je veux parler d'Ary Scheffer, le peintre de Goetz von Berlichingen, de Faust et Marguerite, de Françoise de Rimini, du Giaour, de Mignon, des héros de Gœthe, de Dante, de Byron et de l'Évangile. Quand je l'ai vu dans son atelier, il peignait un Christ appelant à lui les petits enfants. L'âge avait déjà blanchi ses cheveux sans refroidir son génie, et sa grosse moustache grise lui donnait l'air d'un vétéran des grandes guerres. Ce Hollandais francisé avait en lui le feu et l'ardeur d'un méridional et la brusque franchise d'un paysan du Danube.

En 1854, après avoir passé quelques années à Paris, Wappers vint s'établir à Bruxelles, et c'est lui qui me proposa un jour d'organiser à nous deux un Congrès d'artistes qu'il voulait réunir à Bruxelles. Je rédigeai pour lui les convocations, et nous reçûmes l'adhésion de tous les maîtres les plus distingués de l'école belge. Je ne sais plus quel devait être le programme de ce Congrès qui ne se réunit jamais; le futur président partit un beau matin comme il était venu, sans crier gare, et laissant le Congrès en plan, pour aller entreprendre à Paris un travail

qui lui était commandé par l'impératrice.

Il est mort là-bas, après avoir vu expirer sa fille, à l'heure même où elle allait contracter un brillant mariage. Les cœurs d'artistes sont les vrais cœurs de père, et cette vigoureuse et joviale nature, qui avait résisté à toutes les épreuves, s'est brisée un jour sous l'étreinte d'une grande douleur.

III

Wappers était à l'apogée de sa gloire quand naquit celle de Nicaise De Keyser, son rival et son successeur à la direction de l'Académie. L'apparition de sa Bataille des Éperons d'or en 1836, et de sa Bataille de Woeringen en 1839, fut à Anvers un gros événement. Le maître avait son atelier dans l'une des salles de la Vieille Boucherie, un édifice historique transformé depuis en entrepôt. Tout ce qu'il y avait d'amis des arts dans la cité de Rubens, et ils y

formaient légion, courut admirer ces chefs-d'œuvre d'un peintre qui avait commencé, comme Giotto, par garder les moutons. Il avait un tout autre tempérament que Wappers, et son air froid, réservé, timide, faisait contraste avec la hardiesse et l'ampleur de ses ouvrages. Après quarante ans, sa Bataille de Courtrai est restée l'une des créations les plus brillantes de cette glorieuse époque. A peine âgé de vingttrois ans, De Keyser avait déjà des élèves, et parmi les plus distingués figurait Charles Verlat, qui débuta, presque enfant, par son remarquable Pépin le Bref terrassant une bête sauvage dans le cirque.

Pas plus que Wappers, De Keyser n'est resté, à mon avis, à la hauteur qu'il avait atteinte à cette époque de sa carrière. La faveur publique l'a, du reste, abandonné, pour s'attacher de préférence à la jeune école, qui a substitué l'imitation plus sincère de la nature à un genre conventionnel qui n'est plus de notre temps et qui a trouvé dans Van Lerius, le mélancolique auteur de Paul et Virginie, l'un de ses derniers sectateurs.

Ce qui manquait aux hommes de cette génération, c'était les fortes études, non pas les études techniques, car on saluait en eux, avec justice, des maîtres de la brosse et du crayon, mais la sérieuse connaissance de l'histoire, de la nature et du génie moderne. Leur science et leur habileté procédaient des académies; ils avaient appris à peindre, comme tant d'autres ont appris à chanter, et l'individualité, la spontanéité, qui est tout l'artiste, leur faisaient défaut.

— Ils cherchaient des sujets dans les livres, et croyaient avoir peint l'histoire, quand ils avaient exactement reproduit les personnages en costumes authentiques. Ils croyaient faire des tableaux et ils faisaient des vignettes.

Aussi fallut-il, pour infuser dans les veines de cette école d'Anvers quelques gouttes du sang vermeil des vieux maîtres flamands, un de ces génies comme il en naît deux en cent ans, et qui illuminent tout un siècle.

Ce génie apparut dans la personne d'Henri Leys. Je sais qu'il est de mode aujourd'hui de déprécier ses œuvres, après les avoir portées aux nues; de l'accuser de n'être qu'un imitateur des gothiques, de s'être trop inspiré de Lucas Cranach et d'avoir trop sacrifié à l'archaïsme. Foin de tous ces reproches. On cherchera longtemps avant de retrouver dans l'école belge un maître de ce style, de ce coloris, de cette puissance, de cette irrésistible séduction. Je reconnaîtrai volontiers que sa première manière me. charme plus que son évolution finale, que je préfère les chauds soleils de ses fonds primitifs à la gamme mélancolique et froide de ses dernières productions, que j'aime mieux les figures vivantes de son Prêche et de sa Fête des Arbaletriers, que les poupées à roulettes de son Chapitre de la Toison d'or; mais, tel qu'il est, avec ses défauts comme avec ses qualités, ce magicien de la palette domine toute notre école, de la hauteur dont la flèche de la cathédrale d'Anvers domine le clocher de Santyliet. La fresque de la salle à manger de son hôtel, la décoration murale de l'hôtel de ville sont des chefs-d'œuvre d'éternelle poésie, devant lesquels pâlit tout l'appareil décoratif de nos gloires académiques.

Mais il est temps que je me rappelle que je

n'écris pas ici un livre d'esthétique. Je dois laisser de côté l'œuvre pour parler de l'ouvrier. L'homme était charmant, plein de simplicité, d'aménité, de naturel. Je ne doute pas qu'il eût la conscience de sa valeur, mais il était aussi exempt de vanité que de fausse modestie. Je l'ai connu quand il avait trente ans; i'en avais quatorze alors, mais je n'ai pas oublié ce gai compagnon, dont l'intarissable gaîté faisait la joie des salons. Il avait à cette époque la passion des chevaux et trouvait son plaisir à promener sa femme dans un élégant tilbury. Plus tard il eut la passion des chats, et quand on entrait dans son atelier, la première chose que l'on apercevait était l'épaisse toison d'un magnifique angora pelotonné et ronronnant dans un fauteuil antique. Il avait aussi l'amour des fleurs, et je tiens une lettre par laquelle il me priait de lui rapporter de Paris une collection de semences de cinéraires. J'ai toujours été frappé de l'austère simplicité du sanctuaire où il travaillait. Toutes les pièces de la maison étaient meublées avec luxe, sauf l'atelier. On supposerait, à voir ses tableaux, qu'il s'entourait de modèles, de cos-

tumes, de bibelots, de livres, de documents de tout genre. Point du tout, il peignait de mémoire et d'instinct; une toile, un chevalet, une palette, un appuie main, une boîte à couleurs, formaient tout son attirail. On ne trouvait dans son laboratoire ni riches tentures, ni armures damasquinées, ni mannequins affublés d'étoffes chatoyantes. Il pouvait dire comme le sage de la Grèce: Omnia mecum porto. Ses modèles, il les prenait dans sa famille, tour à tour sa femme, sa sœur, ses enfants ou lui-même. Comme tous les artistes, il aimait la bonne chère, témoignant ainsi d'une délicatesse qui est le fruit de l'éducation du goût, mais il méprisait les plaisirs vulgaires et trouvait sa plus vive jouissance dans le travail et les joies paisibles du fover domestique. En somme, un type de Flamand cultivé, ayant fait sa propre éducation à lui tout seul, et dans l'atelier de son beau-frère Ferdinand de Braekeleer, le peintre un peu grivois, mais spirituel, de la paysannerie nationale. Ce maître cut aussi son jour de gloire; à une certaine époque, ses kermesses ont fait fureur et l'on ne comprend pas

et d'approfondir les grands problèmes du siècle. Il n'y avait pas de savants dans ces réunions, mais des jeunes gens avides de science, enthousiastes du progrès, suivant leur impression plutôt que des idées préconçues. On y professait, tout au moins en fait d'art, un heureux éclectisme, et l'on voulait bien me permettre, à moi profane, d'enfourcher mes paradoxes, pour les faire galoper à travers les discussions.

Parmi les habitués de ces conclaves, il y avait un homme d'infiniment d'esprit, que tout le monde a connu à Bruxelles à une autre époque, Louis Ghémar, le dessinateur et lithographe, qui finit par la photographie. Appelé en Ecosse par un grand éditeur d'Edimbourg pour illustrer une édition de luxe des œuvres de Walter Scott, il donna, avant son départ, une grande fête au Robinet.

Qu'est-ce que c'est que ce Robinet? me direzvous. C'était et c'est encore une espèce de guinguette, située à Berchem, lez-Anvers, derrière la Pépinière, tout près des maisons de campagne de MM. Pecher et Van Gend. Louis Ghémar y organisa un banquet champêtre, suivi d'une

que le gouvernement ait pu lui commander cette fameuse bataille qui figure au musée d'Anvers. Il est vrai qu'il y eut un temps où l'on voulait que tous nos peintres fussent épiques, et si cette tradition, si commune à la bureaucratie, régnait encore, on commanderait aujourd'hui à Verhas, le spirituel metteur en scène des joies enfantines, un calvaire ou une décoration monumentale pour l'Entrepôt de Bruxelles.

Le peu de sens artistique que j'ai et que je considère comme un des plus précieux éléments de satisfaction qui soient donnés à l'homme, je le dois à la fréquentation des musées d'Anvers et des ateliers des peintres renommés, aux jours de mon enfance. Plus tard, vers 1847 et 1848, je fus admis dans un petit cénacle qui se tenait à l'Académie, dans l'atelier de Van Lerius. On y devisait de toutes choses, en culottant des pipes. On y parlait de la gloire, on y remuait tout un monde d'idées généreuses; on y parlait des maîtres, on y discutait l'esthétique et les tendances de l'art, dans les deux idiomes nationaux, et l'on sortait de ces entretiens, désireux de s'instruire

illumination et d'un feu d'artifice. On y mangea des moutons entiers mis à la broche, et l'on y vit des transparents brossés par les premiers artistes de l'école anversoise. Charles Verlat en doit savoir quelque chose, n'en déplaise à sa qualité officielle de professeur ou directeur de l'Académie de Weimar.

Moi, j'étais très-fier et très-honoré d'être convié à ces fêtes « de l'intelligence; » beaucoup plus fier que je ne l'ai été depuis, quand on m'invita dans des salons dorés parce que j'avais un caractère officiel. J'avais dix-sept ou dix-huit ans alors, et je croyais encore aux pompes et aux vanités de ce monde, dont je suis singulièrement revenu depuis. Pauvres gens qui courez après ce que la foule appelle les honneurs, si vous saviez ce qu'ils valent! Je n'ai pas cinquante ans, et je ne ferais plus un pas pour atteindre la plus haute satisfaction de l'orgueil humain. Que sera-ce quand j'en aurai soixante!...

IV

Après que j'eus quitté Anvers et que je me trouvai en présence des froides réalités de la vie, je ne connus plus guère d'artistes que le jour où ma position dans la presse me permit de leur rendre des services. J'étais sorti de la période des illusions pour entrer dans celle de la critique. — Détestable évolution. Les amis deviennent des ennemis, les confrères des rivaux; l'admiration naïve fait place au doute, et si le doute est le commencement de la sagesse, il est aussi le commencement de toutes les amertumes.

Quand j'arrivai à Bruxelles, pauvre, ignoré, sans relations et sans amis, j'eus bien autre chose à faire que de fréquenter les ateliers. Je ne m'en rappelle qu'un seul, celui de Victor Lagye, devenu depuis un disciple de Leys, alors un ardent sectaire. Il avait été à Rome et s'était engagé dans la légion de Garibaldi, ce qui fit

prétendre, à une certaine époque, qu'il avait manqué à tous ses devoirs et perdu jusqu'à sa nationalité. Ce révolutionnaire peignit une Sainte Cécile, patronne de l'harmonie, d'après une de mes sœurs qui voulut bien lui livrer sa tête, sachant qu'elle n'avait pas affaire à un bourreau.

Plus tard j'ai connu toute la gent artiste de la Belgique, peintres, statuaires, graveurs, les grands, les petits, les moyens. J'en ai loué plus que je n'en ai admiré. C'était une nécessité de position. La critique d'art est, dans un petit pays, le plus ingrat de tous les métiers. On connaît tout le monde, on coudoie ses victimes dans tous les salons et tous les carrefours. Allez donc trouver mauvais le tableau d'un homme qui vous appelle tous les jours son « cher ami. » — Je n'ai, du reste, jamais trouvé de plaisir qu'à attaquer les réputations faites et... surfaites. De ce nombre est, à mon avis, celle de Wiertz. Il m'importe assez peu qu'on l'ait chanté sur tous les tons et encensé sur toutes les coutures. Je n'ai jamais été dupe ni de ses trompe-l'œil, ni de ses immenses toiles, ni de son plus immense

orgueil, ni de son chapeau à la Rubens, ni de son temple de Pæstum, construit aux frais de l'Etat. Les journalistes l'ont porté aux nues parce qu'ils en avaient peur. Quand un critique osait le railler. il l'appelait « don Quiblague, » et toute la gent plumifère tremblait devant « don Quipose » (1). Je n'ai jamais pu me résigner à partager ce religieux respect pour une idole, aujourd'hui démodée. Peu de gens se prosternent encore avec dévotion devant ces colossales machines, qu'une réclame habilement organisée a comparées aux pages immortelles de Rubens, de Raphaël et de Michel-Ange. Si leur auteur pouvait revenir en ce monde, il verrait que le retentissement qu'on a fait autour de son nom a servi bien plus à défendre des paradoxes et à favoriser des coteries qu'à fonder une gloire durable. Je crois être indulgent en disant que Wiertz fut un grand excentrique. Aussi n'a-t-il pas fait de disciples, et les quelques enthousiastes qui ont essayé de l'imiter n'ont réussi qu'à faire rire à leurs dépens. Leur prétention d'habiller le peintre en réformateur social, de faire d'un

⁽¹⁾ Le mot est de M. Emile Leclercq. (L'Art et les artistes.)

tableau une leçon de philosophie et d'un atelier un forum où se vident à coups de pinceau les querelles humanitaires, m'a quelquefois irrité quand elle ne me faisait pas sourire. Nos enfants se demanderont un jour comment il a pu passer par l'esprit de l'Etat, de construire un temple à cette hérésie et de faire, d'autorité, un demidieu d'un maître dont pas un amateur d'art n'a jamais recherché une toile ni un panneau pour sa galerie. -- Si je tiens le premier ce langage, il n'en faut pas conclure que je sois seul de cet avis. Mais le public accepte volontiers, surtout en matière d'art, des opinions toutes faites, et parmi ceux qui pourraient faire la guerre au préjugé, il en est peu qui en aient le courage. Non pas qu'ils hésitent par couardise. Mais, en de telles campagnes, on risque le plus souvent de rester seul et de paraître avoir tort. Des entreprises de ce genre exigent quelque passion chez le public, ou du moins chez un public spécial. Or, en ces matières, l'indifférence est notre état normal. Les trois quarts des gens, lorsqu'il s'agit de débattre de semblables questions, se demandent ce qu'ils pourraient perdre ou gagner à dire franchement leur manière de voir. Celui-ci craindra de compromettre sa réputation, tel autre son intérêt, tel autre son repos, et les plus honnêtes se disent à part soi : « Le jeu ne vaut pas la chandelle. » C'est ainsi que l'on voit surgir dans le monde des arts, des lettres, des affaires, des gloires qui s'imposent sans débat, mais qui s'effondrent aussi sans qu'on entende le bruit de leur chute. Bulles de savon qui crèvent après s'être illuminées un instant aux rayons du soleil. On dit « le grand artiste, le grand écrivain, le grand financier, » puis il arrive un jour que de toutes ces grandeurs on cherche en vain la trace dans la poussière de l'oubli.

Je lisais tantôt dans un éloquent article d'un journal français sur Eugène Fromentin : « C'est une belle chose que d'être un grand artiste; c'en est une très-belle que d'être en même temps un artiste aimable et sympathique à tous; c'en est une plus belle encore, s'il se peut, que d'avoir été, soit par le pinceau, soit par la plume, un remueur de pensées. » On a tâché de faire accroire au vulgaire que Wiertz était de ceux-là. Le vulgaire a pu le croire. Je

doute fort que l'on trouve un artiste qui l'ait admis.

V

Parmi les peintres qui fréquentaient assidument le Cercle des Arts, à l'époque où j'en étais un des membres assidus, il y en avait de toutes les écoles. On s'y livrait à ces discussions ardentes où s'aiguise la verve des uns, où s'échauffe la bile des autres, mais où l'esprit de tous se développe par la gymnastique des idées et des passions. Vers 1851, le réalisme commençait à poindre. On discutait Courbet, qui était son prophète. Ce futur déboulonneur de la colonne Vendôme avait ses fanatiques qui le portaient aux nues et ses détracteurs qui lui contestaient tout talent. Esprits obtus qui ne voyaient pas que les excentricités de ce maître étaient une façon d'ameuter les badauds, et que s'il avait voulu se dépouiller de sa manie du paradoxe, ce peintre vigoureux de la nature cût été de toutes les académies et pris sa place au premier rang des peintres contemporains. Courbet habitait Bruxelles, et ses charges d'atelier faisaient fureur autant que ses tableaux. Mais les commissions officielles, sans oser refuser ses toiles, les reléguaient dans les coins les plus obscurs des salons de peinture. On ne... comprenait pas davantage le génie de Troyon et de Millet. Ceux qui osaient les admirer passaient pour des révolutionnaires ou des ignares. Nous avions alors pour directeur des beaux-arts un fonctionnaire modèle, incapable de gaspiller un centime du budget ou de tolérer la plus petite irrégularité dans les écritures: vrai modèle de ce que devraient être les commissaires ou les censeurs des banques. Mais ce brave homme s'entendait aux arts comme un aveugle à distinguer les couleurs du prisme ou un sourd à discerner les charmes d'une mélodie de Schubert. Il appréciait les gloires toutes faites et tremblait à l'idée d'en voir surgir de nouvelles. La peinture officielle était son domaine, et son amour de la routine au moins égal à son intégrité.

Quelques-uns de mes amis très-intimes se souviennent peut-être du compliment que j'adressai un jour à un personnage très-connu, qui venait d'être nommé conservateur d'un Musée.

— Je vous félicite, lui dis-je, au sujet de votre nouvelle position, mais je félicite encore plus le gouvernement de vous avoir nommé.

L'objet de mes adulations sourit d'un air satisfait.

- En vérité, ajoutai-je, c'est une bonne fortune de trouver pour des positions comme la vôtre un homme qui n'a pas le moindre sens des richesses qu'il est appelé à conserver.
 - Vraiment, et pourquoi?
- Parce que les connaisseurs ont une irrésistible tendance à prendre pour eux mêmes ce qu'ils sont chargés de conserver. C'est une tentation que vous n'aurez jamais.

Or, je jure que jamais Vander Belen ne fut tenté par un démon quelconque. C'était le type le plus parfait de l'homme incorruptible.

Tout le monde connaît ce héros d'une comédie

d'Emile Augier, disant qu'il faut encourager l'art, mais point les artistes.

Vander Belen professait la doctrine absolument contraire; il encourageait les artistes parce qu'il y avait au budget un crédit à leur intention. Quant à l'art, il s'en souciait comme un végétarien d'une gigue de chevreuil.

J'avais une vive sympathie pour les réalistes, mais j'hésitais à la confesser. Il faut s'entendre sur le vrai sens du mot réalisme. Ce n'est pas le réel, dont la photographie constitue l'idéal, mais c'est la vie, la vérité, le cœur qui palpite, le sang qui bat dans les artères. Nourri dans l'admiration des grands maîtres de la vieille école flamande, j'avais voué un culte à Rubens, à Van Dyck, à Jordaens, à Snyders, à Jean Fyt, à ces amants de la nature, qui l'ont divinisée et fait jaillir la poésie de son intarissable mamelle. — Que sont, à côté de leurs créations puissantes, nos bonshommes de papier mâché, nos frescomahlereien fabriquées à grands coups de subsides!

Ceci m'amène à dire deux mots de Gallait. Son Abdication de Charles-Quint, que l'on

a enterrée pendant plus d'un quart de siècle à la cour de cassation avant de lui décerner, au Musée, les honneurs d'un salon spécial, est assurément une œuvre hors ligne et, comme page d'histoire, une des plus splendides créations qu'ait enfantées l'école moderne. Mais l'admiration sans réserve qu'elle m'inspire et qu'elle mérite, m'a fait regretter parfois que le maître ne se fût pas toujours maintenu à la hauteur de ce monument de son génie. J'essayai d'exprimer cette impression dans une brochure que je publiai, en 1851, à propos du tableau représentant les Honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes après leur supplice. Je récoltai de cette audace beaucoup de horions et un utile enseignement. J'appris qu'il est difficile, en Belgique, de discuter un artiste sans être soupçonné de haine, d'envie ou de quelque autre sentiment peu honorable. On raconta que j'étais l'ennemi personnel de M. Gallait, - que je n'avais pas l'honneur de connaître. Je sais des amis de ce peintre illustre, chez qui vingt-cinq ans écoulés n'ont pas encore détruit cette étrange opinion. Me sera-t-il permis de saisir

cette occasion pour dire que je n'ai jamais ressenti de haine pour aucun homme de talent, si grand que soit le nombre de ceux que j'ai critiqués et combattus. Je n'ai jamais éprouvé que la sainte horreur des cuistres, des banquistes et surtout des impuissants.

Pour le reste, j'ose affirmer que jamais l'envient a effleuré mon esprit ni mon cœur. Eût-elle germé parfois au fond de mon être, le raisonnement et l'expérience m'en auraient corrigé. Je suis de ceux qui pensent que l'homme peut atteindre à la satisfaction de tous ses désirs légitimes. C'est une question de persévérance et de labeur. A quoi servirait dès lors l'envie, si ce n'est à faire le malheur de soi-même en conspirant celui des autres?

Mais revenons au Cercle. Parmi les artistes que j'y ai connus, quelques-uns étaient des types. En première ligne, je citerai Navez, qui n'y apparut qu'assez tard, lorsque la société transféra son siége des Galeries-St-Hubert à la Maison du Roi, et reprit, avec le mobilier de l'ancienne Loyauté, un petit groupe de vieillards, qui n'auraient consenti, pour rien au

monde, à transporter ailleurs leur pipe de Hollande, leur demi-litre et leur partie de whist ou de piquet. C'étaient pour la plupart de bons bourgeois de Bruxelles, puis, égarés dans ce milieu, deux hommes supérieurs à des titres divers, le docteur Vleminckx et « le père » Navez. Tous deux ont été, jusqu'à leur dernière heure, les piliers du Cercle, que Vleminckx égayait de sa verve, de ses saillies, de sa fine et spirituelle franchise de médecin; où Navez promenait, de neuf à onze heures du soir, ses souvenirs d'ancien conseiller de régence, d'ancien ami de David, de Rude, de Barère et de toute la colonie des conventionnels réfugiés en Belgique sous la Restauration.

Je considère comme un fait regrettable que tant d'hommes distingués, dont l'existence avait été activement mêlée aux événements de la fin du dernier siècle et du commencement du siècle actuel, aient disparu sans laisser après eux quelques notes ou quelques détails intimes sur leurs contemporains. La véritable histoire d'une société se reconstitue avec des *Mémoires* relatant la vraie genèse des événements, dont le

public ne connaît que la surface. L'histoire de la France et de l'Angleterre s'est ainsi faite avec les mémoires des savants, des lettrés, des diplomates, des artistes ou des hommes d'Etat. La Belgique n'a recueilli depuis cinquante ans aucun trésor de ce genre. Est-ce la crainte de trahir des secrets qui n'en sont plus, une certaine difficulté d'écrire, ou une invincible répugnance de nos compatriotes à se montrer en déshabillé, qui fournit l'explication de cette lacune dans nos annales? Je l'ignore, mais je regrette que si peu de Belges aient le courage de livrer leurs impressions à la publicité. Un peu plus d'initiative et d'abandon servirait à la fois la cause des lettres et celle de l'histoire.

Vleminckx et Navez étaient des répertoires vivants d'anecdotes sur le passé de la Belgique. Mais ce qu'ils racontaient eux-mêmes sans scrupule, il est difficile de le répéter sans commettre des indiscrétions. On ne sait, du reste, qu'imparfaitement ce qu'on ne sait que par ouidire.

Je crois que Navez n'est pas apprécié en Bel-

gique à sa valeur. Sauf quelques portraits, nous ne possédons pas les œuvres les plus remarquables de son pinceau, et je ne l'ai jamais admiré sans réserve que dans les *Fileuses de Fondi*, qui figurent à la nouvelle Pinacothèque de Munich. C'est une page digne des meilleures de Léopold Robert.

Ce dernier de nos classiques était un causeur agréable, racontant avec feu, discutant avec passion, comme tous les gens amoureux de leur art et bien épris de leurs convictions. Quand on froissait les siennes, sa voix, très-faible d'habitude, se gonflait, trouvait de l'ampleur, et ce ruisseau prenait des airs de torrent. Aussi les jeunes, qui ne partageaient point les idées de Navez, respectaient en lui sa franchise, sa vigueur et sa haute probité.

D'une tout autre école et d'un tout autre tempérament était un artiste, Français d'origine, Belge d'adoption, qui finit par aller s'établir et mourir en Angleterre : Louis Huart.

Comme il y a plus de vingt ans qu'il nous quitta, quelques vieux amis seulement se souviendront d'avoir connu ce spirituel causeur, ce mordant caricaturiste, cet élégant dessinateur, cet aimable compagnon. Nous passions toutes nos soirées ensemble, et nous remontions à Ixelles, vers minuit, échangeant des propos

Honnètes et permis, Mais gais, tels qu'un vieux vin les conseille et les aime.

Huart dépensait autant d'esprit dans sa conversation que dans ses dessins. Il y avait en lui l'étoffe d'un Cham et d'un Champfort. Il possédait à un degré merveilleux l'art d'imiter les ridicules des gens, et c'était surtout des Anglais qu'il faisait la charge, avec une étonnante humour. J'en prends à témoin ceux qui se rappellent ses merveilleuses théories sur la prononciation des mots pepper, qui veut dire poivre, et paper, qui veut dire papier. On se tordait en l'écoutant. - Singulier jeu du hasard, cet homme qui avait la spécialité de rire des Anglais, devait trouver sa fortune en Angleterre. Un jour, l'intelligent directeur de l'Illustrated London News vint lui demander d'illustrer son journal, comme un éditeur

d'Edimbourg était venu demander à Ghémar d'illustrer Walter Scott. Pendant vingt ans, les plus belles planches de ce magnifique recueil d'outre-Manche ont été crayonnées par Huart, qui excellait surtout à dessiner les soldats. Il venait d'entrer dans l'état-major de l'Illustration de Londres, quand éclata la guerre de Crimée, et toutes les scènes de cette longue campagne ont été retracées par lui d'après des croquis envoyés d'Orient. Tout ce qui a paru de meilleur et de plus parfait dans cette revue, pendant vingt ans à partir de cette époque, était son œuvre, et l'on n'est pas encore parvenu à le remplacer.

De ses meilleurs dessins il faisait des tableaux, et les Anglais prisaient très haut la crànerie avec laquelle il représentait leurs officiers et leurs privates dans des épisodes héroïques comme ceux de Balaklava et d'Inkermann. Son crayon raconta plus tard la guerre d'Italie et la guerre de Bohême. Il dut souffrir cruellement quand il retraça en 1870 et 1871 les défaites de sa patrie. On retrouve son émotion dans certaines planches,

telles que la Retraite de l'armée de la Loire, et, s'il est mort peu de temps après, je suis tenté de croire que les revers de la France ne furent pas étrangers à la maladie qui le conduisit au tombeau.

Huart me fait penser à son beau-frère, le capitaine Lehon, soldat, peintre de marines, écrivain et géologue, un fier original, dont le ton bref et saccadé, les allures de carabinier et les prétentions doctorales dissimulaient mal un cœur d'or et une science réelle. Le peintre Madou promenait dans ce petit monde sa bonhomie, narquoise comme sa peinture. L'idole du cercle, il y a vingt-cinq ans, était Alphonse Balat, l'éminent architecte qui avait organisé les deux fêtes splendides du marché de la Madeleine et du Palais Ducal. La société lui devait son renom et ne lui marchandait pas sa gratitude. On n'avait pas encore, à cette époque, érigé l'indifférence en système. Un souffle généreux, vraiment démocratique et fraternel, régnait dans ce milieu où se faisaient et se défaisaient les gloires du jour. Vieux et jeunes s'entendaient à merveille, et la politique n'avait pas encore créé entre honnêtes gens des défiances insurmontables.

Le Cercle artistique a passé par des phases diverses. Né dans les salons de Bériot, il eut des débuts modestes. Installé plus tard aux Galeries Saint-Hubert, il prit pour lui cette noble devise de l'ancienne république batave : Concordià res parvae crescunt. - Plus tard, il voulut avoir un vaste local et se fusionna avec les débris de l'ancienne Loyauté. L'accroissement du chiffre de ses membres lui donna un instant une prospérité factice, mais son esprit changea à mesure que disparaissaient ses fondateurs. Une trop grande tolérance fit admettre à ses fêtes intimes ce public banal qui meuble les salons, mais qui n'est plus le vrai public s'intéressant au succès d'une œuvre de prosélytisme et de foi. — Quand la petite chapelle fut devenue une église, on vit s'y former une vingtaine de sectes, que, dans le langage vulgaire, on appelle coteries. Il v eut celle des joueurs de whist ou de boston, celle des amateurs de billard, celles des dilletantes, des partisans de conférences, des promoteurs d'expositions, dix esprits au lieu d'un seul, et le culte sincère de l'art faillit sombrer dans ces discordes. Aujourd'hui, le Cercle, reconstitué sur des bases nouvelles, est logé au Waux-Hall, dans les anciens salons de la Société des Nobles, agrandis pour son usage. Il continue d'organiser des conférences, des concerts et des expositions. Le chiffre de ses membres est considérable et sa prospérité matérielle assurée, mais parmi ceux qui l'ont connu jadis, au temps de sa modeste installation aux Galeries Saint-Hubert, il en est plus d'un, sans doute, qui regrette les réunions intimes du passé, les causeries autour du tapis vert, le vrai « cercle, » en un mot, où c'était un privilége d'être admis.

VI

Nous possédons aujourd'hui beaucoup plus d'artistes qu'il y a un quart de siècle, mais il n'y a plus de vrai foyer de l'art à Bruxelles. Et c'est une chose vraiment curieuse à signaler,

qu'après tant de progrès accomplis, nous n'ayons pas un seul journal d'art vraiment digne de ce nom, pas un seul recueil illustré, pas un organe autorisé, pas une grande association qui puisse, en des circonstances critiques, élever la voix au nom d'une cause aussi digne que la politique d'avoir ses assises, ses programmes et sa fédération nationale. Quelle utile et salutaire influence exercerait une association de ce genre, une sorte de grand conseil des arts! Mais, pour tous les artistes du pays, dans ces mille et une questions de patronage et de prétendu encouragement des arts, la bureaucratie décide en souveraine maîtresse. Pas même une société de secours mutuels, comme il en existe entre les gens de tous les métiers, rien que la caisse centrale, qui fleurit sous les auspices de l'Académie, et qui parvient néanmoins, à grand'peine, à couvrir, avec ses ressources, les maigres dépenses de sa générosité officielle.

Il y a là une regrettable lacune. Je la signale, espérant que d'autres songeront quelque jour à la combler.

CHAPITRE V

JOURNAUX ET JOURNALISTES.

SOMMAIRE: Journaliste amateur. — Le Messager de Gand. — Un maiden article. — Thonet. — Un ancêtre suspect. — Les étrangers dans la presse. — Gressin-Dumoulin. — Grands et petits journaux. — Les annonces. — La galère du journalisme. — Ses peines et ses joies. — Pigeons et télégraphes. — Le baron Reuter et ses agences. — Une réunion chez M. Émile de Girardin. — Clément Duvernois et Charles Vermorel. — La polémique. — Journalistes d'autrefois. — Victor Cappellemans. — Le Nord. — Le marollien. — François Tindemans. — Sancho et Victor Joly. — La littérature dans la presse quotidienne. — Maurage. — L. de Thier. — Mª Caroline Popp. — Eugène Dumoulin. — E. Desoer. — Genissien. — Le public et le journal. — Uylenspiegel. — La causerie. — De Jongh. — Blaes et Claes. — Henri Samuel. — Fouriéristes et saint-simoniens. — Edmond Martou. — Le duc de Mingoval. — Lecadre et Pierre l'apostat. — Histoire d'un expéditionnaire. — Victor Gantier.

I

J'ai raconté ailleurs comment, il y a vingthuit ans, je devins journaliste par nécessité. Trois ans plus tôt, en 1845, j'avais été, à mes heures, journaliste par agrément. La démangeaison d'écrire me poussa à rédiger quelques articles sur le mouvement flamand. Quand ils furent terminés, j'allai les porter au Messager de Gand et des Pays-Bas.

Ce journal, qui avait eu jadis des attaches orangistes, était installé, à cette époque, dans une ruelle appelée du nom de Petite rue du Mont-au-Chaume. Je pénétrai dans ses bureaux, sans trop savoir comment j'y serais reçu. -J'avais alors seize ans. — Dans une toute petite pièce, au rez-de-chaussée, qui ressemblait fort à une loge de concierge, je trouvai, juché sur un tabouret, devant un pupitre, un petit homme, en gilet à manches, gros, court, chauve, à l'air réjoui, portant sur le nez d'épaisses lunettes d'étain. Je sus, plus tard, qu'il s'appelait Barvoets et qu'il cumulait l'emploi de comptable au journal avec celui de marchand de toiles au Marché du Vendredi. - Je lui fis connaître l'objet de ma visite. Il me répondit que cela ne le regardait pas, et me fit entrer dans une chambre voisine, où se trouvait le rédacteur pour tout faire.

Ce personnage, qui avait l'air d'un officier

en retraite, et qui ressemblait d'une façon étonnante à Charles De Brouckere tel que je l'ai connu plus tard, s'appelait Sloedens. En dépit d'un accent flamand très-prononcé et de manières très-brusques, je découvris en lui un lettré et un esprit délicat. Il maniait les ciseaux, faisait la chronique locale et la revue des théâtres, dont il était la terreur. — Après un bout de conversation, il me pria de gravir un escalier fort étroit, et de m'adresser au rédacteur en chef.

Cette fois, je me trouvai en présence d'un troisième vieillard chauve, au teint rubicond, agrémenté d'un nez qui trahissait l'amour du bon vin, de deux petits yeux bleus, perçants, ombragés d'épais sourcils gris, et d'une bouche dont le fin sourire trahissait un esprit moqueur.

Cet inconnu me regarda d'un air étonné. A seize ans j'avais l'air d'en avoir quatorze. Il prit mon manuscrit, le parcourut et me fit observer que le journal pouvait difficilement prendre la responsabilité d'un article qui donnerait lieu peut-être à une polémique. Je répondis que j'étais prêt à la soutenir au besoin. Le succes-

seur de Charles Froment n'en fut que plus étonné. Il se leva et me conduisit dans la chambre voisine où se trouvait un quatrième vieillard, cette fois l'éditeur et le propriétaire du journal.

Il s'appelait Steven, et je ne me souviens pas d'avoir entendu dire qu'il soit mort. C'était un gros homme, à la physionomie bienveillante, à la chevelure blanche émergeant de dessous un bonnet de velours noir. Thonet me présenta, et nous causàmes comme de vieux amis. On m'interrogea sur mes qualités, ma position sociale. Puis on consentit à publier mes articles, mais en feuilleton et avec une signature. Je n'osai pas signer de mon vrai nom. Je proposai donc un pseudonyme et, prenant au hasard une sorte d'anagramme de Thonet, je proposai Henot. On accepta, et il fut convenu que je viendrais corriger mes épreuves le lendemain.

Quand je revins, exact au rendez-vous, je vis à l'accueil du petit père Barvoets, que j'étais considéré comme étant de la maison. Avant d'arriver dans le cabinet du rédacteur en chef, je dus faire de longues stations chez le comptable et chez M. Sloedens, qui m'accablèrent de questions.

Mon article parut le même jour, et je pus me mirer dans ma prose. J'avais fait mon maiden article, suivi bientôt de plusieurs autres, et j'eus cette chance inespérée et vraiment extraordinaire d'être discuté même à Bruxelles. Un de mes feuilletons, dans lequel je traitais fort mal une Histoire des Voyageurs belges, de M. le baron de Saint-Genois, fut très-vertement relevé dans une revue littéraire intitulée : la Renaissance, et publiée par un M. Luthereau, que je connus plus tard à Bruxelles, dans le passage des Princes, à l'endroit où demeure aujourd'hui un facteur d'instruments de musique.

M. de Saint-Genois parlait dans son livre de serpents qui n'avaient ni pieds ni pattes. J'avais trouvé spirituel d'ajouter que son ouvrage n'avait ni queue ni tête. *Inde iræ...* Je n'ai jamais connu de près ce baron qui passait pour un savant, et qui fut de l'Académie. Je me rappelle toutefois qu'un jour, bien longtemps après, il m'écrivit pour me dire qu'il avait trouvé dans les archives la trace d'un personnage portant le

même nom que moi et qui avait été anobli par Charles-Quint. Il me demandait si j'étais l'un de ses descendants. Je lui répondis que j'avais tout lieu de croire que mes aïeux vendaient des lunettes. Il ne poussa pas plus loin ses ouvertures, sans quoi j'aurais pu, quelques dépenses aidant, me faire reconnaître baron par une de ces nombreuses agences qui fabriquent des nobles en Belgique comme ailleurs.

Deux ans après, à Anvers, j'entrai en rapports, dans des circonstances analogues, avec le *Précurseur*, le *Journal du Commerce* et le *Journal d'Anvers*. Comme le *Messager de Gand*, ces trois journaux avaient des éditeurs belges : M. Dewever, M^{Ile} Delrue, et M. Jouan, mais des rédacteurs français, MM. Dumoulin, Desessarts, et Peseux.

Quand j'arrivai à Bruxelles en 1849, je retrouvai pour ainsi dire partout, dans les journaux belges, des écrivains français. A l'Emancipation, les frères Briavoinne, Maurel, Landoy; à l'Indépendance, Perrot, Tardieu, Devigny; ailleurs Brémond, De Leutre, Faure, Campan et bien d'autres! J'en vins naturellement à me de-

mander par l'effet de quel étrange phénomène un pays qui avait fait sa révolution en 1830, par la plume de ses écrivains au moins autant que par le bras de ses volontaires, en était réduit à ne plus avoir dans la presse, pour avocats de ses droits, que des étrangers. Je ne prétends pas avoir trouvé l'explication à cette époque. Je crois l'avoir découverte depuis. Avant 1830, la presse n'était qu'un instrument de combat; plus tard, elle devint aussi une industrie. Aux journalistes se joignirent ou succédèrent les entrepreneurs de publicité. La liberté absolue que décréta la Constitution fut un merveilleux appât pour les chercheurs de fortune; ils nous envahirent, et beaucoup d'entre eux payèrent par des services réels l'hospitalité que leur donnait le pays. J'ai dit ailleurs l'incontestable mérite de Faure et de Perrot. Ils avaient leurs émules en province. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul, Dumoulin, le rédacteur en chef du Précurseur, était un polémiste de premier ordre en même temps qu'un érudit, possédant à fond la science des affaires industrielles et commerciales. C'est sons sa direction que le principal organe actuel des

libéraux d'Anvers a conquis sa place en Europe, comme une sorte de moniteur de nos intérêts mercantiles.

Dumoulin trouva, du reste, un puissant concours dans l'intelligence et l'esprit d'initiative de ses éditeurs, les frères Deweyer. J'ai vu fonctionner de près quelques-unes de ces entreprises, et je dois reconnaître que la plupart étaient conduites avec un sincère désir d'être utile au pays. A deux ou trois exceptions près, nos journaux sont aujourd'hui des œuvres tout à fait nationales, mais je ne sache pas que l'intérêt belge ait été sérieusement compromis, il y a un quart de siècle, par l'élément étranger qui dominait dans la presse. Les éditeurs ou les comités de rédaction étaient là, d'ailleurs, pour le tenir en bride et lui donner le ton. Et puis, ces étrangers qu'on trouvait alors dans le journalisme, et qui, pour la plupart, avaient été appelés en Belgique par d'excellents patriotes. étaient des gens de science et de tact, et des hommes de mérite se sont formés à leur école. Ceux qui sont venus nus de leurs provinces, se faire journalistes après avoir été commis-voyageurs, n'ont guère acquis de prestige, ni joué un rôle de quelque importance dans la politique ou les lettres.

II

Il y avait à Bruxelles, en 1849, cinq grands journaux politiques quotidiens, deux libéraux, l'Indépendance et l'Observateur; deux catholiques, le Journal de Bruxelles et l'Émancipation; un organe républicain, la Nation. Il n'y en a guère davantage aujourd'hui, bien qu'on lise dix fois plus de journaux qu'il y a vingt-cinq ans. Mais la petite presse est venue faire une redoutable concurrence aux feuilles de grand format. C'est Faure qui inaugura ce genre de publicité, en fondant l'Étoile à 6 francs par an. Longtemps après, un sieur Seghers, plus connu sous le speudonyme de Ménippe, créa un journal quotidien à deux centimes, les Nouvelles du Jour, qui enfantèrent la Chronique,

laquelle, à son tour, enfanta la Gazette. On se tromperait fort si l'on supposait que le prix de l'abonnement constitue l'élément essentiel de la prospérité d'un journal. Il n'y en a pas un seul dans le monde entier qui vive du produit de ses abonnements. Prenons le Times, qui est le plus cher de tous, et qui se débite à 30 centimes le numéro. Supposons que son tirage moyen soit de 50,000 exemplaires. Son prix de vente ne représenterait pas de très-loin ce que coûte la fabrication matérielle, d'où il résulte que le bénéfice d'un journal provient exclusivement de ses annonces. C'est ainsi que parviennent à vivre une infinité de petites feuilles de province, qui n'ont pas d'autre raison d'être que la publication des annonces locales et qui, pour le reste, se bornent à reproduire avec plus ou moins de retard des informations que leurs abonnés ont déjà lues ailleurs. Si vous voulez vous éclairer sur le degré de prospérité d'un journal, regardez sa quatrième page. C'est là que vous trouverez le bulletin de sa santé. Quel que soit l'intérêt qu'il présente, sa quatrième page peut seule le faire vivre, et comme

son influence est en raison du nombre de ses lecteurs, il ne rendra vraiment des services au parti qu'il soutient, qu'à la condition d'avoir une solide clientèle commerciale.

Les hommes politiques qui n'ont pas voulu comprendre cette nécessité fondamentale detoute entreprise de publicité, se sont constamment fourvoyés. Le Journal de Bruxelles, je parle de l'ancien, n'a jamais été une affaire; aussi a-t-il passé de main en main, jusqu'au jour où il devint la propriété de la Société de la presse conservatrice, qui ne parvint à le tenir en vie, qu'en lui donnant pour doublure le petit journal la Belgique, qui avait été jadis, sous un autre titre, la base d'opérations de l'Observateur. De même, l'Écho de Bruxelles avait fait vivre l'Émancipation. A Liége, la presse vit largement, parce que l'annonce y est, depuis longtemps, entrée dans les mœurs. Partout où elle fait défaut, le journal ne vit que de sacrifices, et comme on se lasse d'en faire pour les meilleures causes, il disparaît fatalement, en dépit du zèle et de l'éclat de sa rédaction.

L'abonné qui, tous les jours — sauf les grandes fêtes — reçoit son journal à domicile et se trouve ainsi renseigné sur tous les événements, grands et petits, qui se passent à sa porte ou bien aux antipodes, ne se doute pas de ce que coûte de peine et d'argent la fabrication de ces quatre pages imprimées.

Les bureaux de la plupart des administrations s'ouvrent à 9 ou 10 heures. La plupart des boutiquiers défont leurs volets à 8 heures. Le journaliste, en hiver, se lève avant le jour, et fait une demi-lieue pour aller se livrer à son rude labeur. Quand il arrive, il y a déjà toute une ruche à l'ouvrage. Les compositeurs sont à leur poste, le prote attend la copie, le chauffeur alimente la chaudière dont la vapeur va mettre tantôt les machines en mouvement. Il ne s'agit pas de perdre une seconde. Chaque minute de retard représente le travail de vingt ou trente hommes, qui se distribuent un manuscrit et l'enlèvent par petits morceaux. Chaque article doit aller se placer sous sa rubrique et, avant d'aller à l'atelier, passer sous les yeux du rédacteur en chef. Un doute surgit à propos de l'exactitude d'un fait, de l'utilité de sa publication : la décision doit être prise à la minute, et il ne s'agit pas de se tromper, car l'erreur, que dans une administration l'on peut dissimuler, éclate dans un journal quand la faute est commise et qu'il est trop tard pour la réparer. Correspondances de l'étranger, dépêches télégraphiques, journaux de toutes les provenances, communications de tout genre, tout arrive à la fois. Il faut se débrouiller dans ce chaos, tout mettre en ordre, parfois en trois quarts d'heure.

A l'heure précise fixée pour la mise sous presse, il faut que la composition soit prête, les formes serrées, ou bien l'on manque les postes. Ici encore, une minute de retard peut en causer un de vingt-quatre heures dans la réception du journal en province. En été les rouleaux d'encre fondent, en hiver ils gèlent; il faut tout prévoir, avoir l'œil à tout. Parfois la presse se détraque: les cordons se brisent, un rouage se dérange, il faut que le mécanicien répare sur-lechamp le dommage. Parfois le papier est mal trempé, trop sec ou trop humide, l'encre mauvaise, peu importe, il faut marcher quand même.

Une forme tombe en pâte, il faut la recomposer. Le tirage commence : A mesure que la machine vomit des feuilles de papier par ses quatre embouchures, il faut qu'on les enlève, qu'on les coupe, qu'on les plie, qu'on les mette sous bande, qu'on mette les journaux dans des paniers, les paniers sur des brouettes, que l'on coure à la poste ou au chemin de fer, qui ne font pas grâce d'une minute. Quand ainsi le journal est fait, c'est à recommencer, un vrai mouvement perpétuel. Avec cela, le bureau d'un journal est considéré par tout le monde comme la place publique. On n'y demande pas d'audiences, on v entre comme au cabaret. On se croit le droit d'interroger tout le monde, d'exposer longuement des systèmes, de discuter des plans, de raconter avec le plus grand sérieux les balivernes les plus grotesques, et comme on trouve le journaliste le cigare à la bouche, on s'imagine qu'il est là bayant aux corneilles comme un employé dans un ministère. On est tout surpris quand il déclare qu'il est occupé. En voici un qui revient de la Chambre à cinq heures et demie: A six heures il faut que son article soit

écrit, le compte rendu composé, corrigé, imprimé; l'orateur qu'il vient de recueillir prend deux ou trois jours pour revoir sa sténographie. Un autre est en train de raconter un meeting d'actionnaires qui a eu lieu à la Bourse, quand on vient lui dire qu'une maison brûle à Saint-Gilles. Pendant que celui-ci rédige son dernier feuillet, un apprenti lui apporte l'épreuve du premier. Celui-là vient de finir son bulletin politique; il dit que la paix est certaine; une dépêche arrive et lui annonce que la guerre est imminente. Et cela dure ainsi du matin au soir et, dans certains journaux, du soir jusqu'au matin.

A l'Indépendance, — au temps de la guerre de Crimée, — Perrot s'était mis en tête de publier dans son édition de nuit le compte rendu quasi complet des séances du Parlement anglais. Les journaux de Londres arrivaient alors par Calais à neuf heures du soir. A peine la bande défaite, il s'agissait de traduire currente calamo des discours de Gladstone, de Cobden, de Bright, et cela durait en moyenne jusqu'à deux heures après minuit.

Les compositeurs venaient me prendre la copie avant que l'encre en fût séchée, et pendant que je traduisais, Prosper Crabbe, mon collaborateur, assis vis-à-vis de moi, corrigeait les épreuves. On nous apportait, vers minuit, du pain, du fromage et une bouteille de vin. Vous comprenez comme, ayant fait jadis un pareil travail et le voyant sous d'autres formes s'accomplir encore tous les jours sous mes yeux, je compatis aux infortunes de l'administration des postes, quand elle proclame urbi et orbi qu'elle n'est pas en état de faire le triage des cartes de visite au nouvel an. Le public s'imagine que les journalistes sont des gens dissipés, ne songeant qu'au plaisir, parce qu'il en est qu'on voit partout, à toutes les fêtes, à tous les spectacles, à tous les banquets. Il ne sait pas qu'après la fête, il s'agit de retrousser ses manches et de raconter ce qu'on a vu et entendu, puis d'aller jeter sa copie dans la boîte du journal et de se retrouver au poste à six heures du matin. Ce bon public ne sait pas non plus que le journaliste n'a pas le dimanche pour se reposer; pour lui tous les jours sont ouvrables,

et s'il y a par hasard un congé, la besogne est double le lendemain.

Aussi, dans ce métier de nègre, pour peu qu'on le prenne au sérieux, la première et la plus indispensable de toutes les conditions c'est la santé. Passe pour un léger accroc. Mais celui qui s'avise d'être malade régulièrement une fois par mois, fera bien de chercher un emploi à la cour des comptes. Il aura de plus l'espoir d'en devenir le président, pour peu qu'il ait laborieusement aligné des chiffres pendant vingt ans, et qu'il se soit fait des amis à la Chambre.

Malgré cela, le journalisme est une carrière pleine de charmes, pour qui a bon pied, bon œil et l'amour de sa profession. La variété préserve de la fatigue; le désir de bien faire préserve du dégoût. C'est, du reste, une chose prodigieuse que la faculté de labeur qui réside dans l'homme, pour peu qu'il se donne la peine de la cultiver. De même que la gymnastique et l'escrime assouplissent les membres, de même l'exercice constant des fonctions intellectuelles donne à l'esprit une étonnante élasticité. Suspendez le travail de la machine et elle se rouille. Quand

par hasard une indisposition passagère me cloue sur mon fauteuil et que je ne puis me livrer à mes occupations quotidiennes, je me sens immédiatement incapable de rien faire, fût-ce même de lire le livre le plus attachant. Il faut que j'aie terminé toute ma besogne habituelle, ce qui arrive vers dix heures du soir, pour que je me trouve, de dix heures à minuit, frais, dispos et vraiment en état de savourer le plaisir de laisser courir ma plume sur le papier, non plus pour les autres, mais pour moi. Victor Hallaux, dans un article de la Chronique sur mes Notes et Souvenirs, a demandé ce qui pouvait bien me pousser à écrire des livres : une chose fort simple, le plaisir de me reposer l'esprit, l'absence de toute préoccupation du public. J'écris alors, comme d'autres cultivent des fleurs, ou collectionnent des insectes, parce que cela m'amuse, et je m'imagine que ce qui m'amuse n'ennuie pas les autres. S'il ne leur convient pas de me lire, c'est leur affaire. Je n'en conclurai pas que les Belges sont ineptes; s'il leur plaît de me critiquer, je n'en conclurai pas qu'ils sont malveillants. N'aspirant pas à l'Académie,

ne cherchant pas l'éloge et ne faisant en ceci rien de blâmable, je suis le cours de mes idées, comme je suivrais le cours d'une rivière, sans trop savoir où elle me conduit. Cela finit par faire un livre, et vogue la galère!

Je reviens au journalisme, et après avoir dit que c'est une carrière agréable, j'ajoute que c'est une excellente école. On y peut tout apprendre, si l'on veut : la connaissance des hommes et des choses, la politique et la philosophie; j'entends cette philosophie pratique qui renferme la plus grande de toutes les sciences, la science de la vie.

Ш

Mais, paulo minora canamus! Il y a vingtcinq ans, la presse n'était pas outillée comme elle l'est aujourd'hui. L'état-major de nos journaux était fort restreint. L'Indépendance à peu près seule recevait des correspondances de l'étranger. Les traductions des journaux anglais et allemands étaient fournies à toute la presse par la même officine; les faits divers, ce qu'on appelle aujourd'hui le reportage, par un seul et unique reporter, le vieux père De Rasse. — Il n'y avait pas alors de dépêches télégraphiques, et les cours des principales Bourses de l'Europe arrivaient par pigeons.

A ce propos, je me rappelle avoir connu jadis un personnage très-ordinaire, un Allemand, fort peu lettré, mais intelligent, qui venait parfois dans les bureaux de l'Indépendance, et qui ne parlait que pigeons et télégraphes. Son extérieur n'était pas celui d'un homme aisé, ni même d'un homme d'affaires. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien trouvé de bien remarquable dans sa conversation. — Il se nommait Reuter, et il fallait bien qu'il eût des qualités exceptionnelles et des idées neuves et pratiques en même temps, puisqu'il s'appelle aujourd'hui « le baron » Reuter, qu'il a marié son fils à une princesse, ou sa fille à un prince, qu'il est dix fois millionnaire, et qu'il jouit d'une célébrité europo-asiatico-américo-africo-océanique. L'Office Reuter est connu dans les coins les plus ignorés de l'univers. Le baron Reuter est de toutes les fêtes royales en Angleterre. Le baron Reuter a une colonne de biographie dans le Grand Dictionnaire de Larousse. Le baron" Reuter est devenu une célébrité européenne. Eh bien, j'éprouve une certaine satisfaction à dire que j'ai connu le baron Reuter quand il n'était pas baron, quand il était Reuter tout court, et quand il ne se doutait assurément pas qu'il serait un jour baron, que Reuter deviendrait un personnage, ni qu'il proposerait au shah de Perse d'entreprendre l'exploitation de son empire. Il n'y a pas d'exemple d'une fortune plus rapide, acquise à moins de frais. Mais il fallait, pour cela, comprendre qu'un fil télégraphique pouvait être un instrument de richesse, à la condition de placer un journaliste à chaque bout.

Je crois même que, pour la première conception de ses plans, Reuter fut redevable de plus d'un bon conseil à Perrot. Celui-ci, toujours à la recherche d'un mode d'informations rapide, s'était dit qu'un télégramme, expédié de Vienne

à Londres, pouvait être, sans grande dépense, arrêté, copié, publié à Bruxelles. Il ne songeait qu'à se procurer à bon marché des dépêches pour l'Indépendance. M. Reuter saisit sur-lechamp l'immense parti qu'il y avait à tirer de ce système pour l'organisation d'un service européen. Il eut aussi le talent de s'assurer un véritable monopole en s'associant avec le principal agent de publicité dans chaque pays, avec Havas en France, avec Wolff à Berlin, avec Stephani en Italie, avec d'autres en Autriche et ailleurs, et le monde entier est devenu son tributaire. On a essayé vingt fois de lui susciter des concurrences, on n'y a jamais réussi; les gouvernements seuls pourraient essayer de lutter avec lui, mais ce n'est pas leur mission. Je suppose, d'ailleurs, qu'ils trouvent plus commode d'utiliser ses services que de les contrarier.

L'Office Reuter n'a pas, du reste, la prétention de former l'esprit public comme l'Agence Havas, et je n'ai jamais entendu révoquer en doute son impartialité. Nous ne connaissons l'Agence Havas que par les dépêches qu'elle envoie de Paris aux journaux belges. Elle les

accommode en général aux intérêts du gouvernement français, payant de la sorte les petits services qu'il lui rend sous forme de communications officieuses, de privilége de transmission au télégraphe, etc. Mais en France même, l'Agence Havas est un pouvoir dans l'Etat. La presse départementale reçoit, tout faits de ses mains, ses articles de fond, ses correspondances, ses nouvelles, ses comptes rendus parlementaires. ses traductions des feuilles écrites en langues étrangères. La clientèle est nombreuse et le prix d'abonnement modique. L'agence se charge en même temps de faire publier des annonces sur tout le territoire de la république, de l'empire ou de la monarchie; l'enseigne lui importe peu. Le bénéfice est naturellement énorme, et l'action politique en raison du bénéfice. C'est l'agence seule qui fournit aux journaux parisiens les dépêches politiques de l'étranger. Je suppose qu'on n'en laisse point passer d'autres par le télégraphe, et plus d'une fois la presse parisienne s'est insurgée contre ce despotisme. J'ai assisté, en 1866, chez M. Émile de Girardin, à une réunion des directeurs des princi-

paux journaux, convoqués sur l'initiative de M. Vermorel, dans le but de rechercher les movens de s'affranchir du monopole de l'Agence Havas. - Il y avait là M. de Riancev, de l'Union, M. Janicot, de la Gazette de France, et beaucoup d'autres notabilités du journalisme. Il s'y passa un curieux incident. Un jeune homme, aux cheveux blonds, prit la parole pour déclarer qu'on n'aurait jamais raison de l'Agence Havas, sans avoir au préalable renversé l'Empire. M. de Girardin fit observer, avec beaucoup de sens, qu'on n'était point assemblé pour s'occuper de politique et qu'il fallait se dispenser d'en parler, ne fût-ce que par déférence pour les étrangers présents à la réunion. - Je demandai à un voisin le nom de ce fougueux adversaire du régime établi. J'appris que c'était M. Clément Duvernois. — Deux ou trois ans plus tard, il devenait le favori de Napoléon III, et fit partie du dernier ministère du régime déchu. - Un peu plus tard encore, Vermorel, qui m'avait introduit dans ce conciliabule, tombait frappé d'une balle sur les barricades de la Commune.

1V

Le plus grand fléau de la presse, à mon avis, c'est la polémique de journal à journal. Je n'en comprends pas l'agrément et moins encore l'utilité. C'est une mode française, importée chez nous depuis trente ans et cultivée avec excès. En Angleterre, la polémique de journal à journal est inconnue. On y discute les questions à l'ordre du jour, on ne discute pas ses confrères. En Belgique, c'est tout l'opposé. On s'occupe beaucoup moins de démontrer les vices d'un système ou les défauts d'une loi, que de démolir ses contradicteurs. Or, le public, dont l'immense majorité ne lit qu'un journal, n'entend jamais qu'une cloche et croit toujours avoir affaire à un athlète qui s'escrime contre un adversaire invisible. Après de nombreuses passes d'armes, chacun des combattants finit par s'adjuger la victoire, puis dirige ses coups sur un autre ennemi. - « Dans un pays où

l'on fait de la polémique, » dirait un homme d'esprit, que j'ai cité ailleurs, « il faut faire de la polémique. » Mais j'aimerais mieux qu'on n'en fit pas. La presse y gagnerait en réserve, en considération, en dignité, — et pas un lecteur n'y trouverait à redire.

V

Je n'ai guère vécu dans le monde de la presse; je ne sais pas même si ce monde existe et si les rédacteurs de journaux ont entre eux d'autres rapports que ceux qui résultent de leur travail commun. Ils se voient à la Chambre, dans les théâtres, dans les cérémonies publiques, mais je ne crois pas qu'ils forment, hors de là, une société spéciale, ayant sa physionomie propre, ou son caractère bien tranché.

C'est à peine si le journaliste connaît le domicile de ses confrères. A Londres, où l'anonyme règne en maître absolu, ils ne se connaissent pas même de vue.

Chacun a son monde et n'en sort guère. Il peut y avoir confraternité dans les lettres, au théâtre, dans les arts; dans la presse, il n'y en a pas; je doute qu'il y en ait jamais eu.

Parmi les journalistes d'autrefois, il n'en est qu'un seul avec qui j'aie eu des relations vraiment intimes, nouées sur le turf professionnel, c'est Victor Cappellemans. J'ai connu peu d'hommes mieux doués. Il lui manguait malheureusement une qualité essentielle : l'art de se gouverner lui-même. Tout jeune, en 1843, il avait remporté le grand prix de rhétorique au premier concours général des athénées. On l'avait fêté à ce propos avec autant d'éclat que les anciens primus de l'Université de Louvain. Toute la rue de la Madeleine, où sa famille jouissait de la considération générale, avait été décorée, parée, illuminée en son honneur. Il ne continua pas ses études et entra à l'Émancipation. Il y fit de la critique théâtrale, puis de la polémique, et se fit promptement un nom. Il fonda plus tard, avec Lavry, Schoonen et quelques autres, la Société des Gens de lettres belges et prononça à la séance d'installation un

discours qui fit du bruit. J'ignore par suite de quelles circonstances il quitta le journal dont il avait été l'un des principaux rédacteurs, et il accepta à l'Indépendance une position trèsmodeste, après avoir passé quelque temps à Paris, sans parvenir à y faire son trou. C'est à cette époque que commença notre amitié, qui dura jusqu'à sa mort. Il n'était pas apprécié à l'Indépendance, où on l'avait chargé d'un travail qui ne convenait pas à ses facultés. Il cherchait des occasions de se produire et ne les trouvait pas. Il essaya de donner une conférence au Cercle artistique et choisit un sujet des plus attrayants, une étude sur Ruy Blas. Il s'attendait, comme le public, à un grand succès. Il fit ce qu'on appelle un four monumental. Présumant trop de ses forces et comptant sur sa facilité d'élocution, il n'avait rien préparé, et se trouva un moment bouche béante devant son auditoire. Cet échec l'affligea profondément, et il broyait du noir, quand une circonstance imprévue lui créa subitement une fortune inespérée. Un M. S...., que je n'ai jamais revu depuis, mais qui occupait à Bruxelles une position très-

distinguée dans le corps consulaire, vint me trouver un matin et, m'annongant qu'on allait fonder à Bruxelles un journal russe, m'en offrit à brûle-pourpoint la direction. Je fus abasourdi du chiffre des émoluments, mais je refusai net. Je répondis qu'il ne me convenait pas de me dénationaliser, que je tenais trop à mon repos et à mon avenir pour me lancer dans de telles aventures, et que je devais me borner à témoigner ma reconnaissance de l'honneur qu'on me faisait en s'adressant à moi. Je ne me croyais pas capable, d'ailleurs, de diriger une grande entreprise. Je ne possédais pas l'expérience voulue, et j'étais certain qu'on aurait eu en moi un détestable directeur. M. S.... revint à la charge le lendemain. Je persistai dans mon refus. Il me demanda alors de lui désigner quelqu'un et je lui recommandai Cappellemans. Ce choix ne parut pas trop lui sourire. Aussi, grande fut ma surprise, lorsque, deux jours après, Cappellemans me prit à part et m'annonça qu'il avait accepté la rédaction du Nord.

C'était pour lui une position splendide; il l'occupa avec distinction pendant plusieurs

années, et ne la quitta que pour aller diriger le Journal de Saint-Pétersbourg. A son premier voyage en Belgique, il fit, à Ostende, la rencontre d'une jeune fille charmante et l'épousa. Nous fûmes une demi-douzaine d'amis qui allâmes, à Liége, assister à la noce, qui eut lieu le lendemain d'une des plus effroyables tempêtes qui aient ravagé la Belgique. C'était:un sinistre présage. Deux ans après, je reçus une lettre de Cappellemans. Il m'annonçait qu'il quittait le journalisme pour entrer dans la diplomatie, et qu'il désirait que je vinsse reprendre sa succession. Il m'offrait des conditions fabuleuses et me .cédait ses chevaux, ses voitures, ses traîneaux, que je lui paierais au bout de quatre ans, avec les bénéfices du journal. Quand j'eus parcouru cette lettre, je ne prononçai que ces trois mots: « Il est fou! » Il l'était, en effet. Les violentes émotions qu'il avait ressenties pendant la guerre franco-allemande, placé entre la politique russe et ses sympathies francaises, avaient ébranlé sa raison, et le pauvre garçon vint mourir dans une maison d'aliénés, aux environs de Liége. Les témoins de son mariage furent aussi les témoins de ses funérailles et des tristes scènes qui précédèrent son agonie. Un détail curieux et touchant : En passant par Bruxelles, la dernière fois, il était venu demander à son frère de pouvoir dormir une nuit dans le lit où était mort son père. Ce fut son dernier éclair de raison.

Cappellemans, qui avait beaucoup écrit, n'a rien laissé dont on se souvienne. Mais que de fois sa verve, son entrain et son esprit ont égayé nos longues soirées d'hiver! Un jour, dans un raoût du Cercle artistique, il raconta devant le Roi, qui était alors duc de Brabant, une odyssée en marollien, qui fit fureur et qui fit rire aux larmes l'héritier du trône. On dit même que la Reine voulut l'entendre au palais. Le marollien était son triomphe. Il en connaissait à fond toutes les ressources et toutes les finesses; il prodiguait, dans ses histoires, une verve comique au moins égale à celle des Scènes de la vie parisienne, d'Henri Monnier. Mais il savait être sérieux dans les choses sérieuses, et, avec un peu plus d'ambition, il eût pris, dans les lettres, la place qui lui revenait. Il a publié un remarquable traité sur la Propriété littéraire et artistique. Il eût mieux fait, peut-être, de consacrer son temps à une œuvre d'imagination. Il eût ainsi sauvé son nom de l'oubli. J'accomplis un pieux devoir en rendant ici ce dernier hommage à sa mémoire, car c'était un excellent camarade, et il méritait mieux que sa destinée.

Un autre journaliste, également bien doué, et qui eut une fin plus malheureuse encore, ce fut François Tindemans. Je n'ai aucune raison pour en dire du bien, car il me portait, sans aucun motif avouable, une haine qui frisait le ridicule. Il rédigeait les articles de polémique à l'Observateur, à mon arrivée à Bruxelles. Il le quitta dignement quand ce journal devint la propriété d'un groupe d'hommes dont il désapprouvait les tendances. C'est assez dire qu'il était honnête, et jamais aucun soupçon n'a effleuré sa probité politique. Mais, à la suite d'un profond chagrin, il chercha l'oubli dans une passion fatale qui le conduisit au tombeau. C'était pourtant un esprit fin, délicat, et qui, dans ses moments lucides, embrassait toutes

les questions. Myope dans sa jeunesse, il avait fini par être aveugle dans l'âge mûr. Cette triste infirmité avait ses inconvénients et ses avantages. Ses inconvénients parce qu'elle le faisait le jonet des lousties. Alors qu'il travaillait encore à l'Observateur, on avait ouvert devant la porte du journal une tranchée pour le placement des conduites du gaz. Son cornac - il en avait toujours un — lui avait appris à franchir cet obstacle à pieds joints. Il prit si bien l'habitude de sauter, qu'il le fit pendant quinze jours après que la tranchée avait été comblée. Le sol était parfaitement nivelé, et Tindemans sautait toujours. Voilà l'inconvénient. Mais la cécité avait amené chez lui, comme il arrive souvent, un prodigieux développement de la mémoire. Il n'y avait pas d'homme connaissant mieux les plus petits détails de nos annales parlementaires. Il se rappelait tout: les dates des grandes discussions, les phrases à effet des orateurs, les moindres incidents de la politique, et pour faire la guerre au clérical il n'avait pas son pareil.

J'ai dit qu'il m'avait voué une haine corse.

Quand on m'appela à lui succéder à l'Écho du Parlement, il ne voulut pas comprendre qu'un aveugle ne pouvait pas diriger ni surveiller la rédaction d'un journal. Il prétendit que j'avais commis des bassesses pour le supplanter. L'Indépendance l'avait bien des fois maltraité. Il s'v enrôla pour le seul plaisir de m'attaquer. Le hasard fit qu'il n'eut pas l'occasion d'y placer une ligne. Il dicta à un scribe affamé une brochure dans laquelle j'étais ravalé au dernier rang des misérables. Elle tomba sous le ridicule, à cause de l'exagération grotesque de ses attaques. Il m'écrivit des lettres d'injures, je les mis au panier; il me fit passer pour un clérical déguisé auprès de gens qui haussèrent les épaules. Puis il finit par me procurer lui-même la plus douce de toutes les vengeances en venant un jour m'emprunter cent sous... pour boire.

Il eut pour dernier cornac un homme qui avait, comme lui, occupé une belle position sociale et qu'une malechance obstinée avait conduit aux abîmes, un ancien éditeur, qu'on avait connu roulant carrosse et qui vivait d'une pension qu'un vieil ami payait à... son pro-

priétaire, afin que le malheureux eût un gîte et un abri. Ces deux infortunés, s'aidant mutuellement à se diriger dans les rues, étaient l'image vivante de la misère.

Quand Tindemans mourut, la presse hostile prétendit que le parti libéral l'avait honteusement abandonné.

Jamais calomnie plus noire ne jaillit de la cervelle de Basile; et ce n'est pas ma faute si ceux qu'on accusait de la sorte ne daignèrent pas même se défendre.

Un autre type, des plus étranges, mais d'un tout autre genre, était Victor Joly, le trop fameux rédacteur du Sancho, celui que Wiertz avait appelé don Quiblague. Grand, fort, bâti comme un hercule, ce condottiere de plume faisait peur à bien des gens. Il n'était pourtant pas bien redoutable, et ceux qui achetaient son silence faisaient un mauvais marché. J'ai connu un homme politique des plus haut placés qui lui payait une pension de 1,200 fr., pour qu'il ne s'occupât jamais de sa personne. J'en ai connu d'autres qui lui renvoyaient tout simplement les journaux dans lesquels il les attaquait.

Ceux-ci le faisaient taire sans bourse délier, rien qu'en lui prouvant leur profonde indifférence. J'étonnerai plus d'un ancien admirateur de Victor Joly en disant que je ne lui ai jamais trouvé plus d'esprit que de moralité. Je l'ai vu pendant vingt ans rabâcher le même article, refaire les mêmes poncifs, rééditer les mêmes rengaînes surannées. Il ne se gênait pas pour couper dans ses vieilles collections ses vieux chefs-d'œuvre pour les servir au public comme des nouveautés. Et l'on s'extasiait, parce qu'on avait peur. Pendant la guerre de Crimée, il défendit avec une ardente conviction les intérêts russes. Le hasard me fit voir ce que valait cet apostolat. En 1856, à Saint-Pétersbourg, un haut fonctionnaire du département des affaires étrangères m'introduisit dans une salle où se trouvaient empilées des montagnes de numéros du Sancho. Comme je m'étonnais. il me dit en souriant : « Nous avions 400 abonnements pendant la guerre, et comme personne, en Russie, n'aurait lu ces numéros du Sancho, nous étions bien obligés de les garder. » Et cet homme faisait de l'indignation à propos de

tous les scandales, flagellait tous les vices et dénonçait un coquin tous les dimanches.

Il faut le dire à l'honneur du pays, la presse est, heureusement, purgée de cette lèpre, et le public ne la tolérerait plus. Le journalisme belge peut avoir ses défauts et ses vices, on peut citer dans ses rangs des brebis galeuses, mais il est généralement honnête, et l'on trouve dans ses rangs de nobles caractères. Je regrette seulement qu'il renferme un si petit nombre d'hommes assez soucieux de leur renommée pour consacrer leurs loisirs à des travaux qui sauveraient leur nom de l'oubli. L'expérience que leur donne le frottement journalier des affaires publiques, le talent qu'ils éparpillent sans cesse dans des productions éphémères, la facilité qu'ils ont pour s'instruire au contact des hommes et des choses, les préparent merveilleusement au maniement des affaires. S'ils le voulaient, toutes les carrières leur seraient ouvertes. Malheureusement, le spectacle de la comédie humaine engendre en eux un dégoût qui les mène au scepticisme et les rend incapables d'un effort sérieux. C'est grand

dommage pour eux-mêmes et pour les autres.

Il serait désirable que les journaux donnassent une plus grande place aux travaux littéraires. Mais c'est précisément la place qui leur mangue. Le public veut des nouvelles, des renseignements commerciaux, des dépêches télégraphiques, la relation de tous les sinistres, de tous les crimes, de tous les scandales de la journée; il veut des correspondances de l'étranger, la reproduction de tous les documents importants. Ajoutez-y les comptes rendus des Chambres, des tribunaux, les bulletins des Bourses, de l'Observatoire, les heures de départ des chemins de fer, puis la nécessité de réserver la quatrième page pour les annonces, qui envahissent parfois la troisième, que restet-il pour l'élément littéraire? Il pourrait se loger dans le feuilleton, mais le public veut des romans. Encore une mode parisienne à laquelle on ne sacrifie ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Hollande, et nous sommes condamnés à ne publier que des romans français, les romanciers belges faisant défaut. La Société des Gens de Lettres de Paris permet, à des

conditions modiques, de puiser dans l'arsenal des innombrables productions de ses membres, et l'on voit des écrivains belges, ayant leur propre journal à leur disposition en Belgique, aller publier leurs romans à Paris, au lieu de les donner à leurs lecteurs. La chronique musicale ou dramatique n'a le plus souvent à s'occuper que d'œuvres jouées par des acteurs français et déjà jugées en France. Il en résulte qu'on refait chez nous les revues hebdomadaires des feuilles parisiennes. Tout cela n'est pas de nature à donner à la presse le cachet d'originalité qu'elle devrait avoir. Cependant il faut bien que les journalistes se persuadent que le culte des lettres est seul en état de leur donner la notoriété, qui est la première condition de leur succès. J'en connais plusieurs qui l'ont compris. Maurage a publié jadis toute une série de romans de cape et d'épée, qui furent lus avec un vif intérêt; pourquoi, depuis le jour où il est devenu le principal rédacteur de l'Étoile, a-t-il congédié sa muse et condamné sa plume à ne plus raconter que les aventures de M. Kervyn ou de M. Malou? J'ai lu jadis un petit livre

de Léon de Thier, un petit chef-d'œuvre de verve et de saine poésie, intitulé le Coq de bruyère; je ne le retrouve plus que dans les bulletins politiques de la Meuse. J'ai lu des contes et des nouvelles adorables de Mme Caroline Popp, cette femme d'élite, dont le noble caractère inspire autant le respect que l'affection; en dehors des spirituelles boutades qu'elle donne, trop rarement, dans l'Office de Publicité, sous le pseudonyme de Charles, je ne la retrouve plus que dans les entrefilets du Journal de Bruges. Pourquoi cet abandon des lettres chez des écrivains qui pourraient les cultiver avec éclat? — Eugène Dumoulin, de l'Opinion, Eugène Landoy, Dommartin (Jean d'Ardenne), un des plus agréables chroniqueurs que je connaisse en Belgique, - Victor Hallaux, qui se demande pourquoi l'on peut perdre son temps à écrire des livres; mon collaborateur Castille, qui jadis a publié des vers et qui ne veut pas qu'on le suppose capable de recommencer; Emmanuel Desoer, qui avait fait de si remarquables débuts; Genissieu, qui est allé s'enterrer dans un journal de province, après avoir

écrit la Tasse de thé, un aimable pastiche de Gustave Droz; pourquoi donc se croient-ils obligés de n'être que journalistes et de divorcer avec la folle du logis, qui n'est point si folle, qu'on le prétend? — Est-ce indifférence, hésitation, découragement ou dédain? C'est, en tout cas, une faute, et je ne puis m'empêcher de sourire quand j'entends parfois proclamer notre pauvreté littéraire par ceux qui n'auraient qu'à ouvrir la main pour nous enrichir.

Je me rappelle avoir entendu jadis, dans une conférence, M. Salvador Morhange, consul de Belgique dans quelque lieu des antipodes, exposer cette singulière doctrine, que la littérature d'un pays se résume dans ses annales parlementaires. Autant dire qu'on la trouve au barreau ou dans les chambres de commerce; autant dire qu'on la trouve dans les journaux. Le journaliste est obligé de travailler trop vite pour que ses productions aient quelque durée. Il écrit du bout de la plume; on le lit du bout des yeux. Le travail littéraire n'acquiert une valeur réelle qu'en raison de l'effort qu'il a coûté. Mais l'effort lui-même ne suppose pas la

stricte obligation d'écrire. Macaulay a dit quelque part qu'on ne fait rien aussi bien que ce qu'on n'est pas tenu de faire, parce qu'on y apporte plus d'amour, de zèle et de soin. C'est ainsi qu'il rangeait parmi les meilleurs écrivains ceux qui travaillent pour se distraire et en dehors de toute préoccupation de lucre. J'estime qu'il a raison. J'avais pris son assertion pour un paradoxe; mais je crois qu'elle est absolument vraie.

Le culte des lettres exige, d'ailleurs, une préoccupation constante, et l'écrivain, comme l'artiste, se rouille en restant inactif. Faute d'écrire il faut beaucoup lire, et je crois qu'en général les journalistes ne lisent guère. L'heure me paraît proche cependant où le public exigera plus et mieux que le simple enregistrement des faits de la journée. Je ne me fais aucune illusion à cet égard. Le journal a paru tuer le livre; le livre se vengera du journal. Celui-ci deviendra la distraction d'un quart d'heure, mais il perdra toute influence, à force d'avoir abusé de ses avantages. Il redeviendra le bulletin quotidien que l'on consultera, comme la mercuriale des

marchés, mais ses beaux jours sont finis. Son influence est morte. La toute-puissance de la réclame n'est plus capable de tuer ou de créer un homme ou une idée. Le journal était plus malin que le public; le public est devenu plus malin que le journal. Je renvoie à 1887 ceux qui en doutent.

VI

Il y a une vingtaine d'années environ, quelques jeunes gens de Bruxelles eurent l'heureuse idée de fonder un journal hebdomadaire, consacré à la fantaisie honnête et à l'épigramme de bon ton. Ils lui donnèrent pour titre : Uylenspiegel, et Madou leur dessina une vignette comme seul il sait les faire. Ce journal eut une cinquantaine de numéros charmants. Parmi ses rédacteurs figurait un homme d'esprit, qui est aujourd'hui l'un des directeurs de la Banque Nationale, et qui signait ses articles de ce pseu-

donyme transparent : « Noël Tisserand. » Je ne sais pour quel motif on laissa choir cet aimable pamphlet, qui tomba en des mains indignes, devint l'Espiègle et disparut dans la foule des journaux qui n'ont plus de nom.

Moi aussi, j'essayai, vers 1865, de faire un journal du dimanche, que j'eus la folle idée de vouloir écrire à moi tout seul. J'avais publié pendant quatre ans des Causeries du lundi dans l'Étoile. Elles avaient en quelque succès. Je m'imaginais que ce titre, la Causerie, serait une fortune. Je me mis à supputer le prix de mon lait. Dans l'Étoile, j'avais cent mille lecteurs; mon journal aurait infailliblement dix mille abonnés. J'en recrutai mille, et l'animosité de toute la presse. Au bout de trois mois, j'acquis la conviction qu'après un an de ce régime je serais ruiné. Persuadé qu'en toutes choses les plus courtes sottises sont les meilleures, j'annonçai à mon public, à la fin du premier trimestre, que j'arrêtais les frais et qu'il pouvait se faire rembourser son argent. Il répondit à l'appel et la liquidation s'opéra en huit jours. La Causerie avait vécu ce que

vivent les roses. Elle aurait mieux fait de ne pas éclore. J'y perdis mon temps, mon argent et ma bonne humeur, et si, par hasard, quelque maniaque en a conservé la collection, je l'engage vivement à ne pas m'en faire hommage. J'ai conservé de cette entreprise avortée le souvenir que laisse un cauchemar. Quand j'étais enfant, je rêvais toutes les nuits d'un grand diable de chat noir qui voulait me dévorer. La Causerie, quand j'y pense, me fait l'effet de cet animal féroce.

Tout homme a dans son cœur un gredin qui le ronge.

Eh bien, la Causerie, journal hebdomadaire, me fait l'effet de ce gredin, et j'en parle, afin que d'autres n'aient pas la fantaisie de m'en parler.

VII

Je ne veux pas terminer cette causerie à bâtons rompus sur la presse, sans parler de quelques journalistes que la génération présente a peu connus, mais dont plus d'un a eu son heure de succès et de popularité. Je citerai d'abord un Hollandais, nommé De Jongh. Parti très-jeune de son pays, il avait fait son éducation en France, où il devint le secrétaire de Benjamin Constant. Elevé à cette école, doué d'un esprit remarquable et d'une étonnante activité, il arriva à écrire comme un Parisien. Venu en Belgique, après 1830, il écrivit un peu partout, et devint le correspondant hebdomadaire du Journal de Liége, l'un des journaux les plus militants de l'époque. Ses lettres eurent, pendant longtemps, un succès notable et mérité. De Jongh était un polémiste hors ligne, et sa verve spirituelle et mordante avait l'art d'irriter profondément ses adversaires. Les

catholiques, voulant le tuer par le ridicule, l'appelaient « le Juif d'Amsterdam, » ou « le circoncis » du Journal de Liége. Ils répandaient en même temps sur son compte toutes sortes de calomnies, disant, par exemple, un jour, qu'on l'avait ramassé ivre-mort sur un trottoir, alors qu'il avait précisément cette rare vertu de ne jamais boire que de l'eau. Il rendit de signalés services à la Belgique, en 1848, en adressant à des journaux de France, d'Angleterre et d'Allemagne des correspondances dans lesquelles il faisait connaître nos institutions. La Revue des Deux-Mondes accueillit maintes fois ses articles, signés d'un nom de guerre. Les chefs les plus éminents du parti libéral l'honoraient de leur confiance, et il n'en abusa jamais. Dans ses vieux jours, alors que l'âge et les infirmités le rendaient impropre à continuer le métier de batailleur qu'il avait fait pendant trente ou quarante ans, il eut la bonne chance de recueillir une petite fortune, en pavement de la rédaction des statuts d'une importante société financière. Il vécut alors de ses rentes et prit des allures de propriétaire.

Devenu tout à fait étranger au monde politique, il aimait néanmoins, comme tous les vieux grognards, à causer de ses anciennes campagnes, et trois ou quatre fois par semaine il venait, le soir, me demander un cigare et un verre d'eau. C'était un causeur agréable, un utile conseiller et un excellent ami. Plus que septuagénaire, il avait un fils de quinze ans, qu'il aimait jusqu'à l'adoration et qui était la grande préoccupation de sa vieillesse. J'ai connu peu d'hommes plus affectueux, plus sincères et plus sensibles — en même temps plus fidèles à leurs convictions. -- Le libéralisme de ses premières années était resté celui de son âge mûr. Il repoussait avec une égale ardeur toutes les exagérations, dans un sens ou dans l'autre. Sa mort fut un drame étrange et lugubre. Il était assis dans son cabinet de travail, écrivant une lettre. Tout à coup sa main s'arrête, sa plume reste clouée sur le papier. On l'appelle pour déjeuner; il ne répond pas. On lui tape sur l'épaule, il ne fait pas un mouvement. On le croit endormi, on le secoue, il ne respirait plus. On le déshabille, on le met

dans son lit, on appelle le médecin, qui ne trouve plus qu'un cadavre. — Pendant cinq jours il reste étendu, le sourire sur les lèvres. Aucun symptôme de décomposition. On s'imagine qu'il est en léthargie.

Il fut enterré, je crois, huit jours après son décès. Deux discours furent prononcés sur sa tombe, puis il disparut dans l'oubli, sauf pour les siens et deux ou trois amis. — C'est ainsi que passent les journalistes, ignorés dès le jour où ils ont quitté l'arène où se livrent les combats de la plume. Leurs plus acharnés adversaires d'autrefois ne se rappellent plus même qu'ils ont jamais existé.

VIII

L'un des hommes les plus remarquables que la presse bruxelloise ait comptés dans ses rangs ce dont bien peu de gens aujourd'hui se doutent— c'est Blaes, qui fut aussi conseiller communal et échevin des travaux publics. Alors qu'on érigeait un monument à Fontainas, dont le nom ne se rattachait à aucune œuvre digne de mention dans l'histoire du progrès et des embellissements de la capitale, on collait celui de Blaes sur une rue, comme on fait aujourd'hui des noms de tous ceux qui figurent à un titre quelconque dans l'Almanach officiel. Il y eut une époque où Blaes rédigea l'Observateur avec MM. Aug. Orts, Ed. Romberg et quelques autres hommes d'élite, qui joignaient une science solide et un ardent patriotisme à un sérieux talent d'écrivain. Plus tard, Blaes devint un collaborateur assidu de l'Indépendance et y traita avec une rare supériorité les questions de travaux publics, dont personne ne s'occupe plus aujourd'hui, si ce n'est pour tailler des réclames à ceux qui les décrètent. Je fus souvent envoyé chez lui par Perrot pour obtenir des renseignements sur les affaires de la ville. C'était un homme grand, sec, laid, de manières un peu brusques, mais au fond excellent, plein d'aménité, et un travailleur infatigable. On le trouvait, à toute heure du jour ou de la nuit, assis devant son bureau, dans le modeste appartement qu'il occupait au premier étage d'un magasin de la rue de la Madeleine, et comme tous les gens qui travaillent toujours, il avait toujours aussi le temps de fournir des renseignements utiles et d'éclairer ceux qui avaient recours à ses lumières.

La ressemblance des noms me rappelle, à propos de Blaes, celui de Claes, un des journalistes les plus convaincus, les plus spirituels et les plus populaires du temps de la révolution de 1830. S'il avait vécu, il aurait occupé, sans aucun doute, une place élevée dans la politique. Je crois qu'il fut membre suppléant du Congrès. La commission de la Biographie nationale n'a pas même mentionné son nom, dans ce prodigieux recueil où figurent tous les saints du paradis.

IX

Autres journalistes oubliés: Qui se rappelle Henri Samuel, si ce n'est peut-être comme administrateur des Concerts populaires? Qui se rappelle Edmond Martou, si ce n'est comme jurisconsulte et auteur d'un livre sur l'Expropriation pour cause d'utilité publique, et d'un autre sur les Hypothèques? Samuel et Martou étaient pourtant deux originaux du plus bel acabit.

Samuel, l'homme le plus doux et le plus inoffensif de la terre — un vrai mouton — avait la manie de poser pour le révolutionnaire. Il rédigeait, dans un galetas, situé au fond d'une cour, dans la maison actuelle de De Baise, Montagne-aux-Herbes-Potagères, un petit journal intitulé la Civilisation, avec lequel il prétendait civiliser la Belgique, comme nous allons civiliser l'Afrique centrale. Ancien capitaine d'infanterie, il avait mordu, comme tant

d'autres, à l'hameçon du phalanstère, et rêvé le perfectionnement de la société par la marmite commune et la caserne universelle. Proudhon a dit un jour : « J'ai connu un préadamite qui affirmait qu'il y avait eu des hommes avant Adam. Il est vrai que ce préadamite était un fouriériste. » S'il m'est permis de dire un mot au sujet de cette secte socialiste, je ferai remarquer que les disciples de Fourier étaient pour la plupart des gens convaincus, honnêtes et pauvres, autant d'esprit que d'argent. Par contre, les saint-simoniens étaient, en général, des hommes d'une haute intelligence et d'un esprit cultivé, mais ils n'attachaient pas, comme on dit vulgairement, leurs chiens avec des saucisses; et tous sont arrivés à des positions influentes et grassement rétribuées. Leur religion n'a pas nui à leurs intérêts.

Edmond Martou, né à Courtrai, élève de l'abbé de Haerne, puis de l'Université de Gand, était doué d'une intelligence hors ligne. Sous les dehors d'un paysan, c'était un esprit d'une rare audace et d'une extrême finesse. Dur pour lui-même et pour les autres, il travaillait l'hiver

sans feu, et je l'ai connu pendant dix ans avec la même redingote et le même gilet. En 1851, Jobard m'avait offert la rédaction d'un journal de Verviers, qui est devenu, depuis, l'Union. libérale. Comme je ne voulais pas guitter Bruxelles, je lui recommandai Martou, qui resta pendant deux ans en province, piochant comme un nègre, et revint ici après deux ans, avant économisé les trois quarts de son traitement. Nous dînions ensemble à l'Étranger, restaurant de la rue de Ruysbroeck, où l'on mangeait trèsbien pour soixante-quinze centimes, une demidouzaine d'huîtres figurant dans le menu. Un jour, Martou se mit dans la tête qu'il était noble, allié aux comtes De Lannoy et qu'il avait droit au titre de duc de Mingoval. Il fouilla les archives de l'Etat, obtint l'autorisation de consulter celles de quelques grandes familles et finit par se fabriquer un arbre généalogique qui paraissait trèsrégulier. Cet avocat, ancien journaliste et futur duc, mourut phthisique, laissant après lui une petite fortune et des ouvrages de droit fort estimés.

Je ne me souviens pas d'avoir rencontré dans ma vie un journaliste clérical. Les écrivains catholiques que j'ai connus se vantaient d'être plus libéraux que moi. Ils ne croyaient ni au Pape ni à l'enfer, et je crois que pour ce motif on les a remplacés, le plus souvent qu'on en a eu l'occasion, par des Révérends Pères Jésuites. J'ai eu naguères un apprenti qui avait quitté le Courrier de Bruxelles parce qu'il lui déplaisait d'appeler un des rédacteurs Mon Père. Le Bien public est rédigé par un avocat à mine de chanoine, à qui il ne manque qu'une mître et une crosse pour avoir la plus parfaite physionomie de prélat que l'on puisse rêver.

Jadis les journaux catholiques n'étaient pas difficiles sur le choix de leurs rédacteurs. Le Bien public fut rédigé longtemps par un Français, nommé Lecadre, à propos duquel un homme, fort bien renseigné d'habitude, m'a raconté une histoire des plus édifiantes.

C'était au temps du ministère Dedecker. La presse ultramontaine ne ménageait guère le chef du cabinet, qui avait dit un jour à la Chambre, que ses amis étaient en train de fabriquer une génération de crétins. Le Bien public se distinguait dans cette campagne d'injures contre le ministre catholique, qu'il appelait Pierre l'apostat.

M. Dedecker voulut savoir quel était l'écrivain qui, tous les jours, le traînait sur la claie dans une feuille dont son propre frère était un des patrons.

La personne à qui il s'adressa lui dit :

— « Renseignez-vous à la sûreté publique, et si vous n'êtes édifié du premier coup, étendez le cadre de vos informations. »

Il se trouva que sur les registres de la sûreté publique figurait, en effet, un étranger, un Français, nommé Lecadre.

Mais personne ne le connaissait à Gand, on ne s'y était jamais douté de son existence.

Il était rédacteur du Bien public, à la condition de ne jamais se montrer.

Le pauvre homme, très-malheureux dans sa solitude, avait confié ses chagrins à une femme qui, à son tour, les avait confiés à un ami, et l'on découvrit ainsi le mystérieux bourreau du ministre de l'intérieur, depuis longtemps connu, paraît-il, de quelques-uns de ses collègues.

XI

Je terminerai ce chapitre par une indiscrétion. Comme elle est tout à l'honneur de celui qu'elle concerne, il voudra bien me la pardonner. Elle a, du reste, pour but de prouver que le courage et l'intelligence sont des moyens sûrs de faire son chemin dans le monde.

Il y a six années environ, je reçus la visite d'un tout jeune homme qui me tint à peu près ce langage:

Je suis expéditionnaire au ministère de l'intérieur. Je dois croire qu'on m'y considère comme tout à fait incapable, puisqu'on s'obstine à ne pas me donner d'avancement. Or, je me sens une vocation pour le journalisme, et je viens vous demander si vous pourriez utiliser mes services.

- Que savez-vous faire?
- J'ai appris tout seul l'allemand et l'anglais. Je saurais traduire les journaux étrangers, mais j'aimerais mieux faire des correspondances. Je suis au courant de la politique des différents Etats de l'Europe, et si vous voulez, je vous adresserai, tous les jours, une lettre de Berlin, de Vienne, de Londres, de Bucharest ou de n'importe quelle capitale.

Je regardai mon interlocuteur pendant qu'il parlait. Sa physionomie me plaisait beaucoup. Il me semblait sincère et convaincu, et il n'y avait pas l'ombre de vantardise dans ses allures.

- Cela va me coûter bien cher? lui dis-je.
- C'est là un côté de la question que je ne puis apprécier, me répondit-il. Je m'engage à vous donner six correspondances par semaine, pour 75 francs.
 - Par semaine?

- Non; par mois.

Je tombai de mon haut.

 Voyons, lui dis-je, essayons, et nous réglerons les conditions plus tard.

Mon homme se confondit en remercîments et s'en alla rayi.

Il était employé à la direction de l'instruction publique. Je pris des renseignements sur son compte auprès d'Emile Greyson, qui me dit :

— C'est un garçon distingué, mais il n'a pas l'esprit administratif.

Cela m'était assez égal. — J'allais du reste juger l'ouvrier à l'œuvre.

La première correspondance, datée de Vienne, me parut excellente. Deux autres, sur la Roumanie, provoquèrent des polémiques d'un sérieux intérêt. Mais, comme les affaires d'Allemagne occupaient vivement, à cette époque, l'attention publique, je recommandai au correspondant d'écrire, de préférence, des lettres de Berlin.

Au bout de quelques semaines, je reçus un billet de mon confrère et ami, M. Adert, rédacteur en chef du Journal de Genève.

« J'ai été frappé, me disait-il, de l'intérêt que présentent les correspondances de Berlin, de l'Echo du Parlement. Si vous voulez bien me donner l'adresse de votre correspondant, je serai heureux d'entrer en relations avec lui, à la condition, toutefois, que vous n'y voyiez pas d'inconvénient. »

J'écrivis aussitôt à Victor Gantier. C'était le nom de mon expéditionnaire.

Il arriva sur-le-champ.

- Que faire? lui dis-je.
- Eh bien! une chose très-simple. Attendez deux jours pour répondre à Adert. Je partirai pour Berlin ce soir. Après-demain, vous aurez mon adresse par le télégraphe et vous la lui enverrez.

Il partit le soir même, et il fut fait comme il avait dit.

Ce jeune homme est aujourd'hui — de l'aveu général — un des correspondants les plus distingués, je ne dirai pas de la presse belge, mais de la presse européenne. Ses lettres, signées V. G., dans l'Echo du Parlement, sont de remarquables études politiques, écrites

d'une plume alerte, avec une compétence trèsrare et un remarquable discernement. Il m'écrivit de Berlin jusqu'en 1872, se rendit ensuite à Vienne, d'où il envoya des lettres extrêmement , intéressantes sur l'Exposition, puis à Paris, et retourna de là à Berlin, où il est aujourd'hui définitivement installé.

Il y est le correspondant de plusieurs grands journaux de l'Occident et s'est fait une position des plus honorables.

Je pourrais citer plus d'un homme, jugé incapable dans les administrations publiques, qui a fait ainsi son chemin dans la presse.

Ce qui n'empêche pas les bureaucrates décorés, chamarrés et empanachés de regarder les journalistes du haut de leur grandeur.

CHAPITRE VI.

NOS GENS DE LETTRES.

SOMMAIRE: Dubois, Eugène. — Ernest Buschmann. — Henri Conscience. — Mertens. — J. Van Beers. — M. Adolphe Siret. — La Société des gens de lettres. — Un article du JOURNAL DES BEAUX-ARTS. — Louis Schoonen. — Un poème de Victor Cappellemans. — Charles Lavry. — La manne budgétaire. — Gens de lettres et fonctionnaires. — Adolphe Quetelet. — Visschers. — Les commensaux de la littérature. — Adolphe Mathieu. — Bibliothèque et Bourgogne. — Firmin Lebrun. — Loumyer. — Gensse et les Agathopèdes. — Ulysse Capitaine. — Le baron de la Rousselière. — Constant Materne. — Jeanne d'Arc et Don Carlos. — D'Gtreppe de Bouvette. — Nicolas Peetermans. — Maximilien Veydt. — Van Esschen. — Philarète Chasles. — Bourguin. — F. Buloz.

I

J'ai connu presque tous nos gens de lettres, mais aucun d'une façon intime. De mes camarades d'enfance ou de jeunesse, la plupart ont fait vaillamment leur chemin dans les carrières

libérales, mais il n'en est pas un qui soit arrivé à quelque notoriété dans la littérature. J'en ai connu un seul, et celui-là, je l'avoue, je ne l'ai jamais deviné. C'était un Anversois nommé Eu-" gène Dubois. Ma surprise fut bien voisine de l'incrédulité, quand on me dit un jour qu'un volume de poésies, signé Dubois, Eugène, était de lui. Je me rappelais le garçon le moins poétique qu'il fût possible de rêver, un grand gaillard maigre, narquois, affligé de strabisme, médiocrement instruit, gauche, marchant les pieds tournés en dedans. Nous avons été ensemble à l'école et au collège; cent fois je l'ai reconduit chez lui; je sais qu'on faisait beaucoup de musique chez ses parents, mais, en dépit des deux énormes volumes de vers que l'on a publiés sous son nom après sa mort, je n'ai jamais pu me résoudre à croire que ce Dubois, que j'avais si bien connu, fût vraiment du bois dont on fait les poètes.

Sans doute quelque grand chagrin, quelque passion violente aura allumé soudain dans ce cœur le feu sacré qui couvait sous la cendre. Je ne puis m'expliquer autrement cette explo-

sion de lyrisme, car Dubois n'était pas un homme de lettres. Il était né dans le monde des affaires et y passa toute sa vie. Sans rien savoir des péripéties, assurément douloureuses, de son âge mûr, je dois supposer qu'il fut peu compris de son entourage et que l'éclosion de son génieétonna ses proches comme elle m'a étonné. J'ai parcouru son œuvre; j'y ai trouvé des inspira. tions élevées, des pensées délicates, exprimées dans une forme toute parisienne : en un mot, ce que j'attendais le moins. Il y a de ces phénomènes dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, mais il est au moins étrange que le seul homme avant la vocation des lettres, que j'aie eu l'occasion de cultiver à l'âge où se révèlent les inclinations sérieuses, ait été pour moi lettre close à peu près jusqu'au jour où j'appris la nouvelle de sa mort.

Les lettrés — je ne parle pas des érudits — étaient rares à Anvers, il y a trente ans. On citait Félix Bogaerts, dont j'ai dit quelques mots ailleurs, puis Ernest Buschmann, une sorte de rêveur plein de grâce et de mélancolie, imprimeur de son état; puis c'était tout.

- Je parle de ceux qui écrivaient en langue française. Parmi les Flamands, il y avait des hommes plus illustres: Conscience, Th. Van Ryswyck, Zetternam, Mertens et beaucoup d'autres. Conscience était greffier de l'Académie des Beaux-Arts et remuait profondément les esprits par ses récits populaires, tels que Rikke tikke tak, Houte Klara, Wat eene moeder lijden kan, ou bien Hoe men schilder wordt. - Mertens écrivait, en collaboration avec Torfs, sa magnifique Histoire d'Anvers. C'était un homme étrange, mal conformé au physique, mais portant sur ses épaules débiles une tête puissante, absolument chauve et reluisant au soleil comme une bille d'ivoire. Je le voyais souvent à l'hôtel de ville, où il était bibliothécaire. — La Bibliothèque était peu fréquentée. Quand j'allais y consulter quelque ouvrage que n'avaient pas les libraires, je trouvais le plus souvent Mertens tout seul. assis devant la grande table recouverte d'un tapis vert qui servait aux lecteurs, et comme il n'y avait personne, il daignait parfois causer avec moi, me racontant de vieilles histoires du pays flamand, ou me montrant des médailles du xviº siècle. Il avait pour adjoint le poète Van Beers, que je n'ai jamais vu que là et qui avait installé à l'hôtel de ville son cabinet d'études.

Cette bibliothèque communale d'Anvers, sise au premier étage du vieil édifice espagnol, et à laquelle on arrivait par un dédale d'escaliers et de couloirs, avait une physionomie paisible et hospitalière, qui en faisait un délicieux séjour. Pendant les heures que j'y passais de temps à autre, je me prenais à rêver, me disant qu'on ne pouvait rien souhaiter de plus beau sur la terre que d'être chargé de la garde d'une si riche collection de livres, dans un si vénérable édifice. La salle de lecture du British Museum. avec son luxe monumental et son merveilleux comfort, m'a paru moins charmante que cette aimable solitude anversoise, si bien chauffée l'hiver, si gaie l'été, quand le soleil projetait ses doux rayons à travers les petits carreaux des fenêtres gothiques et venait illuminer de ses reflets le crâne poli du vieux bibliothécaire.

II

J'ai raconté, dans mes Notes et souvenirs, comment je vins à Bruxelles, absolument inconnu, en 1849, et comment j'y vécus, trèsignoré, pendant environ deux ans. J'ai donc été fort étonné de lire, dans le n° du 15 décembre 1876 du Journal des Beaux-Arts, un article de M. Ad. Siret, disant qu'en 1852, j'avais tué la Société des Gens de lettres belges.

Je reproduis l'acte d'accusation de ce monsieur, pour n'être pas suspect de l'avoir tronqué en le réfutant.

LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES BELGES.

Une Société de gens de lettres belges fut fondée, en 1847, à Bruxelles, par MM. le baron A. de Pellaert, Louis Schoonen, Charles Lavry, Adolphe Siret et Victor Cappellemans. Elle avait pour objet la publication d'œuvres belges, la création de concours littéraires, l'examen des questions tendant au développement des lettres et en général tout ce qui pouvait contribuer au bien-ètre des littérateurs et à la diffusion de leurs écrits. Cette Société tenait des séances annuelles et

publiques, donnait des conférences et se mettait en rapport avec les gouvernements et les particuliers là où son influence pouvait être utile. Elle conquit rapidement les sympathies publiques et aurait sans doute pris en Belgique une importance considérable, lorsqu'elle tomba tout à coup dans les circonstances suivantes:

M. Louis Hymans eut, en 1852, avec M. Victor Cappellemans, des démêlés de presse qui firent naître entre eux une profonde inimitié. Celle-ci se traduisit dans une séance publique de la Société, dont M. Cappellemans était un des fondateurs, par des sarcasmes et des appréciations qui dégoûtèrent profondément le comité d'administration composé des fondateurs. Ces personnes qui accomplissaient une œuvre de dévouement absolu et qui, pour la plupart, remplissaient leurs fonctions dans les seuls moments de liberté que leur laissaient leurs travaux, abandonnèrent une cause où, au lieu de recevoir des encouragements, on venait, au nom d'une cabale haineuse, contester et leur zèle et leurs intentions. Les membres qui faisaient alors partie du comité d'administration étaient MM. le baron de Pellaert, président; Van Hasselt et Pietersz, viceprésidents : baron de Stassart, Lesbroussart, Nolet de Brauwere Van Steeland et Fontainas, membres du conseil; L. Schoonen, H. Schuermans, Van Bemmel et Roelants, secrétaires; Dautzenberg, trésorier; Philippront, économe; Gravrand, trésorier : et V. Cappellemans, rapporteur.

Deux des fondateurs ne faisaient plus partie du comité : Ch. Lavry, était mort : Adolphe Siret avait quitté Bruxelles.

En Belgique, on oublie vite et on juge souvent avec ingratitude et impartialité (sic). La Société des gens de lettres belges était jusqu'alors unie dans une vigoureuse et noble pensée de nationalité, et l'on ne vivait pas, comme aujourd'hui, au milieu d'une atmosphère de haine et de mépris qui désole et déshonore la patrie. Le bien que sit la Société, dont le nombre de membres était considérable, sut sensible. Voici ce qu'elle réalisa, entre autres, pendant sa courte existence :

Elle publia un volume de poésies françaises : Fictions et

Réalités, par Mme de Félix de la Motte, et un volume de poésies flamandes: Het Klaverblad, par Van Duyse.

Elle avait à l'examen quatre volumes qui devaient voir le jour l'année de sa dissolution. Si notre mémoire ne nous trompe point, parmi ces ouvrages se trouvaient un volume de comédies de feu Lavry; un volume de poésies par Mile Louisa Stappaerts et deux Recueils d'œuvres flamandes. D'autres livres étaient indiqués en perspective.

Elle publia pour les membres un bulletin mensuel qui était le compte rendu du mouvement intellectuel en Belgique. Ce bulletin commencé en 1850 mourut avec la société.

Elle avait des séances annuelles et publiques dont les procès-verbaux furent publiés avec les œuvres littéraires t les rapports qui y furent lus.

Elle ouvrit un concours dramatique.

Elle contribua puissamment à la suppression de la contrefaçon.

Lorsqu'elle succomba, en 1852, à des attaques passionnées et personnelles, son encaisse alla aux pauvres de Bruxelles. Voilà la vérité sur la Société des gens de lettres belges.

Ceux qui l'ont tuée n'ont rien pu édifier à sa place, mais ils ont essayé de nier les services qu'elle a rendus à la cause nationale, sans distinction de parti et de race.

J'ignore absolument ce qui a provoqué cet étrange réquisitoire. Peut-être y faut-il voir quelque dépit de n'avoir pu faire accepter sans contestation la miraculeuse légende de l'Enfant de Bruges, dont j'ai contribué à dévoiler avec Jean Rousseau la désopilante histoire.

Toujours est-il que je n'ai point de souve-

nance de démêlés de presse avec Victor Cappellemans et, moins encore, d'une profonde inimitié qui aurait régné entre nous. J'ai demandé à M. Schoonen, qui s'appelle aujourd'hui Louis Geelhand, de venir en aide à ma mémoire. Il m'a dit que la Société des gens de lettres était morte en même temps que la contrefaçon fut abolie. Pour le reste, je crois avoir assisté, dans l'une des salles de l'Université libre, à une séance assez orageuse, mais nullement publique, de ladite société, à laquelle assistaient, entre autres, M. Lucien Jottrand, le vieux baron de Stassart et Mme Félix de la Motte. Mais je suis certain de n'y avoir jamais vu M. Siret. Dès 1849, il ne figura plus parmi les membres du comité et, dans la collection du Bulletin que M. Geelhand a bien voulu me confier, je ne trouve nulle part la trace de sa collaboration ni de son « dévouement absolu » à l'œuvre commune. Le tout premier numéro contient un fragment de tragédie inédite, commencant par ces vers :

> Je viens dans ce palais, nouveau triomphateur, Après seize ans d'oubli frapper A votre cœur.

Pour le reste, on serait fort embarrassé de découvrir quelque part la trace du dévouement absolu de M. Siret. Ni dans les assemblées publiques, ni aux funérailles de Raoul, de Reiffenberg, de Lavry, de Félix Bogaerts, ni au banquet offert à Antoine Clesse, le chansonnier montois, on n'entend parler de M. Siret, qui voudrait faire croire, après vingt-sept ans, qu'il fut une des colonnes — et une colonne méconnue — de la littérature nationale.

Ce n'est donc pas dans le *Bulletin de la* Société des gens de lettres que j'ai trouvé ces vers remarquables du rédacteur actuel du *Journal des Beaux-Arts*:

MUSE ...

Dis-moi, si c'est 4830,
Plus vieux aujourd'hui de dix ans,
Qui voyant la France puissante,
Jette un regard sur ses enfants,
Et rassemblant ses dix années
Autour des ombres fortunées
Des trois immortelles journées
Dont le Seigneur fit trois succès,
Célèbre le jour où l'Europe,
Trembla devant le télescope
Qui lui montra son horoscope
Sur les étendards des Français.

En revanche, j'y ai trouvé des pièces char-

mantes de Victor Cappellemans et, entre autres, des stances émues sur les sœurs Milanollo, dont je veux ici citer un extrait:

> C'était un ravissant et gracieux spectacle, D'exceptionnelle beauté. Que ce duo charmant qui formait le miracle D'une harmonieuse unité!

Chacun des deux talents avait son caractère, L'un comme l'autre était complet, Cependant, fraternel et surhumain mystère, L'un par l'autre se révélait!

Térésa, que le ciel nous laisse, en sa clémence, Pour atténuer sa rigueur, Avait la magistrale et suave puissance, La grâce pure et la grandeur.

Son œil noir, qui brillait sous des sourcils d'ébène, Dardait un regard souverain, Elle avait la démarche et le port d'une reine, L'archet était sceptre en sa main.

Pourtant, dans son regard on sentait un mélange De douceur et de majesté ; Elle semblait un fier et glorieux archange, Tout imprégné d'humanité.

Son talent respirait le mêmé caractère Que son beau visage divin. Maria, blonde et plus jeune, avait, tout au contraire, L'œil gai, le sourire malin.

Ensemble, elles étaient l'idéal du génie; Et c'est justement qu'on a dit : Elles forment à deux la muse d'harmonie; Ce sont deux corps, un seul esprit! Il y a dans ces vers quelque chose de l'inspiration des stances d'Alfred de Musset à la Malibran, dont j'ai rappelé ailleurs quelques lignes.

M. Louis Schoonen, alias Geelhand, qui a depuis longtemps abandonné le commerce des muses pour la pratique d'une philanthropie intelligente et éclairée, ne m'en voudra pas si j'exhume du recueil qu'il m'a prêté, quelques vers assez bien touchés, qu'il écrivit autrefois sur les dandies de 1849, devenus les cocodès de 1877:

Vos moustaches, messieurs, sont belles, vos royales Empruntent au pinceau des teintes martiales; Vous êtes bien gantés, bien chaussés, bien coiffés, Tout comme nos Laïs, vous êtes agrafés, Vos pères, il est vrai, n'avaient pas tant de grâces, Ils portaient des corsets, vous portez des cuirasses.

A part ces fragments de prose et de vers, les cahiers de la Société des gens de Lettres ne renferment que des lamentations sur le triste sort fait, en Belgique, aux écrivains. Les discours et les rapports des chefs du mouvement sont autant d'appels réitérés à la protection de l'État, à la générosité du budget. On dirait de perpétuelles variations sur ce thème classique:

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture, Et sa bonté s'arrête à la... littérature.

« Il est, » disait Cappellemans, dans son discours d'inauguration de la Société, en 1848, « il est de l'honneur d'une assemblée législative qui ne veut accorder, sur elle, à aucune assemblée politique du monde un avantage de libéralisme éclairé, d'oser reconnaître l'urgence d'une augmentation de crédit pour le progrès intellectuel du pays. Oserez-vous prétendre que vous êtes une nation éclairée et progressive, une nation qui marche à la tête de la civilisation, si vous encouragez, par l'allocation de crédits nouveaux, l'agriculture, qui donne la nourriture au corps, et si vous n'avez aucun souci de la stérilité de la littérature, qui doit donner la nourriture à l'esprit? - Messieurs, j'en suis certain, vous applaudiriez le ministre qui proposerait aux Chambres d'accorder quelques milliers de francs de moins pour faire courir les chevaux, et quelques milliers de francs de plus pour faire courir les idées! - Nous l'avouons, messieurs, nous osons beaucoup attendre du ministre qui a osé demander le premier crédit pour la construction d'un chemin de fer! »

L'année suivante, Charles Lavry développait,

sous une autre forme, la même thèse, quand il disait :

« Donnons à l'écrivain comme au peintre, comme au musicien, comme au statuaire, la juste rémunération d'un travail souvent long et pénible, et lorsque les jeunes gens de talent et d'avenir, ceux qui se sentiront quelque chose au cœur et dans la tête, cesseront de fuir avec épouvante une voie au bout de laquelle ne se trouvent trop souvent, aujourd'hui, que les déceptions et la misère, lorsque le père de famille pauvre dira à son fils : Fais-toi littérateur, comme il lui dit aujourd'hui : Fais-toi avocat ou médecin; lorsque cette noble étude des lettres assurera enfin, pour sa vieillesse, à celui qui s'en sera occupé avec amour, l'otium cum dignitate qu'enviait Horace, la Belgique, nous en sommes garant, pourra bientôt placer avec orgueil quelques noms nouveaux à côté de ceux des peintres - et des musiciens qui l'illustrent aujourd'hui. Malgré tout son prestige, c'est souvent, ne l'oublions pas, une chose creuse que la gloire, et il vient une époque dans la vie où les imaginations les plus ardentes,

où les cœurs les plus dévoués sentent la nécessité de poursuivre, quoi qu'ils en aient, un but plus réel et plus positif.... »

J'avoue qu'en relisant aujourd'hui ces invocations à la manne budgétaire, je suis fort tenté de me dire que le rôle d'adversaire de la Société des gens de Lettres, que m'a prêté M. Siret, ne m'eût pas semblé trop déplaisant. Je n'ai pas oublié la sainte indignation de tout le genus irritabile vatum, le jour où M. Pirmez, avant réuni sous une même direction les lettres, les arts et l'agriculture, je me permis de dire, en plaisantant, à la Chambre, qu'on avait ainsi placé sous un même patronage la culture de tous les genres de carottes. - Je ne me doutais pas alors que l'idée d'accorder aux lettres la même protection qu'à l'agriculture et d'assimiler l'encouragement de l'espèce poète à l'encouragement de la race chevaline avait été recommandé, au nom d'une association de littéraleurs belges, dans une circonstance solennelle.

Les singulières théorics qui trouvaient encore un certain écho dans l'opinion publique, en 1850, rencontreraient aujourd'hui une opposition violente et raisonnée. Un ministre courageux pourrait supprimer d'un trait de plume tout le budget des lettres et des arts, sans qu'une voix indépendante s'élevât dans le pays pour en réclamer le maintien. On entendrait, sans doute, les budgétivores protester en chœur, comme dans la tragédie antique. Mais on les ferait taire, en montrant que les abus sont toujours défendus par ceux qui en vivent.

Que le gouvernement consacre les deniers des contribuables à organiser l'enseignement des arts, de la musique, des belles-lettres, rien de mieux; qu'il fonde et entretienne, à grands frais, des académies, des écoles, des conservatoires; qu'il sollicite des Chambres les crédits nécessaires pour l'acquisition d'œuvres d'art, quand il s'en produit de vraiment grandes et belles; mais qu'il laisse au public le soin de faire le reste, car il n'a pas plus mission d'élever à la brochette des artistes et des écrivains, que des avocats, des médecins et des notaires.

III

J'ai parlé ailleurs de l'injuste procès que les hommes de lettres belges font au public. J'estime qu'ils seraient bien plus injustes encore s'ils s'en prenaient au monde officiel.

En effet, il n'y a pas un homme qui ait tenu avec quelque succès une plume en Belgique, qui ne soit parfaitement casé. Il n'y a pas un membre de la classe des lettres de l'Académie, qui ne remplisse des fonctions lucratives. Les uns sont magistrats ou professeurs d'université, les autres sont conservateurs d'un musée, commissaires d'arrondissement, ou revêtus d'un haut grade dans l'armée, dans l'administration ou même dans les contributions, douanes et accises. On me répondra qu'on a l'habitude de choisir les académiciens parmi les fonctionnaires. Je répliquerai que, depuis quarante ans, le culte des lettres a été, pour ces fonctionnaires, le principal élément de fortune, de considération et

de notoriété. — J'en pourrais citer un grand nombre qui ne seraient rien, sans le livre ou le discours qui a fait leur renommée.

Dans d'autres sphères, l'écrivain est journaliste et vit honorablement de sa plume, s'il a quelque talent. Je désie que l'on m'en cite un seul, ayant une valeur, qui soit mort sur un grabat.

C'est la grande illusion de nos auteurs — des romanciers surtout, - quand il y en a - de s'imaginer qu'en France le succès littéraire conduit à la fortune. Ils ont entendu parler de sommes fabuleuses payées à quelques littérateurs en vogue et font volontiers de l'exception la règle. Ils ne songent pas à cette innombrable légion de malheureux qui, après avoir travaillé toute leur vie pour la gloire, expirent sans laisser à leur famille « un peu de grain pour subsister. » Ils prennent pour or tout ce qui reluit et ne savent pas ce qu'il y a de misères et de gêne sous bien des splendeurs apparentes. Ce fut de tout temps la destinée des écrivains d'être pauvres, même avec des ressources plus grandes que le commun des hommes. L'homme

de lettres aime à croquer les friandises de la gloire. Selon son tempérament il aime le luxe. la bonne chère, les femmes, les plaisirs faciles, ou bien les arts, les chevaux, les beaux livres, les voyages et les aventures. Tandis que le marchand végète pendant les trois quarts de sa vie dans une arrière-boutique, se refusant tout pour s'assurer une retraite dans ses vieux jours, ou pour léguer quelque bien à ses enfants, l'artiste mange son blé en herbe, dépense à mesure qu'il gagne, dissipe ses gains futurs, engage l'avenir et s'achemine par le palais vers l'hôpital. L'épargne est son moindre souci. N'a-t-il pas son cerveau pour banquier? Hélas! le jour vient, tôt ou tard, où le banquier fait faillite!... Alors c'est la ruine complète et sans retour. - Que les artistes se résignent à vivre comme des bourgeois et ils se trouveront moins malheureux. - Mais ils le voudraient qu'ils ne le pourraient pas. L'aristocratie du talent suppose l'aristocratie du goût, des habitudes, des fantaisies, la recherche du bien-être et du bien vivre, le dédain du vulgaire et du banal, au point d'expliquer Sénèque rédigeant sur un pupitre d'or et d'ivoire son traité du mépris des richesses.

« On conçoit que l'homme de lettres se dépite parfois contre les grosses fortunes de la sottise, quand, n'ayant pour but, pour consolation que l'art lui-même, il s'y dévoue avec une passion jalouse et le veut embellir et exhausser en se tournant vers ceux qui prétendent l'abaisser et l'enlaidir. A génie égal, l'homme de lettres lutte plus et recueille moins que le peintre en ajoutant davantage au trésor des recherches intellectuelles acquises par tous, et ne laissant souvent qu'un héritage illusoire à ses enfants. »

Mais il serait injuste d'énoncer en principe que l'homme de lettres est, même en Belgique, une victime de l'ordre social. Je démontrerais sans peine qu'il y tient le haut du pavé, qu'il y parle en maître, que la foule lui fait volontiers cortége et que, sous notre régime de liberté absolue, le talent, l'audace et la probité donnent une large mesure à son influence. IV

Les savants, les érudits, les pédagogues, les académiciens, les fonctionnaires, tous ceux qui tiennent d'une façon quelconque au monde officiel, affichent d'habitude un profond mépris pour la qualification d'homme de lettres. Du moment qu'ils ont un autre titre - fût-ce celui de surnuméraire à la ferme des boues, - ils s'empresseront de le faire graver sur leurs cartes de visite. - Cependant, Voltaire, Diderot, Jean-Jacques ne furent pas autre chose que des hommes de lettres: Benjamin Disraëli et Edward Bulwer seront célèbres dans l'histoire longtemps après qu'on aura oublié lord Beaconsfield et lord Lytton, et la Société française des « gens de lettres » a eu pour présidents Villemain, Viennet, de Salvandy, Victor Hugo. — Je me sers de cette précaution oratoire pour excuser la liberté grande que je prends de citer parmi les gens de lettres belges

Adolphe Quetelet, l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie, l'ancien directeur de l'Observatoire royal et la cheville ouvrière d'une quantité innombrable d'institutions, de commissions et d'associations de tout genre. En dépit de toutes les hautes fonctions qu'il remplit en Belgique et de la célébrité dont, presque seul parmi les Belges, il jouit pendant quarante ans en Europe, Quetelet n'a pas en Belgique le plus modeste monument ni la rue la plus écartée dont le nom rappelle sa mémoire. C'est un oubli qu'il partage avec François Fétis, son contemporain et à certains égards son émule.

cela a etch s change! il . a de d'une s et une pluce s polition nom

Si l'on tient compte de la nature humaine, cette indifférence s'explique. Il ne faut pas qu'un homme survive trop longtemps à sa gloire. Qu'importe à la génération présente qu'un vicillard, fléchissant sous le poids de l'âge et des infirmités, ait jadis rempli le monde du bruit de ses œuvres? Ce n'est plus pour le public, qui le voit passer de loin en loin, qu'un bonhomme aveugle et sourd, plus ou moins retombé en enfance, racontant de vieilles histoires, chez

qui les idées sont devenues des manies, que l'on ne consulte plus que par respect humain, et dont l'influence — c'est le plus grand point — a baissé bien plus encore que les facultés intellectuelles. L'homme public, l'écrivain, comme le soldat, pour disparaître entouré de son prestige, doit succomber sur la brèche, armé de toutes pièces, et disparaître comme Romulus au milieu du retentissement de sa gloire.

Quetelet, pendant les vingt dernières années de sa vie, ne fut plus que l'ombre de lui-même. — M. Ed. Mailly, dans la notice qu'il lui a consacrée, raconte, qu'en juillet 1855, on le trouva évanoui dans son cabinet. Il avait été frappé d'une apoplexie peu grave, à la vérité, et dix jours après cette attaque il put se remettre au travail. Mais sa mémoire avait été fortement atteinte, et l'on put, à partir de ce moment, constater, presque jour par jour, l'affaiblissement de son esprit. Il n'en continua pas moins à remplir les nombreuses fonctions dont il était chargé; mais ce n'était plus l'homme supérieur d'autrefois. Une sourde hostilité surgit bientôt

contre lui à l'Observatoire, à l'Académie et ailleurs. J'ai pu constater, à la Commission de statistique, dont il était le président (1), avec quelle impatience on supportait sa vieille supériorité, qui n'était plus, pour la plupart de ses collègues, qu'une affaire de convention.

Il s'agissait de déléguer deux membres à un Congrès qui devait se réunir à Florence. On désigna Quetelet et Visschers. Ce dernier ne manquait ni d'esprit, ni de science, mais j'ai connu peu d'hommes chez qui le sentiment du moi fût plus développé.

— Est-ce assez insupportable! s'écria-t-il en se levant, d'être envoyé en mission avec ce vicillard! Avant qu'il soit arrivé à Milan, il aura perdu trois fois sa malle!

Ils partirent ensemble pour l'Italie. Mais qui perdit sa malle? Ce fut Visschers! Et comme elle renfermait un volumineux rapport qu'il devait lire au Congrès, il se trouva fort empê-

⁽¹⁾ J'avais succédé, dans cette commission, à M. Perrot. Je donnai ma démission lors de l'avénement de M. Kervyn, qui n'eut pas la politesse de m'en accuser réception. J'avais été nommé par arrêté royal. Je fus remplacé sans que ma démission eut été officiellement acceptée. — Petit échantillon du savoir-vivre clérical.

ché. Quant à Quetelet, dont la renommée était universelle, il fut élu président par acclamation.

— Inutile de dire quel fut le dépit de son collègue.

Au Cercle artistique, dont il était le président, Quetelet fut pendant longtemps un dieu. On lui sut gré du succès exceptionnel de la fête de la Madeleine; on lui en voulut de l'insuccès pécuniaire de la fête du Palais-Ducal. Sa popularité se resit, grâce à l'affluence de curieux qu'attirèrent les premières consérences de Deschanel et de Madier, à qui il avait offert une tribune après le coup d'Etat. Mais la jeunesse, dont j'étais, supportait avec impatience la direction d'un savant, d'un astronome. On voulait un artiste, et M Simonis, le statuaire, fut appelé à la présidence, qu'il occupa jusqu'au jour où elle sut décernée à M. Charles Rogier.

Quetelet donna volontairement sa démission, mais il fut péniblement affecté des incidents qui l'avaient provoquée. Il m'en parla un jour avec quelque amertume et me dit, à propos de je ne sais plus quel incident : « Je suis juste envers vous; vous ne l'avez pas toujours été

pour moi. » - C'était, sous des dehors un peu froids, un excellent homme et, avec des façons très-simples, un esprit supérieur. Ceux qui ont vécu dans son intimité ont toujours parlé avec éloge de son bon cœur et de sa bonhomie un peu narquoise. « Il aimait beaucoup à rire, dit M. Mailly, et Rabelais lui était presque aussi cher que Pascal. » C'était, en outre, un causeur très-agréable, sachant se borner au besoin et donner la réplique, et mettant son monde fort à l'aise. - Il exerçait l'hospitalité d'une façon très-libérale. Tous les hommes de quelque distinction qui passaient par Bruxelles, étaient sûrs de trouver un bon accueil à l'Observatoire. On y rencontrait des artistes, des savants, des littérateurs, des hommes politiques de toutes les opinions. On y vit, à une certaine époque, l'abbé Gioberti, qui devint plus tard premier ministre du roi de Sardaigne, le comte Arrivabene, aujourd'hui sénateur du royaume d'Italie, en qui personne, à coup sûr, n'eût jamais songé à découvrir un conspirateur; Calamatta, le graveur éminent, qui a fondé une école en Belgique; M. Quinette, le fils de l'ancien con-

ventionnel, et ministre de la République francaise à Bruxelles. - Quetelet n'aimait pas le monde, mais il affectionnait les réunions intimes, les dîners d'amis. Dès avant 1830, il avait créé avec De Potter, Van de Weyer, Tielemans, Baron, Lesbroussart, Odevaere et quelques autres, la Société des Douze, qui existe encore aujourd'hui et qui, vingt fois renouvelée, comme le couteau de Jeannot, n'en a pas moins conservé les traditions aimables de ses fondateurs. Quetelet fut, en son bon temps, un centre autour duquel gravitaient de nombreux satellites. On ne pouvait ouvrir un journal sans y rencontrer son nom. Après avoir largement payé sa dette à la science et à son pays, il est tombé dans l'oubli avec tant d'autres gloires dont on s'abstient de médire parce qu'on les ignore, - jusqu'à l'heure où il se trouvera quelque érudit de l'avenir pour les exhumer à son profit et s'en faire des rentes.

Car c'est une profession de déterrer les morts illustres. Dans cent ans, on mettra au concours l'éloge de Quetelet, qu'il serait bien plus facile d'écrire aujourd'hui. Puis, on estropiera son nom; l'orthographe en sera discutée. Il y aura des gens pour débattre cette grave question de savoir si l'on prononçait Quetelet, Quételet, Quetellet ou Quetlet. — De même, il se trouvera des savants à qui l'on décernera des médailles pour expliquer au public, dans un commentaire sur Victor Hugo, quel est ce personnage dont le poëte a dit:

Un Monsieur Ribaucourt m'appelle individu.

Et celui qui découvrira que ce Ribaucourt s'appelait Christyn, qu'il habitait Percq, qu'il fut sénateur de Termonde, que le Sénat belge était composé de citoyens payant mille florins d'impôts directs, qu'un florin des Pays-Bas valait 2 francs et 11 centimes, et autres beautés de ce genre, sera membre de plusieurs instituts, décoré d'au moins trois souverains — s'il y a encore des souverains et des décorations — et traité « d'éminent » publiciste.

Je ne connais rien de plus plaisant, pour ma part, que ces chenilles littéraires qui vivent de l'écorce de la gloire, espèce de parasites que M. Van Beneden a oublié de décrire dans son magnifique ouvrage sur les Commensaux du règne animal.

V

Puisque j'ai parlé d'érudits - et que les biographes sont du nombre - je me demande quel sera le téméraire auteur qui, s'imposant la tâche d'écrire la biographie d'Adolphe Mathieu, aura l'audace de dire que ce poëte ressemblait à un amant des muses. Que de fois, en le voyant et l'écoutant, je me suis dit : Où diable la poésie va-t-elle se nicher! Et cependant ce gros homme rougeaud, cette vivante antithèse de tout ce qui est épique, lyrique, élégiaque, bucolique et même anacréontique; qui semblait plutôt un négociant retiré qu'un Chatterton ou qu'un Byron, avait parfois des élans poétiques d'une rare vigueur. Dans les nombreux volumes de vers qu'il a publiés, il y a certainement une vingtaine de morceaux de premier ordre. Souvent Phébus lui fut sourd et Pégase rétif; mais quand l'inspiration-le saisissait, il écrivait d'une haleine des satires éloquentes ou des odes d'un noble accent. Il y avait chez lui de la virilité, du souffle et parfois de la grâce. L'emphase était son plus fréquent défaut. On a eu tort de l'accuser d'affectation parce qu'il avait la plus étrange écriture qu'il soit possible d'imaginer. J'en possède quelques spécimens curieux. A distance, on dirait un assemblage de figures géométriques, d'angles, de triangles, de rectangles, de quadrilatères, des t ressemblant à des clochers d'église, des p comme des éteignoirs renversés, des j et des f représentant des pattes d'araignées. Je lui demandai un jour comment il était parvenu à se composer un pareil grimoire.

« — De la façon la plus simple, me dit-il; j'ai l'habitude d'écrire couché dans mon lit. J'attache mon papier sur le mur et, dans cette attitude peu faite pour la calligraphie, j'arrive à tracer naturellement les signes les plus bizarres.

La vérité est qu'il avait deux écritures . l'une

cursive, couchée et toute naturelle, l'autre droite, anguleuse et presque illisible.

Tous ceux qui ont connu Mathieu savent qu'il avait l'esprit brouillon. A Mons, où il publia pendant longtemps un journal appelé le Modérateur du Hainaut, il fut, durant des années, la terreur de l'administration. A Ixelles, où il fut conseiller communal, - étrange vocation pour un poète, - il donna du fil à retordre à plus d'un édile. Il ne faisait pas bon d'avoir maille à partir avec lui. Mais, à son amour de la chicane, qui provenait en partie de ce qu'il avait été élevé dans une étude de procureur, il joignait une générosité réelle et tous les goûts d'un prodigue. L'hospitalité qu'il donna à la presse, pendant le procès Bocarmé, dut lui coûter cher. A Bruxelles il vécut fort retiré et, vers la fin de sa vie, il n'eut plus qu'un seul amour : celui de son cabinet de travail, aussi riche en livres rares que sa cave en vieux vins. C'était, au résumé, un type comme on en voit peu, et l'une de ces natures étranges qui défient l'analyse, sceptique en apparence et au fond très-crovant, très-patriote surtout, et aussi

constant dans ses affections que dans ses haines. Il devait se trouver assez dépaysé dans la classe des lettres de l'Académie où il ne rencontrait guère que des hommes graves, presque tous des personnages officiels. Je suis curieux de voir la notice qui lui sera consacrée dans le prochain Annuaire. Je gage qu'on y parlera plus du conservateur de la Bibliothèque de Bourgogne que du poète, et plus du poète que de l'homme. Je m'étonne, pour ma part, qu'un faiseur d'épigrammes — il en avait commis de nombreuses dans sa longue carrière - n'ait jamais songé à lui rendre la monnaie de ses pièces, en disant que la Bibliothèque et le Bourgogne devaient être fatalement le port de refuge de ses vieux jours.

J'ai connu Adolphe Mathieu pendant vingt ans et, en dépit de quelques brouilles passagères, presque toujours amenées par la passion politique, il n'y eut jamais de trouble bien sérieux dans nos relations. Comme il était de beaucoup mon aîné, il avait l'habitude de m'appeler son « petiot, » et il dit, un jour, à l'un de ses amis, en parlant de moi : « Ce gaillard-là a une chance d'enfer. S'il tombait du haut des tours de Sainte-Gudule, il arriverait à terre sans se faire aucun mal, et si l'on creusait à la place où il serait tombé, on y trouverait un trésor. »

— En dépit de la confiance de Mathieu dans mon étoile, je ne tenterai jamais cette chance-là.

VI

En fait de qualités, le poëte montois en possédait une, très-rare chez nos gens de lettres : il croyait à la vitalité de la Belgique et à la sympathie du public pour les écrivains. Il avait pour antipode, sous ce rapport, un homme qui fut précisément chargé, pendant de longues années, de ce qu'on appelle « la direction des lettres, » au ministère de l'intérieur. Il s'appelait Firmin Lebrun, avait professé la rhétorique dans un collége de province et publié un petit volume assez anodin, sous ce titre : Esquisses bruxelloises. Ce directeur officiel des lettres passait sa vie à proclamer urbi et orbi qu'une littérature était impossible en Belgique, Chaque fois que je le rencontrais, marchant à pas lents, les mains derrière le dos, l'air morne et la tête baissée, avant l'air de chercher quelque chose entre les pavés, il trouvait l'occasion de me répéter cet éternel refrain de son éternelle chanson: « La Belgique! Est-ce qu'il y a moyen d'écrire en Belgique! Est-ce qu'on est lu en Belgique! Faire des livres! Faites des bottes ou des gilets de flanelle! » - Lui et Loumyer étaient, sous ce rapport, des types bien extraordinaires, Firmin Lebrun distribuait la manne budgétaire aux écrivains, les considérant, au fond de son âme, comme des malheureux qui couraient à leur perte. Loumyer était chef de la division de la noblesse et des ordres de chevalerie au ministère des affaires étrangères et professait le plus souverain mépris pour les titres et les décorations. Ce dédain constituait peut-être chez ces deux hommes une garantie d'impartialité. Ce qu'ils donnaient n'ayant à leurs yeux aucun prix, ils ne se souciaient guères de favoriser quelqu'un au détriment d'autrui.

Une haute probité les distinguait d'ailleurs tous les deux.

Lebrun, catholique fervent, Loumyer, libre penseur convaincu, menaient la même existence austère, inspirée par une égale vertu.

VII

Ces deux respectables vieillards me font penser à un troisième, fort respectable aussi, mais qui mettait sa gloire à passer pour un excentrique. Il s'appelait Gensse et occupait un modeste emploi à la Société générale. Ce facétieux personnage, dont la tête avait pour anses deux énormes oreilles plates et sans ourlet, employait ses loisirs à composer des opuscules humoristiques qui ont été réunis en volume sous le titre d'Œuvres philosophiques, médicales, posthumes, humanitaires et complètes du docteur Cloetboom (Bruxelles, librairie polytechnique de Decq, 1857). Ce petit volume,

d'une centaine de pages, contenait, entre autres : Que veut l'Europe? Coup d'æil sur la situation actuelle; - Portez, armes! réponse à la brochure du major Alvin; - Mémoire abrégé sur un bouton fossile; — Physiologie morale du bouton; — Aperçu iconoclastique sur les différents procédés employés dans la fabrication de l'huile de cailloux; - Recherches sur les causes de l'inflammation du Bomborax chez les femmes adultes. Comme on voit, ce plaisant écrivain s'attachait surtout à provoquer le rire par l'accouplement de mots et d'idées hétéroclites. Il lui arriva parfois, à force d'habileté, de mystifier des lecteurs qui le prenaient au sérieux. Sa brochure : Que veut l'Europe? publiée en 1848, eut un vif succès de curiosité. On y lisait des phrases comme celle-ci : « Poussée involontairement vers le sentiment religieux, le plus impérieux besoin, peut-être, de notre époque égoïste et sceptique, l'Europe veut qu'un dogme nouveau, s'harmonisant mieux avec l'indépendance du libre examen, et plus conforme à l'élasticité de la conscience individuelle, vienne opérer la fusion de toutes les religions entre elles, pour asseoir sur les bases du rationalisme, idéalisé par la matière, les croyances aujourd'hui chance-lantes, ou tout au moins profondément ébran-lées. » — Et comme conclusion : « Voilà ce que l'Europe veut. Elle l'obtiendra si, mettant de côté tout sentiment d'individualisme et revenant à la connexité des idées hétérogènes, elle réduit ses exigences à la simple expression des besoins d'une époque qui, pour être hostile à un système qui fonctionne mécaniquement, n'en est pas moins féconde en résultats incalculables, en enseignements de la plus haute portée. »

Il ne manqua pas d'hommes graves pour apprécier la profondeur de cet amphigouri qu'ils prenaient pour la prose magistrale de quelque diplomate anonyme. La brochure était publiée par la fameuse société des *Agathopèdes*, association de mystificateurs, dont Gensse fut l'une des chevilles ouvrières. C'est de la même officine que sortit le célèbre catalogue de la bibliothèque du comte de Fortsas, chef-d'œuvre d'érudition et de bouffonnerie sayante. Ce cata-

logue fut envoyé à la Bibliothèque rovale, et l'un des membres de la commission administrative, magistrat haut placé, historien éminent, écrivit à côté du titre du second volume d'un ouvrage qui n'avait jamais existé: « Je possède le premier.» Ce sont encore les Agathopèdes qui inventèrent la fameuse annonce de l'éclosion instantanée des fleurs, qui fit courir tout Bruxelles. Ce petit cénacle comptait parmi ses membres des hommes distingués dans les arts, dans les lettres, dans l'administration, dans l'armée. Je sais des ministres qui en ont fait partie. Alexandre Dumas y regut l'initiation quand il vint s'établir à Bruxelles. Les Agathopèdes publièrent avec un grand luxe typographique un Annulaire dans lequel figuraient, entre autres, ces deux fameuses chansons de Félix Bovie, le Cœur et la Bagatelle, puis l'Eloge du cochon, en latin macaronique, par Baron. J'ai possédé autrefois un exemplaire de cette curiosité bibliographique, lequel doit se trouver aujourd'hui dans la bibliothèque communale de Liége. Je l'avais donné à mon ami Ulysse Capitaine, qui a légué ses livres à sa ville natale, en même temps que le

cadavre de Laruelle, conservé comme une relique dans son grenier.

VIII

Ulysse Capitaine était plutôt un bibliophile et un archéologue qu'un littérateur, mais il avait un goût très-sûr et une noble passion pour les choses de l'esprit. C'est à lui que je dus, en 1855, mes premières relations avec la Meuse, et plus tard l'honneur d'être admis à donner des conférences à la Société d'Emulation, dans cette bonne ville de Liége, aimable et cordiale, un peu noire de poussière ou de poudre, mais vive d'allures et digne de s'appeler l'Athènes de la Wallonnie. Après la conférence, un excellent souper m'attendait chez un Mécène de l'endroit, un homme du monde et un lettré, le baron de la Rousselière. Les convives étaient le premier président Grandgagnage, le spirituel auteur des Voyages de M. Alfred Nicolas; le vieux baron de Rossius; le conseiller Picard, dont la verve gauloise faisait songer à son homonyme parisien; Alphonse Le Roy, philosophe doublé d'un conteur et d'un critique; et vingt autres, formant l'élite de l'aristocratie intellectuelle de cette grande cité, où le bon sens a contracté de justes noces avec le patriotisme et le bon sens.

Le baron de la Rousselière avait écrit une traduction très-littéraire du Don Carlos de Schiller, qui faillit être jouée au Théâtre-Francais. Il eut pour concurrent et pour émule un autre Liégeois, Constant Materne, qui avait consacré les loisirs que lui laissaient ses fonctions de secrétaire général du ministère des affaires étrangères, à traduire en vers français la Jeanne d'Arc du poëte allemand. J'ai connu peu d'esprits plus délicats et plus fins que celui de Materne, peu de cœurs plus généreux. C'était encore un de ces hommes de 1830, dont j'ai signalé à diverses reprises l'infatigable énergie et la grace séduisante. Jeanne d'Arc, pas plus que Don Carlos, ne vit le feu de la rampe; mais les deux poèmes ont été imprimés, et tous deux occuperont une place honorable dans la future histoire des lettres belges.

IX

..... De quel étrange oubli me suis-je rendu coupable en oubliant de citer, parmi les convives habituels du baron de la Rousselière, cet original et sympathique vieillard qui, pendant trois quarts de siècle, a prodigué à la ville de Liége les trésors de sa philosophie sans fiel et de son érudition sans pédantisme? Qui oserait parler de Liége il y a dix ans, sans rappeler le souvenir d'Albert d'Otreppe de Bouvette? Aussi loin que me reporte ma mémoire, il me semble que je l'ai toujours connu centenaire, mais il y avait une perpétuelle jeunesse dans ses petites brochures jaunes, vertes et bleues qui, sous le titre modeste de Tablettes, apportaient chaque mois à ses concitoyens le fruit de ses réflexions humoristiques. Il venait souvent à Bruxelles et distribuait lui-même ses opuscules aux journalistes, leur faisant entendre qu'une petite mention de sa prose lui ferait bien plaisir. Je crois qu'on ne la lisait guères, mais on promettait toujours, et le centenaire s'en allait satisfait, promettant, de son côté, une nouvelle brochure qu'il ne manquait jamais d'apporter. D'Otreppe aurait pu servir de modèle à Walter Scott pour son antiquaire, ou à Balzac pour l'un de ces vidames qui égayaient le personnel du faubourg Saint-Germain au retour de l'émigration. Il ne lui manquait, pour être complet, que le carrick et les bottes à revers.

Ce fut lui qui vint en 1855 me demander de faire une conférence à la Société d'Emulation, qu'il présidait, je crois, à cette époque. Il était accompagné d'un tout jeune homme qui, bien certainement, occuperait aujourd'hui une place au premier rang de nos écrivains, s'il n'avait été enlevé par une mort prématurée.

Il était de Seraing, et s'appelait Nicolas Peetermans. Il avait publié vers 1853, avec M. Hyacinthe Kuborn, aujourd'hui membre de l'Académie de médecine, et M. Gilman, devenu depuis

président du tribunal de Liége, un petit volume très-littéraire intitulé : Soirées bruxelloises. Après avoir conquis son diplôme de docteur en droit, il avait jeté la robe aux orties pour se consacrer au culte des lettres. Un remarquable ouvrage sur le prince de Ligne, qui parut d'abord, si je ne me trompe, par fragments, dans la Revue trimestrielle, permit au public d'apprécier l'élégance de son style et la grâce étince-lante de son esprit.

Mais ce que ses amis seuls ont pu apprécier, c'est l'exquise délicatesse de son cœur. Sous un masque peu séduisant, c'était la plus charmante nature qu'il fût possible de rencontrer; naïf comme une jeune fille, capable de pousser le dévouement jusqu'à l'héroïsme; pouvant dire comme le lierre: Je meurs où je m'attache. — Pauvre garçon! Il est mort tout jeune, arrêté net dans son voyage vers l'idéal et ne laissant pas même après lui ce parfum de la fleur qui a vécu un jour, parce que la foule a passé à côté d'elle sans la voir, tant elle était discrètement cachée sous l'herbe, à l'abri des regards profanes.

On jugera sa manière intime par quelques extraits de ses lettres, dont j'ai une liasse sous la main, et qui étaient écrites *currente calamo*, sans aucune préoccupation d'amour-propre ou d'effet.

A l'époque où j'allais donner ma première conférence à la Société d'Emulation, il m'écrivait :

Peut-ètre voudriez-vous quelques indications sur l'auditoire et la composition du public. La salle est vaste et triste
comme une église de campagne; et voici ce que j'y ai vu:
Presque la moitié de femmes, dont un certain nombre appartiennent à la fashion liégeoise, beaucoup d'étudiants et de gens
d'étude de toute espèce, avecats, avoués, notaires et professeurs; en somme, un public intelligent, mais mondain. Si ce
mélange de robes à volants et d'habits noirs doit se maintenir
comme je le suppose, peut-être ferez-vous bien de ménager
quelque chose pour les femmes, dont le suffrage est utile.
Celles-ci sont d'ailleurs habituées à aller dans cette salle pour
y entendre nos concerts d'hiver; l'endroit leur est familier.

C'est devant ce public que nos orateurs ont, jusqu'ici, improvisé. Mais je vous écris des choses que vous savez sans doute, vous me le pardonnerez parce que je m'intéresse à tout ce que vous faites, à vos succès surtout.

Je ne vous parle pas de moi, je vous dis seulement, pour terminer : Vale et me ama.

Une autre fois, il m'envoyait ces lignes, en

réponse à une lettre dans laquelle je lui confessais un profond découragement.

En rentrant dimanche à Seraing, j'ai trouvé une lettre au contenu de laquelle je ne m'attendais pas. J'en suis accablé, mon cher ami; tandis que je la lisais, les larmes me venaient aux yeux. Fou, peut-être, que j'étais! Oui, je veux le croire, beaucoup de vos paroles n'étaient que l'esset de la folle du logis, vous mentiez innocemment à vous-même, lorsque vous avez écrit ces tristes lignes.

Vous souffrez, me dites-vous, et vous me demandez si, moi aussi, je n'ai pas souffert quelquefois. Et qui, dans ce monde, ne porte en son cœur le fardeau de quelque peine? N'ai je pas perdu naguère, et sans retour, mes plus chères amitiés? Ne suis-je pas, comme vous, sans guide et sans conseil?

Eh quoi! tout a souri à vos premiers pas dans la vie, un obstacle s'élève, quelques mécomptes arrivent, et déjà vous êtes abattu. Relevez la tête et reprenez courage, et cette confiance en vous, premières garanties du succès. Non, rien de ce que vous avez semé n'est perdu, vous récolterez quand viendra l'heure des moissons.

Soyez plus patient, écrivez-moi plus souvent et comptez sur l'amitié de vos amis.

Une autre fois encore, à propos d'une théorie plus ou moins fantaisiste sur l'amitié :

Depuis longtemps déjà, je vous eusse écrit, mon cher misanthrope, au sujet de l'amitié dans les différents âges de la vie: Je me proposais de vous envoyer un petit traité de amicitia ou plutôt de amicis, touchant les pauvres amis que vous traitez si mal dans vos définitions et, à qui vous rendez de

si bons offices. Car je n'ai pas été, l'autre jour, sans prendre ma part des grosses vérités que vous leur disiez, pas trop grande pourtant, puisque je n'ai, peut-être, pas le droit ni le désir certainement de compter parmi ceux-là. Quoi qu'il en soit, je vous avoue que j'ai senti alors, plus d'une fois, comme une petite pointe cachée qui me chatouillait, puis allait me piquer, mais ce qui venait me rassurer par moment, c'était un air d'épanchement que prenait notre causerie, c'est qu'en médisant de l'amitié nous étions près d'en goûter les charmes. Je voulais vous ramener de quelques-unes de vos préventions, nées de la belle posi ion dont vous jouissez dans la presse. C'était ma pensée, mais de cruelles angoisses, des pertes regrettables sont venues, coup sur coup, m'accabler et me tirer de ce dessein.

Apprenez que ma mère, atteinte du choléra, en même temps que ses deux frères, est seule à près convalescente, que mes deux oncles sont morts et que ma frayeur se dissipe à peine.

Aujourd'hui, je n'ai que le temps, mon cher poète, de vous féliciter du succès éclatant que vient d'obtenir votre poème sur les bienfaits de l'indépendance nationale; je me rappelle avec un nouvrau plaisir la lecture que vous m'en avez faite et je suis fâché de ne pouvoir le relire pour vous marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé, indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement des idées choisies qui en font le mérite.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces deuils successifs m'ont empêché d'achever mon travail sur le prince de Ligne et que je n'ai pu remettre encore à M. H.... la bonne l'ettre qui me concerne. Je ne le rencontrerais, sans doute, plus à Spa ac'uellement; je devrai me rendre à Bruxelles, ce qui me procurera le plaisir de vous serrer la main. Lorsque je serai prêt à partir, je vous en donnerai la nouvelle, et alors vous voudrez bien me faire savoir si M. H.. habite Bruxelles.

En attendant, mon cher protecteur, peut-être pourriez-vous lui causer de mon projet! Vous voyez que je vous accorde tous les noms, excepté celui d'ami, qui vous paraîtrait risqué, excepté celui de monsieur, qui semblerait trop sec

à votre dévoué Nic. Peetermans.

Tout l'homme est dans ces lettres. Elles sont le reflet vivant de son esprit et de son cœur.

X

La Belgique a possédé ainsi plus d'un écrivain qu'elle n'a pas suffisamment apprécié, et dont le talent hors ligne se révèle dans des fragments épars ou dans des confidences intimes, absolument ignorées du public.

Dans ce nombre figure ce spirituel humoriste qui abandonna les lettres pour le barreau, puis le barreau pour l'administration; je veux parler de Maximilien Veydt, qui fut tour à tour avocat, conseiller communal, échevin, conseiller provincial, membre de la députation permanente du

Brabant, et qui promena, à travers cette macédoine de positions officielles, l'une des plus vivantes originalités de notre temps. J'ai lu maint discours qu'il prononça au conseil provincial, mainte plaidoirie qu'il improvisa devant nos tribunaux, maint article qu'il publia dans la Revue trimestrielle, mais, dans tout le recueil de ses œuvres, je ne connais rien de comparable à l'épître qu'on va lire et qu'il m'écrivit, en 1856, à propos d'une conférence qu'il devait donner au Cercle artistique de Bruxelles.

Il avait choisi pour sujet la Jeunesse de saint Augustin. Ce thème avait paru un peu risqué à des membres de la commission, qui songeaient aux fredaines de l'auteur de la Cité de Dieu.

Je fus chargé d'appeler son attention sur le grave péril qu'il faisait courir à la vertu de ses auditeurs. C'était une mission délicate, et j'usai de diplomatie pour m'en tirer le moins mal possible. Voici dans quels termes charmants il répondit à ma communication :

Monsieur,

J'avais autrefois pour ami un commis-voyageur joyeux comme un moineau franc, plus galant qu'un mandrille et plus

érudit que ne l'exigeait sa profession. Il possédait assez bien son saint Augustin, et ne manquait jamais, pour excuser ses propres erreurs de jeunesse, de s'appuyer de l'exemple du saint évêque, dont il racontait les peccadilles avec un rare enthousiasme. Je suis fâché que, parmi les membres de la commission du Cercle, il s'en soit trouvé qui m'aient cru capable de traiter la vie d'Augustin au point de vue de mon ancien ami, le commis-voyageur. Ce que j'ai vu dans la jeunesse du saint, c'est le dévouement de sa mère Monique, c'est le mouvement social si dramatique qui s'accomplit alors, c'est l'influence des événements sur l'âme d'un jeune bomme de génie, c'est le conflit des hérésies, c'est le catholicisme qui se constitue pour ramener les hommes à la règle et autant que possible au bon sens; c'est l'invasion menaçante des Barbares, les derniers efforts du paganisme, le passage du monde ancien au monde moderne, les traces de ce passage dans l'esprit d'un individu contemporain. Voilà comment j'entends traiter la jeunesse de saint Augustin. Quant aux parties fines de notre Africain, je n'y avais point songé. Il a fallu que l'austérité pudique de vos collègues vint réveiller en moi ces

J'ai sous les yeux une conférence que fit, l'an dernier, mon excellent ami Van Bemmel. Il avait pris pour sujet : Don Juan! Vraiment, monsieur, si j'avais l'honneur d'être mère de famille, je confierais plutôt ma fille à l'étudiant de Carthage qu'à Don Juan. Et vous, monsieur?

Cependant *Don Juan* n'a effarouché personne. Mon ami Van Bemmel l'avait même accouplé à Robert Macaire!

Pour traduire en langage sérieux le sujet de ma conférence, disons que la jeunesse de saint Augustin sera une étude — écoutez — sur la subjectivité du moi, considérée dans ses rapports objectifs avec la société, relativement à la progressivité de son soi, dans toutes les sphères de l'activité humaine, à une époque antithétique de l'humanité.

Et pour traduire de nouveau ce langage grave en langue vulgaire et honnête, je vous dirai que j'ai dessein de considérer dans la vie de saint Augustin la double influence de la famille et de la patrie sur le caractère et l'éducation.

Je ne suis pas comme ce mauvais sujet de Figaro, qui se plaignait de MM. les censeurs parce qu'ils lui défendaient de parler des mœurs, de la religion, du gouvernement, etc., etc., lui laissant, du reste, toute liberté. Je trouve que cette liberté, ainsi rognée, est toujours suffisante pour dire des choses assez intéressantes, pourvu qu'on ait quelque talent, — ce dont, pour ma part, je ne réponds pas, — lorsque, du reste, on traite un sujet aussi riche que l'époque où se passèrent les premières années d'Augustin.

J'apprécie trop bien, monsieur, tout ce que la politesse dont j'ai été l'objet de la part du Cercle Artistique a de flatteur pour moi, pour ne pas m'efforcer de m'en montrer digne et reconnaissant par ma gravité. Soyez persuadé, monsieur, que je verserai plutôt dans l'ennui que dans la gaudriole.

Ainsi, j'accepte de tout cœur le jour que vous avez fixé -le 19 janvier, je traiterai le sujet dans les limites que la commission, et moi avant elle, avions déterminées.

Veuillez, je vous prie, transmettre l'engagement formel que je prends à messieurs les membres de la commission, et les tranquilliser tout à fait; veuillez surtout leur témoigner ma vive et sincère reconnaissance, mon désir de leur être en tout point agréable, et veuillez aussi, monsieur, accepter les sentiments d'affectueuse estime que je ne cesserai d'avoir pour vous.

MAXIMILIEN VEYDT.

7 janvier 1856.

N'y a-t-il pas un baume rafraîchissant dans cette prose à la fois simple, gracieuse et souple, trahissant le commerce des écrivains du grand siècle et respirant un parfum d'élégance et de gentilhommerie que jamais le grammairien le plus consommé ne saurait atteindre?

En relisant cette prose alerte et primesautière, je ne puis m'empêcher de songer à ces vers charmants de Parny, ce poëte qui, pour avoir écrit la *Guerre des Dieux*, n'en fut pas moins de l'Académie française et mérita les éloges de Chateaubriand:

Votre verve est brillante et sage. Aux petits charlatans moraux, Qui viennent au pied du Parnasse Établir d'ennuyeux tréteaux, Vous laissez leur risible échasse, Et leur vieux baume inefficace Et le vide pompeux des mots. Un sentiment vrai vous inspire Et vos chants sont purs comme lui, D'autres feront crier la lyre, Combien de livres aujourd'hui, Que sans fatigue on ne peut lire! Poursuivez donc, et laissez dire Ces graves et doctes élus Si bien payés et si peu lus, D'ont la muse tout emphatique, Préfère à l'élégance antique, A la justesse, à la clarté Parures du chant didactique, D'un nouveau pathos poétique, L'ambitieuse obscurité.

Puisque me voici en train de fournir à l'histoire des lettres belges quelques éléments inédits, je me permettrai encore de transcrire des strophes qui me furent adressées en 1861 par un jeune médecin qui, d'après le docteur Vleminckx, alors inspecteur général du service de santé de l'armée, était l'une des espérances de la génération nouvelle, une future lumière de la science en même temps qu'un adorateur passionné des muses. Il s'appelait Van Esschen et s'était engagé dans le corps des médecins militaires. Un jour il adressa à la Chambre un mémoire sur la question des examens et des grades académiques. J'eus l'occasion d'en parler à la tribune, et il me transmit ses remercîments, en vers inspirés par un sentiment qui n'est pas, aujourd'hui même, tout à fait hors de saison.

A Monsieur Louis HYMANS,

En témoignage de reconnaissance, pour la mention bienveillante qu'il a bien voulu faire de moi, à la Chambre des Représentants, dans la séance du 22 janvier 4861.

LE NIVEAU INTELLECTUEL DE LA BELGIQUE.

Quelles sont donc ces clameurs lamentables Qu'au Parlement on entend s'élever? Quel esprit meut ces tribuns charitables? D'un mal sans nom doivent-ils nous sauver? A les ouïr, la race se gangrène, L'intelligence a baissé de niveau, La liberté n'est plus qu'idole vaine, Et la Belgique a souillé son drapeau! Arrière, au loin, prophètes de detresse! Vos noirs discours blessent la vérité; Votre langage a soulevé la presse, Et contre vous le peuple a protesté! Le sang nervien circule dans nos veines; Ses nobles feux embrasent les cerveaux; La liberté réchauffe nos haleines, Et la Belgique honore ses drapeaux!

Quand à l'Europe alarmée et souffrante, Depuis dix ans nous servons de fanal, Vous sied-il bien en votre humeur navrante, De dénigrer notre orgueil national? Arrêtez-vous si le progrès vous gêne, Mais gardez-vous d'étouffer son flambeau; La liberté réchauffe notre haleine, Et la Belgique honore son drapeau!

Entendez-vous ces mâles interprètes, Qu'un peuple ardent s'empresse d'approuver? Les voyez-vous ces robustes athlêtes, Que d'Artevelde eût aimé d'avouer? Ils sont nés d'hier: ils sont formés à peine. Et déjà loin ils laissent leurs rivaux; La liberté réchauffe leur haleine; De la Belgique ils tiendront les drapeaux!

L. VAN ESSCHEN.

Bruxelles, le 22 janvier 1861.

Ce poëte, que je n'ai jamais vu, est mort peu de temps après qu'il m'adressa cette épître. Il est tombé, lui aussi, victime de cet impitoyable bourreau qui jamais ne fait grâce et qui s'attaque de préférence aux organisations délicates, la phthisie pulmonaire.

XII

Une circonstance fortuite et fort bizarre m'a mis en rapport avec l'un des lettrés les plus illustres de ce temps, M. Philarète Chasles. Il y a quelques années, il vint donner des conférences en Belgique. Il avait annoncé qu'il parlerait de Dickens et Thackeray. J'étais fort désireux de l'entendre, ayant assisté jadis à quelques unes de ses leçons au Collége de France, dont j'avais conservé le plus agréable souvenir. Philarète Chasles était, à cette époque, un vieillard qui, voulant paraître jeune, se teignait les cheveux et la barbe, parlait avec une certaine affectation, mais parvenait, malgré ses petites faiblesses, à captiver l'attention de son auditoire par l'élégance de sa parole et la finesse de ses apercus.

Un nombreux public se rendit à la séance

qu'il devait donner au Cercle artistique, installé encore à la Grand'Place, dans la maison du Roi.

Le conférencier parut sur l'estrade, et, à la grande surprise du public, il annonca qu'au lieu de parler de Dickens et de Thackeray, il allait s'occuper de la Belgique, de ses monuments et de ses mœurs. « J'ai été frappé, dit il, en arrivant dans votre pays, de l'aspect de ses vieux monuments, de l'originalité de ses types, de la beauté de ses femmes; » et le voilà tout d'un coup lancé dans le domaine de la fantaisie, dévidant sous les veux de son auditoire, passablement surpris, un chapelet de fantaisies inattendues, qui déroutaient singulièrement l'esprit de ses admirateurs. On s'en alla fort mécontent, car il n'avait pas même abordé son sujet. Non moins dérouté que le public, je n'en fus pas moins émerveillé de cette verve intarissable, de cette forme attique, de cet esprit merveilleux, de cette prodigieuse façon de charmer l'oreille sans rien dire. La conférence échappait à l'analyse, mais elle n'en était pas moins délicieuse à entendre, comme une de ces musiques qui vous

bercent mollement dans les ténèbres, sans avoir un caractère bien net et bien défini,

Je sortis charmé de cette séance, dont la plupart des auditeurs étaient partis furieux, et j'en rendis compte dans l'*Etoile*. A ma grande surprise, sans connaître en aucune façon M. Chasles, et sans même avoir songé à lui envoyer mon article, je reçus de lui, quelques jours après, la lettre suivante:

Monsieur,

Mes amis m'apprennent que vous avez bien voulu me consacrer, dans l'Etoile belge, un article dont on me vante beaucoup la forme et le fond. Je commence par vous remercier bien cordialement; — et si vous pouvez me faire le plaisir de m'en procurer deux ou trois exemplaires pour mes amis et pour moi, je vous adresserai, en connaissance de cause, la nouvelle expression de mes sentiments très-dévoués et très-sincères. Permettez-moi, monsieur, d'espérer qu'à votre prochain passage à Paris vous n'oublierez ni mon adresse, ni le plaisir que j'éprouverai en vous serrant la main.

Veuillez recevoir, cher monsieur, mes salutations trèscordiales.

PHILARÈTE CHASLES.

Palais de l'Institut. 8 mars 4866.

Je lui envoyai mon feuilleton et, le 6 avril

suivant, je reçus, non plus de Paris, mais de Nice, cet accusé de réception vraiment étrange :

Monsieur et cher confrère,

J'ai l'honneur de vous remercier vivement et cordialement des excellentes paroles que contient votre spirituel article. Il y aurait peut-être quelque petit point à controverser; et, en effet, si j'ai élevé la question des conférences publiques jusqu'à l'idée des rapports mutuels entre les peuples nouveaux, si, par conséquent, j'ai donné un résultat philosophique auguel se rallient les esprits de quelque portée, c'est bien là, très-certainement, un œuf annoncé par le caquet. Il ne serait donc pas légitime de m'attribuer un caquet sans œuf: et si le caquet a été vif et leste, l'œuf fort et nutritif, je serais tenté de croire que les conditions ont été remplies. Mais passons. C'est un service réel que j'oserai vous demander, si toutefois vous pouvez m'aider à cet égard J'ai en France des terres assez importantes que je ne trouve pas bien cultivées, et que la culture intelligente de vos ouvriers belges exploiterait trois fois mieux. Pouvez-vous avoir la bonté de jeter les veux sur la note ci-jointe? De la faire insérer dans un journal? Et peut-être même de me diriger dans les démarches que j'aurais à faire? Je vous en aurais une réelle et sincère reconnaissance. Mille compliments et cordiales expressions de toute ma considération.

> Votre tout dévoué, PHILARÈTE CHASLES.

NICE. Poste restante. 6 avril 1866.

A partir de ce moment, il s'établit entre nous une correspondance plus intime, et je dus à Philarète Chasles, pendant un séjour que je fis à Paris, la faveur, très-recherchée et très-difficile à obtenir, de deux billets pour une séance de l'Académie française.

Je crains que ces détails aient peu de prix pour mes lecteurs. Ils en ont un très-grand pour moi. Ils prouvent que les hommes les plus distingués, en France comme ailleurs, attachent quelque importance à ce qu'on peut dire de leur talent ou de leurs œuvres dans les journaux belges; et j'éprouve une satisfaction très-vive à signaler tout ce qui peut, d'une façon quelconque, rehausser le prestige et la valeur morale de mon pays.

XIII

N'en déplaise à nos pessimistes, il ne m'est jamais arrivé de parler avec quelque éloge d'un de ces écrivains français que l'on croit si dédaigneux à notre égard, sans recevoir par une voie Par négligence ou par paresse, je m'abstins d'envoyer ma prose à M. Bourguin. Cela n'empêcha point que je reçus, près de six semaines après, cette charmante épître:

Monsieur,

De trois villes de la Belgique, m'a été adressé le feuilleton de l'Étoile belge, du 8 décembre dernier, lequel contient une si bienveillante appréciation de mes fables. N'ayant pas l'honneur de vous connaître, je me suis imaginé que cet article était dû à l'indulgente camaraderie de quelque ami. Aujourd'hui que je suis détrompé, je serais bien coupable, si je ne vous exprimais toute ma gratitude. Non-seulement votre suffrage est très-flatteur pour mon amour-propre, mais il vient de loin et n'était pas attendu. Il m'est donc doublement précieux.

Au surplus, le petit livre a fait son chemin: il a eu les honneurs d'une deuxième et d'une troisième éditiou. Le libraire en prépare une quatrième. Mon ambition n'avait pas rêvé un pareil succès.

Veuillez, monsieur, agréer l'hommage d'un exemplaire de la troisième édition. M. Mauvy voudra bien vous remettre aussi un petit volume sur les Animaux utiles, écrit pour les enfants qui fréquentent les écoles primaires. Il est déjà parvenu à sa destination, bien qu'il n'ait été publié qu'au commencement de ce mois. Les frères de la doctrine chrétienne en ont pris 4,200 exemplaires, et plusieurs instituts de París l'ont adopté comme livre de lecture. Le côté moralisateur des sociétés protectrices des animaux m'a toujours vivement frappé. La rudesse des mœurs de nos paysans français est telle, qu'on ne peut trop s'efforcer de propager, dans les

quelconque un témoignage de sa gratitude et de sa sympathie.

En voici un nouvel exemple:

Au mois de décembre 1861, je publiai, toujours dans l'*Etoile*, une *Causerie* sur un recueil de fables signé d'un nom tout à fait inconnu. L'auteur était un M. Bourguin. J'étais bien désintéressé en le louant. Je ne savais pas même s'il était mort ou vivant. Le lendemain je recevais de Visschers la lettre suivante :

Mon cher monsieur,

Si vous tenez réellement à posséder quelques renseignements sur l'auteur des charmantes fables publiées dans l'Etoile belge de lundi dernier, je crois pouvoir vous dire que M. Bourguin, le fabuliste, ancien juge de paix, est actuellement secrétaire général de la Société protectrice des animaux, 9, rue de Lille, à Paris. Vous pourriez, me semble-t-il, lui adresser un exemplaire du numéro qui contient votre feuilleton.

Je n'ai point besoin de vous faire remarquer la pente naturelle qui a amené le fabuliste à devenir membre de la *Société* protectrice des animaux. Pour me garer de toute responsabilité, je dirai cependant que plus d'un Bourguin a pu être fabuliste.

Recevez, monsieur, la nouvelle assurance de ma considération distinguée.

VISSCHERS.

Bruxelles, 11 décembre 4861.

écoles, les idées humaines et généreuses de l'œuvre protectrice.

Agréez, monsieur, avec mes bien vifs remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Votre très-humble serviteur, BOURGUIN.

Paris, 20 février 1862.

Je lus le nouvel ouvrage de M. Bourguin, et j'en fis l'objet d'une étude qui me valut cette seconde lettre, plus aimable encore que la première :

Paris, 2 mars 1862.

Monsieur,

Je ne sais comment vous remercier de l'article si bienveillant que vous avez consacré, dans l'Étoile belge, à mes entretiens sur les animaux utiles. Je me sens véritablement heureux de trouver chez vous tant de sympathie. Votre suffrage me va droit au cœur. Il n'y en a qu'un autre qui m'ait causé un plaisir presque égal, c'est celui d'une petite fille de huit ans, qui, il y a quelques jours, au moment où j'entrais chez son père, est accourue à moi et m'a dit: Ah! cousin, que ton livre est amusant!

C'est qu'en écrivant ma préoccupation constante avait été celle-ci: Intéresserai-je les enfants? Ecrire pour eux n'est pas chose si facile. C'est là surtout qu'il est indispensable de mêler l'utile dulci. Puis, comme vous le dites avec beaucoup de justesse, il faut éviter à la fois l'esprit et le pédantisme l'esprit dont on a tant abusé, et le pédantisme qui prend un

ton dogmatique et qui introduit dans tous nos livres sa phraséologie scientifique.

Si Buffon a contribué à répandre dans toute l'Europe le goût de l'histoire naturelle, c'est qu'il s'est toujours servi de la plus belle langue française. Daubenton et Réaumur sont admirables de simplicité. Mais, au commencement de ce siècle, les savants se sont mis à parler latin; un peu plus tard, ils ont parlé grec - ce que je ne regarde pas précisément comme un progrès. - De nos jours ils émaillent, en outre, leur style de mots anglais et de mots allemands. Platon voulait que la science fût accessible à tous. Nous sommes loin des idées de Platon. La plupart des traités d'agriculture. publiés en France, portent des titres qu'on croirait choisis tout exprès pour éloigner la classe à laquelle ils s'adressent : Apiculture, sériciculture, pisciculture, sylviculture, pomologie, œnologie, anpélographie française, etc. Les auteurs qui écrivent pour l'enfance tombent dans le même travers. La Zoologie du jeune age, tel est le titre d'un livre d'ailleurs fort recommandable. Un autre est intitulé : Le Zoophile ou recueil de faits sur les races chevaline, canine et féline. Un mot grec et deux mots latins dans le titre d'un livre destiné aux enfants, c'est, vous en conviendrez, un luxe d'érudition qui n'est guère à sa place.

Je me laisse entraîner au plaisir de causer avec vous. Je suis pourtant bien certain que, dans les petits livres que vous écrivez, vous saurez éviter le double écueil signalé par vousmême, la recherche d'esprit et le langage pédantesque. Si, comme vous l'annoncez, vous m'en dédiez un, croyez, monsieur, que j'en serai bien fier. Une de vos compatriotes, madame la baronne de Crombrugghe, vient déjà de me dédier un ouvrage charmant, écrit dans le même esprit que le mien, mais pour des enfants plus jeunes: Le petit livre des Enfants du bon Dieu c'est le plus grand honneur que j'aie reçu en ma vie.

J'espère, monsieur, que l'occasion se présentera où je pourrai vous serrer affectueusement la main, soit que vous veniez à Paris, soit que j'aille à Bruxelles. En attendant, je vous prie d'agréer mes sen'iments de sincère reconnaissance et d'entier dévouement.

BOURGUIN. 9, rue du Val-de-Grâce.

Au mois de juin suivant, M. Bourguin vint me voir à Bruxelles. J'étais, malheureusement, absent, et il laissa chez moi un billet trop gracieux et trop intime pour qu'il me soit permis de le reproduire.

XIV

Je termine en signalant un dernier fait, en vue de prouver que l'accès des recueils étrangers n'est pas impossible aux écrivains belges, et qu'ils ne sont pas, comme on le prétend, condamnés à travailler pour ce maudit public indigène, qui ne sait point les apprécier.

Il y a plus de vingt aus, j'écrivis à M. Buloz, directeur de la Revue des Deux-Mondes, auprès duquel je n'avais aucune lettre d'introduc-

tion, pour lui offrir deux articles sur nos affaires intérieures. Je ne m'attendais pas même à recevoir une réponse.

A ma grande surprise, cet homme, que l'on disait intraitable et inabordable, me répondit par retour du courrier, et dans les termes les plus gracieux, comme on va voir :

Paris, le 4 avril 1856.

Monsieur,

J'accepte de grand cœur votre proposition; vous pouvez traiter les deux sujets dont vous me parlez. Je vous demande seulement de le faire avec indépendance et sans les préoccupations nationales qu'un Belge pourrait apporter en de pareils sujets. Il s'agit d'apprécier le mouvement politique belge en toute vérité et en détails, sans grossir l'importance des hommes et des choses, en montrant ce que le gouvernement constitutionnel a fait de ce pays, et ce qu'il peut en faire encore. Les institutions et les droits sont plus que les hommes dans les gouvernements libres et constitutionnels, et c'est là ce qui fait leur force, en dépit d'échecs momentanés, D'ailleurs, ce qui est durable ne se fonde pas en un jour, et l'Angleterre a été plus d'un siècle à se créer un gouvernement qui lui a tout donné. Si nous voulons être utiles à notre cause. il ne faut jamais oublier de tirer de bons enseignements de la durée des gouvernements constitutionnels, qui sont, dans l'histoire, de vrais garde-fous pour les peuples.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

F. BULOZ.

La difficulté d'éviter l'écueil des « préoccupations nationales » m'empêcha d'écrire les deux articles que Buloz voulait bien me promettre d'accueillir. J'en eus du regret, plus tard, pour deux raisons bien faciles à comprendre. Je laissai échapper l'occasion de me faire connaître en France, et l'occasion, plus précieuse encore, d'y faire connaître la Belgique. Mais je ne suis pas fàché, aujourd'hui, après plus de vingt ans écoulés, de prouver à mes confrères que

D'Altorf les chemins sont ouverts,

et que les écrivains belges, pour peu qu'ils veuillent affronter la lutte, ne sont pas condamnés à l'ostracisme dont ils se plaignent et qu'il faut attribuer, le plus souvent, à leur insouciance, à leur apathie, ou bien encore à la défiance qu'ils ont de leurs forces et de la sympathie des hommes de cœur — même à l'étranger.

CHAPITRE VII.

LE THÉATRE.

SOMMAIRE: Les plaisirs du spectacle. — Devant et derrière la toile. — Le théâtre flamand. — Les Rhétoriciens et les Fontainistes. — Karel Ondereet. — M'un Peene. — M. Van Peene. — La propriété des œuvres dramatiques. — L'Opéra. — Albert Dommange. Quelques grands noms. — Rachel. — Duprez. — Comédiens et comédiennes. — Le trio belge. — Les acteurs belges à l'étranger. — Le théâtre en Belgique. — MM. Wacken, Ed. Romberg, Jules Guilliaume, Hanssens, Soubre, François Lebeau, Miry. — Gevaert. — Albert Grisar. — Alfred Hennequin. — Flor O'Squarr. — La comédie nationale. — M'une Ristori. — Patrie. — Les deux Dumas. — Une fête en l'honneur de l'art dramatique. — M'une Adelina Patti. — Un banquet chez le lord-maire de Londres.

I

Chacun sait que le plus grand plaisir que l'on puisse procurer aux enfants est de les conduire au théâtre. La première impression est un éblouissement. Le spectacle commence à la porte. Ils passent de la rue, éclairée par

les pâles lueurs des réverbères, dans un grand vestibule brillamment illuminé. Ils montent de larges escaliers de marbre garnis de tapis moelleux; ils traversent de longs couloirs plongés dans une demi-obscurité. On ouvre une espèce d'armoire: les voici dans la salle remplie de monde, étincelante de lumières; leurs regards s'arrêtent sur une foule brillamment parée. Trois coups retentissent. Un orchestre de soixante musiciens entame une marche triomphale. L'enfant n'a rien vu encore, mais déjà son attention est captivée par cent attraits divers. Ramenez-le chez lui; il parlera du spectacle pendant huit jours. Mais la toile se lève; il y a sur la scène cinquante figurants, habillés de costumes inconnus, des moines, des chasseurs, des sauvages ou des chevaliers se mouvant dans un décor pittoresque; au fond, de vastes perspectives, une forêt, des montagnes, une mer, des rochers, une ville inconnue. Ces personnages se meuvent, parlent, gesticulent, chantent, font retentir un cliquetis de voix ou d'épées. Le jour baisse, une ombre mystérieuse envahit la scène, les groupes s'éclairent de

reflets fantastiques; puis, la toile tombe, les applaudissements éclatent, la vision disparaît, le prestige s'évanouit au milieu du fracas de la salle en émoi. N'y a-t-il pas, dans cette succession d'aspects imprévus et d'impressions multiples, de quoi troubler la raison?

L'homme est blasé sur ces plaisirs, mais l'enfant les savoure avec délices. Son regard pénètre dans un monde nouveau, tout peuplé de merveilles. Il ne voit que la surface et ne songe pas encore à la réalité qui gît sous le clinquant de ces magnificences de carton. Il ne sait pas la différence qu'il y a entre être et paraître. Gœthe a dépeint cette impression dans Wilhelm Meister, nous montrant son héros ébloui par l'aspect d'un théâtre de marionnettes. Quelle différence pourtant avec le prestige de l'opéra, mettant en œuvre toutes ses séductions vocales, instrumentales et pittoresques, dans nos vastes salles modernes, dorées et illuminées, resplendissantes d'or, de velours, de chatoiements de tout genre! - Conduisez-y un paysan, il se croira en plein paradis. Tout lui paraîtra surnaturel, tout, jusqu'à la lorgnette

qui lui fera voir les personnages à portée de sa main.

Cette espèce d'ivresse, je l'ai rapportée de la représentation du *Cheval de Bronze*, que je vis jouer, au Théâtre-Royal d'Anvers, à l'âge de dix ans. J'ai encore présent à l'esprit un certain palais chinois avec des fontaines jaillissantes, des mandarins chauves et des danseuses vêtues de gaze à paillettes de mica.

Plus tard, on veut savoir ce qu'il y a derrière la toile. Les enfants sont ainsi faits; quand ils ont bien admiré un pantin ou une poupée, ils veulent savoir « ce qu'il y a dedans. » C'est le plus souvent du son ou de la sciure de bois. L'intérieur des coulisses n'est guère plus brillant. L'odeur du gaz y domine; les palais somptueux sont des édifices de toile brossés à l'aide d'un balai; les perspectives des taches indéchiffrables, les riches accessoires de la friperie; les héros et les héroïnes des fantoches maquillés; le tonnerre une plaque de zinc; la lune une lampe carcel; les démons grimaçants de malheureux gamins barbouillés de suie; les fruits et les fleurs du plâtre et du papier

peint; les armures d'acier du fer-blanc; pour les acteurs, le spectacle est dans la salle, comme pour les spectateurs il est sur la scène; mais des deux côtés on subit un charme égal, et les applaudissements du public ravissent autant ceux qui chantent ou qui parlent que leur voix ou leur jeu ravit ceux qui écoutent.

J'en conclus que le théâtre, pris dans son ensemble, possède une puissance d'attraction à laquelle il est difficile de se soustraire, et en disant que je l'ai subie, je ne fais qu'enregistrer un sentiment qui est celui de tout le monde, de toutes les classes et de tous les âges. Selon le degré d'éducation ou de goût, l'on est plus ou moins difficile, plus ou moins exigeant, mais l'amour du spectacle est inhérent à tous les âges, à toutes les classes, à toutes les natures.

Aussi le théâtre fut l'une des plus vives distractions de ma vie de collégien et, chose assez bizarre, je ne connus guère, à cette époque, que le théâtre flamand. Moke — chez qui j'étais en pension — avait une singulière habitude. Il lisait toutes les pièces françaises, mais il n'allait voir que les pièces flamandes. Il était abonné

chez les Rhétoriciens et les Fontainistes, deux sociétés rivales qui jouaient les dimanches, à tour de rôle, dans une salle attenante à un grand estaminet du Quai-au-Bois. Le principal fournisseur du répertoire était Van Peene, le Scribe flamand; les principaux acteurs étaient un relieur nommé Karel Ondereet et la femme du dramaturge et vaudevilliste, Mevrouv Van Peene. C'est sur ce théâtre que j'ai vu jouer, pour la première fois, Othello, le Barbier de Séville, la Favorite, les Incendiaires de Victor Ducange, Latude ou l'Évasion de la Bastille, et bon nombre de vaudevilles du Palais-Royal, — toujours en flamand.

Karel Ondereet, le relieur, était un comédien hors ligne, représentant avec un égal succès les personnages les plus différents. M^{me} Van Peene, sa partenaire habituelle, tour à tour prima donna, jeune première et chanteuse de couplets dans les joyeux vaudevilles du Palais-Royal, que son mari accommodait à la sauce flamande, était l'idole de cet auditoire composite, où des membres de la vieille noblesse gantoise et des professeurs d'université, tels

que Moke et Serrure, se mêlaient à la petite bourgeoisie. La troupe ne comptait que des artisans qui, pour la plupart, déployaient dans leur jeu une remarquable intelligence et une rare entente de la scène. La rivalité des Rhétoriciens et des Fontainistes entretenait parmi ces artistes-amateurs une émulation salutaire, et c'était à qui des deux sociétés l'emporterait par le choix des pièces et l'entrain des acteurs.

Je ne saurais dire si ces associations dramatiques recevaient des subsides de la ville ou de l'État, mais elles les méritaient, à coup sûr, par les services qu'elles rendaient en organisant ces distractions utiles et toujours honnêtes. Le fournisseur habituel du répertoire, le Dr Van Peene, avait l'art d'amuser le public sans jamais offenser le bon goût, et je suis heureux de pouvoir ici rendre hommage au mérite de cet ingénieux et fécond écrivain, qui tient fort galamment sa place dans la littérature nationale.

Sans l'avoir connu personnellement, j'eus l'occasion, sept ou huit ans après avoir quitté Gand, de lui rendre quelques petits services. Quand j'eus fait condamner le directeur du Casino des Galeries St-Hubert, pour avoir fait chanter, malgré ma défense formelle, la Nouvelle Brabançonne, Van Peene mit à profit mon exemple pour intenter un procès au directeur du théâtre flamand d'Anvers, qui prétendait s'emparer de ses pièces et les représenter, sans lui payer de droits d'auteur. Il m'écrivit plusieurs fois, en 1853, pour me prier de le mettre au courant de la législation qui sauvegardait ses droits. Grâce aux renseignements que je lui fournis, son différend avec l'impresario d'Anvers se termina par une transaction.

Il n'y a pas de pays en Europe où la propriété des œuvres dramatiques soit plus formellement garantie qu'en Belgique. Un décret du 21 octobre 1830, rendu par le gouvernement provisoire, garantit les droits des auteurs, et cependant il n'y a pas de pays où, dans la pratique, on se préoccupe moins de cette consécration légale. En dépit des conventions internationales, les auteurs dramatiques français sont exploités chez nous de la façon la plus scandaleuse, et l'on apprendra avec quelque surprise que le

théâtre royal de la Monnaie, qui reçoit des subsides considérables, qui fait, bon an mal an, des recettes brutes s'élevant à près d'un million et qui vit presque exclusivement du répertoire étranger, ne paie guères plus de mille francs de droits aux auteurs qui le font vivre. La contrefaçon des livres est abolie, mais nous avons organisé, à titre de compensation, le pillage de la littérature dramatique, sous la garantie des tribunaux J'ai dénoncé plusieurs fois cette révoltante iniquité, cette exploitation immorale du génie au profit des plaisirs du public et des intérêts de quelques industriels étrangers. Mais on ne consentira à s'indigner contre cet abus que le jour où un compositeur ou un dramaturge belge d'une réelle valeur, ayant fait jouer un opéra, un drame ou une comédie sur un de nos théàtres, verra quelque directeur parisien s'en emparer et en tirer de plantureuses recettes. en lui payant, à titre d'indemnité, dix ou douze francs, c'est-à dire un peu moins que le prix d'un fauteuil d'orchestre.

II

Après n'avoir connu, pendant mes années de collége, que le spectacle flamand, je m'épris plus tard, étant à l'université, d'une vive passion pour le grand-opéra. Les plus belles créations du drame lyrique avaient pour interprète, à cette époque, sur la scène gantoise, un artiste d'un talent hors ligne, à qui il n'a manqué que le baptême parisien pour conquérir sa place au premier rang des chanteurs et des tragédiens de notre temps. Je veux parler d'Albert Dommange. connu au théâtre sous le nom d'Albert, Le Baoul des Huguenots, le Fernand de la Favorite, l'Eléazar de la Juive, le Dauphin de Charles VI ont rarement trouvé sur des scènes plus vastes un plus admirable interprète. Dans la Juive. il touchait au sublime. Il aurait été splendide dans le Prophète; où s'est révélé depuis le talent magistral de notre compatriote Sylva. Il possédait ce feu sacré dont j'ai déploré

ailleurs la regrettable disette, et comme il était un homme du monde et un lettré en même temps qu'un virtuose, il savait composer ses rôles avec un art qui charmait les raffinés, en même temps que sa voix provoquait les applaudissements de la foule. Je sens encore vibrer à mon oreille l'accent avec lequel, dans *Lucie*, il lançait la fameuse malédiction:

> De reptiles, race infâme, C'est l'enfer qui vous a vomis!

ou bien dans la *Juive*, il scandait cette phrase de son dialogue avec la princesse Eudoxie :

Et je maudissais dans l'âme, Tous ces chrétiens que je hais!

Faut-il attribuer au facile enthousiasme de la jeunesse l'admiration profonde que m'a inspirée ce grand chanteur? Toujours est-il qu'après trente ans écoulés je tressaille encore au souvenir des émotions provoquées en moi par cette voix vibrante, par ce jeu passionné, par cette ampleur du geste, par cette noblesse d'allures. Je ne sais vraiment s'il faut s'estimer

heureux d'avoir été parfois transporté ainsi dans les régions de l'idéal. On en rapporte, avec la joie de les avoir connues, le désenchantement de la prose qui envahit toutes les choses de ce monde. On ne juge plus que par comparaison. La médiocrité dans l'art devient un supplice pour ceux qui ont entrevu ou cru entrevoir la perfection. Quand on se rappelle Duprez dans Guillaume Tell, Rachel dans Phèdre, Mile Georges dans Marie Tudor, Mme Dorval dans Marie Jeanne, Judith dans Charlotte Corday, Faure dans la Favorite, Mme Miolan dans Faust, Mme Viardot dans le Prophète, Mme Ristori dans Marie Stuart, Ligier dans Louis XI, M^{lle} Desclée dans le Supplice d'une Femme, Sara Bernhardt dans l'Etrangère, Bouffé dans l'Avare, et Frédéric Lemaître dans Ruy Blas, on a bien de la peine à s'extasier encore devant les étoiles de troisième grandeur, et je me demande ce que doivent penser de l'art dramatique contemporain les heureux ou les malheureux qui ont connu Talma, Mue Mars, la Grisi, la Malibran, Mile Falcon, Mine Volnys, Nourrit, Levasseur, Lablache et Rose Chéri!

Parfois encore on a la chance d'admirer un merveilleux ensemble à la Comédie-Française, où la perfection s'obtient par l'enseignement mutuel, comme ailleurs le niveau général s'élève sous l'influence d'un artiste hors ligne, mais elles sont devenues bien rares, ces fêtes de l'intelligence, où l'on s'absorbe dans la contemplation d'une grande image évoquée par le génie! Qui nous rendra la Phèdre antique, avec sa fière attitude, son port de reine, sa voix ardente et son regard passionné, marbre détaché du Parthénon et qu'auraient aimé les dieux? Qui nous rendra cette superbe Athalie, faisant trembler la foule sous l'éclat de son regard, apparaissant à la rampe « pompeusement parée, » jeune et belle sous ses cheveux gris, et nous montrant Jézabel avant qu'elle eût eu besoin de réparer des ans l'irréparable outrage? Ces apparitions fugitives se gravent dans la mémoire, y laissent une empreinte ineffaçable, et contribuent plus à l'éducation littéraire que dix années de leçons puisées dans les écoles ou dans les livres. Un seul geste de Rachel expliquait mieux Racine que tous les commentaires. La poésie est faite pour être déclamée, et qui n'a fait que la lire avec les yeux ne l'apprécie pas mieux qu'un musicien n'apprécierait un opéra dont il aurait lu la partition sans l'entendre exécuter. Lorsque, dans l'ancienne Grèce, on ouvrait un concours entre les poètes, on leur faisait réciter leurs vers avant de les couronner. Nous croyons être en progrès sur les bardes, les rapsodes et les trouvères qui déclamaient leurs œuvres, mais nous oublions que la poésie est faite pour être dite ou chantée. Aussi la déclamation lyrique est-elle une des formes les plus vivantes de l'art. Pour le prouver, il lui suffit de rencontrer un virtuose. Tel était Duprez. Il trouvait le moyen d'être sublime, même n'ayant plus qu'un mince filet de voix. Je l'ai entendu, dans un salon, pendant le siége, réciter plutôt que chanter deux romances. Il produisit un effet saisissant. Ceux qui l'ont connu au temps de sa gloire savent à quelle hauteur cet artiste, en dépit de sa petite taille, de son embonpoint, de sa physionomie peu séduisante, avait élevé le drame lyrique.

Il faut bien l'avouer, il n'y a plus aujourd'hui,

en dépit des prix qu'on les paye, de comédiens de tout premier ordre. L'Angleterre n'a plus de Kean, de Garrick, de Kemble, de Siddons ou de Macready; la France n'a plus de Talma, de Mars ou de Rachel; l'Opéra n'a plus de Pasta, de Malibran, de Rubini, de Sontag; les talents sont nombreux, mais le génie est rare. Le public ne demanderait pas mieux que de l'acclamer; le succès retentissant qu'il a fait au signor Rossi le prouve, de même que les splendides funérailles faites au général Changarnier attestent l'amour de la gloire militaire et le désir d'acclamer quelque grand capitaine. Mais la vox populi, qui seule crée les renommées durables, n'a pas retenti autour de ce piédestal, ou de ce cercueil.

III

Les prenant tels qu'ils sont, je ne puis me défendre d'une vive sympathie pour les artistes dramatiques. Il y a deux sortes de comédiens:

les bourgeois qui jouent la comédie dans le monde et les acteurs qui, faisant profession de la jouer au théâtre, l'oublient dès l'instant où ils ont quitté les planches. Cette faculté qu'ils ont de se dédoubler est, selon Diderot, l'une des principales conditions de leur talent. Comment parviendraient-ils, sans elle, à représenter tant de personnages divers? Comment retrouveraient-ils, chaque soir, à la même heure, le masque, le geste et l'accent qu'il leur faut pour jouer cent fois le même rôle, suivi de cent autres exhibitions d'un rôle différent? Le traître rentré dans la coulisse redevient un bon garçon; le comique un homme grave, parfois un rêveur; tandis que le héros qui vient de vous arracher des larmes ne sera peut-être qu'un vulgaire intrigant. Edouard G..., cet acteur qui créa, chez nous, Calchas, dans la Belle-Hélène, et qui jouait si bien les idiots et les abrutis, était un bibliophile distingué. - Ces gens-là mettent leur masque au théâtre et s'en débarrassent le plus vite qu'ils peuvent. On me fit faire, un jour, la connaissance d'un illustre sociétaire du Théâtre-Francais, en représentation à Bruxelles. La première

chose qu'il me demanda fut quel était le cours. du Crédit mobilier. — Un homme politique m'aurait fait des phrases sur la situation de l'Europe. - Le comédien de profession n'est pas plus comédien dans la vie que l'avocat, le savant, l'agent de change ou le tribun. J'estime qu'il l'est moins, parce qu'il n'a besoin de l'être qu'à ses heures. Pour le reste, il n'est pas plus vicieux, plus vaniteux, plus dissimulé, plus immoral que le reste des hommes, et s'il passe, avec raison, pour avoir des mœurs légères, il fournit un moindre contingent aux tribunaux correctionnels et aux cours d'assises que beaucoup de professions qu'on appelle « nobles » dans le langage officiel. Je ne me souviens pas d'avoir vu figurer un acteur parmi les filous, les faussaires, les escrocs ou les assassins célèbres. Cette réflexion s'applique d'ailleurs aux artistes en général, peintres, musiciens, poètes. Quant aux femmes — je parle des vraies actrices et non de celles qui ne montent sur les planches que pour exhiber leurs formes - elles ne valent ni plus ni moins que toutes les filles d'Eve.

J'ai trouvé à ce sujet, dans une revue pari-

sienne, ces quelques observations qu'il est bon de retenir, tant elles sont justes et bien dites. Il s'agit de cette éternelle question du mariage au théâtre, si souvent débattue dans les romans et dans les drames.

« L'art théâtral rend-il les femmes moralement impropres au mariage et plus rebelles à ses devoirs que les femmes appartenant à la société bourgeoise et à la société aristocratique?

» L'affirmative prévaut en général, parce qu'elle ouvre devant ceux qui la soutiennent un vaste champ de rhétorique et de déclamation; mais je crois que l'étude précise des faits, aidée d'une statistique qui n'est pas impossible à dresser, démontrerait que, toute proportion gardée, les mariages malheureux ne sont pas plus fréquents au théâtre que dans le monde. L'adultère, en effet, ne naît pas de la profession, mais du caractère de la femme, de son imagination, de son tempérament, de son éducation, de l'exemple qu'elle a reçu de sa famille, du milieu dans lequel elle vit. Si la vie du théâtre offre des dangers pour la femme, il s'en

faut que la vie du monde en soit dépourvue, et, à les analyser soigneusement, à les comparer avec impartialité, je crois que le monde fait courir au mari de plus graves périls que le théâtre.

- » La facilité des mœurs des comédiens, que l'on fait toujours valoir à ceux qui témoignent quelque velléité de prendre femme chez eux, n'est pas une objection sérieuse, ou du moins qui ne puisse s'appliquer qu'aux comédiens. La facilité de mœurs est aussi grande chez les gens du monde. Ces derniers seulement essayent de la cacher sous un vernis d'hypocrisie. La facilité des mœurs franchement pratiquée au théâtre est moins favorable qu'on pourrait le croire à l'adultère; car elle lui enlève en grande partie l'attrait du fruit défendu.
- » Chacun de nous, à une époque de sa vie, a vécu plus ou moins dans les coulisses. Si nous faisons appel à nos souvenirs, que nous disentils? Que nous avons trouvé dans les coulisses autant de femmes honnêtes, dévouées à leurs maris et incapables de les tromper, que dans

les salons; nous nous sommes bien gardés, il est vrai, de leur rendre justice, dominés que nous étions par le préjugé, par l'habitude de croire qu'une actrice perd beaucoup à être vertueuse et que son talent tient à ses passions et à ses vices. Je me rappelle une des meilleures cantatrices qui aient joué les premiers rôles de soprano, à l'Opéra, dans la période qui va de Robert le Diable aux Huguenots inclusivement. Elle avait épousé un musicien distingué de l'orchestre. Jamais ménage plus uni, plus heureux, jamais femme plus aimable, plus honnête. Eh bien! nous la trouvions « pot-au-feu », et ce reproche aurait fini par lui nuire dans sa carrière si elle n'avait pas pris le parti de quitter le théâtre dans toute la force de l'âge et du talent.

» Ceux qui nient aux actrices le droit au mariage vont jusqu'à les déclarer incapables d'en pratiquer les devoirs, même après avoir renoncé au théâtre : renonciation, selon eux, toujours fausse et mensongère. Une femme habituée aux triomphes de la rampe, aux applaudissements des loges, aux ovations du public,

ne peut plus, disent-ils, s'en passer. A peine entrée dans la vie ordinaire, la nostalgie des planches la saisit au milieu de toutes les jouissances, de toutes les distractions du luxe et du monde; il faut qu'elle y remonte ou qu'elle meure. Oui, il en est ainsi dans les drames et dans les romans, mais point du tout dans la vie réelle. Les actrices s'accoutument très-vite à l'existence mondaine; elles tiennent fort bien leur place dans les rangs de l'aristocratie; car ce sont presque toujours des princes, des ducs, des comtes, des marquis, des barons qui les épousent. Elles ont une merveilleuse facilité à se transformer en grandes dames et à oublier le théâtre; si elles y rentrent quelquefois, ce n'est point poussées par le besoin de la gloire, mais par la nécessité où elles sont de réparer des brèches faites à leur fortune par des malheurs imprévus. C'est pour un semblable motif que nous avons vu, il y a quelques années, la comtesse Rossi redevenir Mlle Sontag et donner des représentations sur les théâtres des diverses capitales de l'Europe.

» Actrice ou non, telle femme qu'on pourrait

nommer n'eût pas moins donné à son mari l'occasion de plaider contre elle en séparation. Il y a pour la femme une crise qui dure de trente à quarante ans, et qui fait sentir son influence dans le monde comme au théâtre : la cantatrice y a cédé; qui me dit que la baronne y eût mieux résisté? »

N'oublions pas d'ajouter qu'au théâtre la femme est exposée à bien plus de tentations que partout ailleurs; que la tentation est d'autant plus vive que le talent de l'actrice donne plus de relief à la femme, et enfin que ce sont les comédiens du monde qui apportent le plus souvent le trouble dans le monde des comédiennes.

IV

On ne connaît guères d'acteurs belges en Belgique, et quand il s'en rencontre, on ne les apprécie qu'à la condition qu'ils aient reçu le baptême de la renommée des mains du public parisien. Je n'ai vu faire d'exception à cette règle que pour M^{me} Cabel, et pour ces trois chanteurs qu'on appelait, il y a vingt ans, le trio belge, MM. Wicart, Carman et Depoitié.

Mlle Desclée, cette admirable comédienne, qui tiendrait aujourd'hui sa place au Théâtre-Francais à côté de Sarah Bernhardt, si elle n'avait été fauchée dans la fleur de l'âge, ne recueillit en Belgique l'enthousiasme auquel elle avait droit qu'après avoir eu la bonne fortune d'attirer les regards d'Alexandre Dumas qui la chargea de plusieurs créations importantes. Elle était originaire du Tournaisis. Mlle Sass et Mme Gueymard, née Pauline Lauters, deux Bruxelloises, Mile Hamaekers, qui est de Louvain, ont récolté à Paris leurs premiers lauriers. J'en dirai autant de Sylva, qui est de Grammont; d'Everardi, le Dinantais; de Désiré, le joyeux acteur des Bouffes, qui était de Tournai, et s'appelait Courtecuisse. Mlle Artot a fondé sa gloire en Allemagne; Agnesi, Mme Doche, Belval et beaucoup d'autres ont dû leur fortune aux parterres parisiens.

De renommée lyrique ou dramatique abso-

lument nationale, il n'y en a pas. L'étranger accueille avec empressement nos chanteurs et nos comédiens; notre principal Conservatoire jouit d'une réputation universelle, mais il en est de ses produits comme des cigares sortis de nos fabriques. Pour qu'on leur accorde une certaine considération, il faut qu'ils aient été expédiés au dehors et nous soient revenus par Londres, Amsterdam ou Hambourg, avec des étiquettes qui en font de purs havanes.

Pour cette raison, la première pensée des Belges qui avaient la vocation du théâtre a toujours été de s'expatrier. Les directeurs de nos spectacles aiment à recevoir de Paris les pièces toutes faites et les artistes tout faits. Les artistes et les auteurs eux-mêmes, quand il s'en trouve, ne considèrent pas notre scène comme une école. Il n'y a pas d'exemple d'une pièce quelconque transportée d'un théâtre de Bruxelles sur un théâtre de Paris, et cependant c'est un Belge, Gustave Vaëz (Nieuwenhuis) qui a écrit la Favorite, c'est un Belge, Albert Grisar, qui a composé Gilles Ravisseur, les Porcherons et la Poupée de Nuremberg; c'est un Belge,

M. Gevaert, qui a fait *Quentin Durward* et le *Capitaine Henriot*; c'est un Belge, M. Hennequin, de Liége, qui a remporté à Paris, sur les théâtres de genre, quelques-uns des succès les plus retentissants de ces dernières années.

M. Lecocq a eu seul la chance de voir s'affirmer en France des triomphes scéniques qui avaient eu leur point de départ à Bruxelles. C'est de la petite salle de l'Alcazar que la Fille de Madame Angot et Giroflé-Girofla ont pris leur vol vers les quatre points cardinaux. Mais cette exception fut le résultat de circonstances toutes spéciales et qui très-probablement ne se renouvelleront plus.

Le théâtre indigène n'a produit aucune pièce qui soit restée au répertoire. Il y a trente ans, Eugène Wachen fit applaudir son Abbé de Rancé, André Chénier et le Serment de Wallace par tous les lettrés belges; mais le bruit n'en dépassa pas la frontière. J'en dirai autant de la spirituelle comédie de M. Edouard Romberg, la Fin d'un Roué, et des Parasites, de M. Jules Guilliaume, aimable pastiche de la Ciguë d'Émile Augier. Le Siége de Calais,

de Charles Hanssens, les *Chaperons blancs*, d'Étienne Soubre, la *Esmeralda*, de M. François Lebeau, les opéras de Charles Miry, ont été accueillis avec bienveillance par le public belge, mais n'ont procuré ni gloire ni profit à leurs auteurs.

Le gouvernement a tâché de faire éclore un mouvement par l'octroi de primes aux écrivains assez hardis pour s'aventurer dans cette carrière ingrate, puis en instituant un prix triennal de littérature dramatique, mais il n'a pas eu l'occasion jusqu'ici de rencontrer une œuvre de quelque valeur. La camaraderie a pu faire un succès factice à quelques tentatives honnêtes, mais personne, jusqu'à ce jour, n'a posé la première pierre d'un théâtre national.

Une seule pièce a eu la bonne fortune de tenir l'affiche pendant plusieurs mois. C'est une Revue de fin d'année, issue de la plume de M. Flor O'Squarr et qui dut sa vogue exceptionnelle au personnage devenu légendaire de Van Coppernolle, le garde civique de Poperinghe. Mais ce ne sont pas là des œuvres qu'un gouvernement encourage. Les répartiteurs offi-

ciels n'auraient pas davantage alloué des primes aux Trois chapeaux, au Procès Veauradieux, ou bien aux Dominos roses, de M. Hennequin. D'abord, ce qui réussit n'a pas besoin d'être encouragé. Puis, l'administration désire avant tout des pièces empruntées à l'histoire nationale, aux mœurs nationales, aux coutumes nationales, oubliant que les passions qui font le drame n'ont pas de nationalité, et que la peinture des mœurs d'un peuple n'est possible au théâtre, qu'à la condition qu'il y ait des acteurs capables de mettre en relief les défauts et les ridicules du public qui les écoute. Essavez donc de faire de la comédie avec des types flamands ou wallons et de confier l'incarnation de ces personnages à des acteurs parisiens. - Il n'y aura de théâtre national en Belgique que le jour où quelque novateur, abandonnant les sentiers battus, trouvera l'art d'intéresser le public par l'originalité de ses œuvres, et fera du théâtre le miroir où se réflètera l'image de notre vie sociale.

L'audace a manqué jusqu'à cette heure à ceux qui auraient pu frayer la route vers les terres vierges de ces régions inexplorées. Les cinq millions de Belges ne sont pas si privés d'esprit qu'il ne puisse y avoir parmi eux un seul homme capable d'écrire un vaudeville.

Le succès d'un petit acte peut devenir le point de départ de la réussite d'une comédie. Dût-elle être jouée dans un salon ou dans un cercle, par dés amateurs, elle conquerrait bien vite son droit de cité. Pas plus en cela qu'en toute autre matière, l'indifférence ne serait à craindre; je redouterais plutôt l'engouement. La grande affaire, c'est d'oser.

Quod si deficiant vires, audacia certe Laus erit; in illis et voluisse sat est.

V

Des circonstances imprévues m'ont forcé de suspendre, pendant huit jours, ces propos familiers. Mon esprit s'est accroché en route à un buisson d'épines, Je voudrais bien l'en dépêtrer, mais je sens que la tâche sera rude. Heureusement que, dans ces papiers épars sur ma table, je retrouve une lettre qui va me ramener dans le bon chemin. Elle est d'une grande artiste, la marquise Capranica del Grillo, mieux connue sous le nom de la Ristori — un souvenir d'il y a vingt-deux ans. Je l'avais vue, à Bruxelles, dans Maria Stuarda et dans la Myrrha d'Alfieri, qui était son triomphe. J'exhalai mon enthousiasme dans un feuilleton de l'Indépendance; j'en ai tout à fait oublié le contenu, mais je dois supposer qu'il était suffisamment lyrique, puisqu'il me valut, peu de temps après, un si chaleureux remercîment:

Berlin, 13 novembre 1855.

Monsieur,

Jusqu'à présent, j ai toujours douté de mes talents artistiques. Je ne voyais pas la route que j'avais parcourue, mais le chemin qui me restait à faire.

Les critiques de la presse parisienne ont émoussé leurs terribles plumes pour moi et m'ont encouragée généreusement à poursuivre cette pente escarpée qui conduit au temple des arts, et, enfin, lisant le feuilleton qu'avec tant de bienveillance vous avez écrit sur moi, je dois bien croire à quelques mérites dans mon jeu, puisqu'il a pu vous inspirer un article si superbe! si beau!

Votre article est parsemé d'idées si poétiques, que mon amour-propre d'artiste en a été profondément touché.

J'espère que mes pérégrinations artistiques me reconduiront bientôt à Bruxelles, et que je pourrai vous remercier en personne. Le souvenir que Bruxelles m'a laissé est un des plus agréables de ma v.e, et je tâcherai, pour ce qui dépend de moi, de m'y rendre au plus tôt.

En attendant ce beau moment, agréez, monsieur, l'assurance de mon estime, avec laquelle j'ai l'honneur de vous saluer.

ADELAIDA RISTORI,
DEL GRILLO.

Je ne crois pas avoir écrit, dans ma vie, plus de trois articles de critique dramatique: celui-ci, un autre sur Patrie, de Sardou, un troisième sur l'Étrangère, d'Alexandre Dumas. Ma critique de Patrie fit scandale, parce qu'elle allait à l'encontre du sentiment public. On était fort épris à Bruxelles de ce drame, qui rapetissait, à mon avis, les grandes figures de la révolution du xvie siècle, et réduisait une sublime épopée aux proportions d'une intrigue amoureuse. — J'ai eu, depuis, la satisfaction de voir confirmer mon opinion par un critique éminent, M. Émile Montégut, dans la Revue des Deux-Mondes.

Tout en rendant hommage à l'incontestable talent de M. Sardou, à sa prodigieuse habileté comme metteur en scène, l'écrivain de la Revue estime « qu'une succession de scènes rapidement enlevées et courant, pour ainsi dire, les unes après les autres, ne suffit pas pour faire un drame où revive l'âme d'une époque aussi pleine de mâles sentiments; que quelques traits excellents ne suffisent pas pour composer une figure comme celle du duc d'Albe, qu'il est parfaitement inutile d'introduire un personnage tel que le Taciturne, pour le faire entrevoir à peine, et que lui faire prononcer quelques paroles insignifiantes est plutôt une parodie qu'une imitation de ses habitudes silencieuses. » - Les avait-il, du reste, ces habitudes? Je crois qu'au lieu de l'habitude de se taire, il avait plutôt l'art de parler à propos. Comment expliquer, sans cela, sa puissante influence sur les hommes et les choses de son temps? Quelle différence entre ces pâles silhouettes jetées par M. Sardou à travers le tumulte de l'émeute et de l'incendie et ces robustes et viriles figures des héros et des martyrs des troubles des Pays-Bas!

Un écrivain hollandais, J. Van Lennep, a publié sous ce titre : La Dame de Wardenburg, deux drames historiques dans lesquels le Taciturne occupe une place au premier rang. Comment se fait-il que ces pages admirables, que Schiller eût volontiers signées, n'aient jamais vu le feu de la rampe en Belgique? On veut des pièces nationales : en voilà qui sont toutes faites et d'une saisissante actualité en même temps que d'une grandeur magistrale. Van Lennep, dans ces récits dialogués, me paraît égaler Dumas père, qui, lui-même, a dépassé Walter Scott dans l'art d'approprier le roman aux nécessités de l'histoire. Plus vivant que le maître d'Abbotsford, il s'est pénétré avec un égal bonheur du génie des époques qu'il voulait peindre. La Reine Margot, la Dame de Monsoreau, les Quarante-Cinq d'une part, les Mousquetaires, Vingt ans après et Bragelonne de l'autre, restent des modèles du genre comme Ivanhoë, Woodstock, Kenilworth et la Légende de Montrose. Depuis François Ier dans Ascanio, jusqu'à Louis XIV dans Bragelonne, Dumas père a ressuscité, avec

toute leur grandeur et tous leurs vices, les types des derniers Valois et les images des premiers Bourbons. Il a fait revivre sous leur véritable aspect tous les grands personnages des trois siècles les plus agités de l'histoire de France; il en a merveilleusement retracé les intrigues et les combats, les gloires et les hontes, et quand je place Alexandre Dumas à côté de Victorien Sardou, je suis confondu de voir ce que mes contemporains exaltent et ce qu'ils oublient. — Si réel que soit le mérite de Dumas fils, et je ne lui marchande pas mon admiration, je ne doute pas que la postérité impartiale n'accorde une place plus haute à son père. Le premier Alexandre sera dans l'avenir Alexandre le Grand, parce qu'il a dépeint la nature sous ses beaux côtés et traduit les passions éternelles du cœur humain, tandis que l'autre n'a fait que revêtir d'un fragile éclat des paradoxes et des émotions factices. Le jugement réfléchi de l'avenir, faisant un choix parmi les œuvres de tous les deux, dira que le fils était digne de siéger à l'Académie, parmi les écrivains illustres de son temps, et il placera le père au rang des immortels.

VI

J'ai eu la bonne fortune d'assister à l'une des fêtes les plus originales et les plus brillantes que l'on ait offertes à une reine du théâtre moderne. — C'était en 1874, à Londres, chez le lord-maire.

La fête était consacrée officiellement aux lettres et aux arts, mais dans la réalité elle était donnée en l'honneur d'une femme, d'une cantatrice, Adelina Patti, marquise de Caux.

Idée gracieuse et prétexte bien trouvé. — Si le lord-maire avait annoncé d'avance qu'il vou-lait fêter l'enchanteresse de Queen's-Opera, et lui donner, à sa droite, cette place d'honneur où sont venus s'asseoir les plus puissants monarques et les héritiers des plus vieux trônes de l'Europe, il aurait provoqué un tolle général et n'aurait pas obtenu l'acceptation de M^{me} Christine Nilsson, de M^{lle} Titiens, de la signora Bet-

tini-Trebelli et de bien d'autres. — Peut-être même y eût-il eu une querelle entre les deux directeurs rivaux, M. Mapleson et M. Gye.

« Fête donnée aux lettres et aux arts, » c'était une invitation impersonnelle et collective qui sauvait tout.

Je n'ai connu ces détails que plus tard. — La carte armoriée que je reçus dans les premiers jours de juillet, portait que le lord-maire et la lady mairesse de la cité de Londres priaient le rédacteur en chef de l'Écho du Parlement de leur faire l'honneur de dîner chez eux, à Mansion-House, le 21 courant, à 6 heures et demie, pour y rencontrer des représentants des lettres et des arts.

Dans un billet qui accompagnait la carte, il était dit que le premier magistrat de la cité de Londres considérerait comme une marque d'estime et de déférence personnelles tout effort tenté en vue de se rendre à son invitation.

A une requête formulée dans des termes si gracieux, il n'y avait d'autre réponse possible qu'une acceptation immédiate. Trois jours après, je recevais une nouvelle lettre, m'annonçant que le lord-maire avait l'intention de porter un toast au journalisme, et que j'étais prié d'y répondre, au nom de la presse du continent.

Je n'ai jamais su au juste à quelles raisons j'ai dû cet honneur, mais j'aurais pu difficilement m'y soustraire.

Je partis pour Londres, le 20 au soir, et le lendemain, exact au rendez-vous, je me trouvai à Mansion-House, à l'instant même où six heures sonnaient à l'horloge de St-Paul.

Mansion-House est le *manoir* personnel du lord-maire, le palais qu'il habite pendant son règne d'un an. Bâti au siècle dernier, en style néo-grec, il est situé au cœur de la Cité, entre la Bourse et la Banque, à quelques pas de l'imprimerie du *Times*, et il ne faut pas le confondre avec Guildhall, qui est l'hôtel de ville et le siége des séances du conseil municipal.

Après avoir gravi les marches du perron abrité par une vaste marquise, j'arrivai dans le hall, ou vestibule, où des huissiers en habit noir et cravate blanche remettaient à chaque convive, en échange de sa carte, un plan de la salle du banquet, avec sa place marquée à l'encre rouge.

De là on passait au vestiaire, puis dans une salle de réception de moyenne grandeur.

Quand j'arrivai, cette salle était encore à peu près vide. Je n'y vis d'autres siéges que deux grands fauteuils dorés, à coussins de velours cramoisi, et derrière ces siéges monumentaux une petite troupe de musiciens.

Peu à peu ce salon se remplit de gentlemen en habits noirs et de dames en grande toilette.

Puis, à six heures et quelques minutes, la musique entonna un motif guerrier, une porte latérale s'ouvrit, et je vis entrer le cortége du lord-maire.

Deux espèces de hérauts, portant d'énormes masses d'armes en or massif, ouvraient la marche.

Puis venait un singulier personnage, un alderman ou un sheriff, vêtu d'une longue robe de soie, coiffé d'un haut bonnet de four-rure, à peu près comme les paysans de la Forêt-Noire, et tenant à la main une grosse canne de tambour-major.

Après lui, le lord-maire et la lady-mairesse. Le lord-maire était revêtu d'une robe de velours noir chamarrée d'or, sur laquelle étincelait une lourde chaîne antique, insigne de ses hautes fonctions. La lady mairesse portait une robe jaune serin, garnie de dentelles de Malines, un collier de diamants et des étoiles de brillants dans les cheveux.

Le lord-maire était un beau vieillard à cheveux blancs. Il s'appelait encore, ce jour-là, M. Andrew Lusk, M. P., en sa qualité de représentant aux Communes du bourg de Finsbury, l'un des quartiers les plus peuplés de Londres et le plus renommé par son attachement aux idées libérales. Pour le reste, Ecossais et presbytérien. — Le lendemain, il devint sir Andrew Lusk, la Reine l'ayant créé baronnet.

Voici donc le lord-maire and his best half — sa meilleure moitié — comme on l'a dit dans un toast, qui viennent prendre place devant les deux grands fauteuils dorés, à coussins de velours cramoisi.

Ces fauteuils sont faits pour la montre. Personne ne s'assied dessus.

La musique continue à jouer son air guerrier... Un personnage en habit noir, portant en sautoir un grand cordon rouge à franges d'or et qu'on me dit s'appeler M. Harker, circule parmi les invités, leur demande tout bas leur nom, et les présente à Milord et à Milady.

Un long défilé commence, et je vois passer un long cortége d'illustrations de tout genre, hommes et femmes. A tous le lord-maire et la lady-mairesse donnent une cordiale poignée de main, un shake hands, accompagné de cette invariable formule:

Very glad to see you.

Enchanté de vous voir.

On annonça, entre autres:

Lord Houghton, pair du royaume, ancien ministre, grand protecteur des lettres, grand lettré lui-même, et connu jadis sous le nom de Monckton Milnes;

Sir Robert Collier, ancien attorney général dans le cabinet de M. Gladstone;

Lord Lyttelton, le beau-frère de M. Gladstone, un philanthrope éminent, qui s'est donné la mort depuis, en se jetant par-dessus la rampe de l'escalier de son hôtel, dans un accès de spleen ou de fièvre chaude; Sir Francis Grant, peintre célèbre, président de la Royal Academy, où il a succédé à Landseer;

Sir Michaël Costa, chef d'orchestre à l'Opéra Italien;

Il signor Vianesi, idem;

Sir Julius Benedict, docteur ès musique et l'un des compositeurs les plus estimés de l'Angleterre;

Sir Richard Wallace, le Mécène bien connu; Sir Ch. Dilke, le député républicain de Chelsea;

Sir Thomas Erskine May, le greffier de la Chambre des communes;

Lord Stanhope, l'historien de la Guerre de la succession d'Espagne, — mort depuis;

Lord Ravensworth, un des grands noms de l'aristocratie;

Sir W. Stirling Maxwell, un baronnet et député écossais, richissime et grand amateur des beauxarts;

Mlle Albani, la cantatrice;

M. Mapleson, directeur de Covent-Garden, en uniforme écarlate, avec des épaulettes de colo-

nel, donnant le bras à une aimable blonde, vêtue de bleu et couronnée de bleuets, qui est M^{me} Christine Nilsson;

M. Halanzier, directeur de l'Opéra de Paris;
 M. Campo-Casso, directeur du théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles;

M. Barry, l'architecte du Parlement, M. Boehm, le sculpteur, auteur du monument du prince Albert dans Kensington gardens; MM. Buckstone, Byron et Dion Boucicault, auteurs dramatigues; M. G. Cruikshank, le caricaturiste célèbre qui a illustré Pickwick, Martin Chuzzlewit et la plupart des romans de Dickens; Th. Carlyle, l'historien; M. Wilkie Collins, l'auteur de la Femme en blanc; sir Henry Cole. le fondateur du musée de Kensington; M. Hepworth Dixon, le directeur de l'Athenaeum; M. Ch. Dickens, le fils de l'illustre romancier; M. Gustave Doré, lord Lytton Bulwer, aujourd'hui vice-roi des Indes; M. Froude, l'historien; M. Frith, le peintre; M. Faure, inspecteur du chant au Conservatoire royal de Bruxelles; sir F. Gilbert, peintre et dessinateur: signor Graziani, le professeur Huxley, le peintre

Gérôme, M. Kinglake, l'historien de la Guerre de Crimée; M. Millais, le chef de l'école des préraphaélites: les ténors Naudin et Sims Reeves: M. Ruskin, le critique d'art; M. Russell, le célèbre correspondant du Times; sir Arthur Helps, secrétaire du Conseil Privé, qui a écrit les mémoires de la Reine, sous la dictée de Sa Majesté; le baron Nathaniel de Rothschild; M^{lle} Singelli (M^{me} Louise Singelée), M^{me} Lemmens Sherrington; Alfred Tennyson, le poète lauréat, ce qui est en Angleterre une fonction; M. Anthony Trollope, le fécond romancier; M. Charles Read, son rival; M. Tagliafico, Mme Trebelli; les directeurs des principaux journaux de Londres; Mlle Titiens, la prima dona de Drury Lane, miss Thompson, l'auteur d'un tableau qui a fait sensation, la Charge de cavalerie de Balaklava, et puis... jugez quelle apparition!... Mlle Taglioni, la sylphide, aujourd'hui septuagénaire, mais encore charmante sous sa couronne de cheveux blancs, parée de la grâce qui est, comme dit Octave Feuillet, l'éternelle beauté des femmes!

Enfin, last not least, l'héroïne de la fête, la

marquise de Caux, rayonnante de joie et couronnée d'un diadème de brillants qui lui fut offert par la noblesse de Moscou.

Le marquis de Caux l'accompagne, portant à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur en brillants.

Plusieurs Français avaient été invités, M. Alexandre Dumas, M. Edmond About, M. John Lemoinne, M. Léon Say, M. Henri Taine, M. le préfet de la Seine, et aussi M. Jules Anspach, bourgmestre de Bruxelles. Ceux-ci se sont fait excuser, ainsi que M. Disraëli, aujourd'hui lord Beaconsfield, le premier ministre de la Reine.

Une demi-heure se passa en présentations, puis le secrétaire du lord-maire, M. Vine, un jeune homme très-distingué, en habit de cour, bas de soie, jabot de dentelles et l'épée au côté, vint annoncer que Leurs Seigneuries étaient servies.

Des valets, revêtus de livrées de brocart d'or et portant épaulettes, avaient enlevé les deux grands fauteuils dorés, comme au théâtre à l'heure d'un changement de décor; de grandes portes s'ouvrirent derrière le lord-maire, celui-ci pivota sur ses talons et conduisit ses hôtes dans la salle du festin.

Cette salle, de dimensions colossales, s'appelle l'Egyptian-Hall. Pourquoi? Je l'ignore. On n'y découvre rien qui rappelle les Pharaons, et elle est ornée de statues modernes dont la principale représente Caractacus, le héros de la Bretagne. De hautes colonnes de stuc, à chapiteaux dorés, soutiennent un plafond orné de rosaces sculptées. Aux extrémités se dessinent d'énormes vitraux gothiques. Le vaisseau est éclairé par des sun burners, cette désagréable lumière qui vous darde ses jets de gaz sur la tête, et qui remplace très-mal l'éclat scintillant et doux des bougies.

Dans une galerie pratiquée à hauteur du premier étage est installée la musique des *Cold*stream Guards, sous la direction de M. Fred. Godfrey.

La table d'honneur occupe tout un côté de la salle, dans le sens de la longueur. Derrière, dans des niches pratiquées dans des lambris rouges, se dressent les statues de marbre de la nymphe Égérie, de l'Étoile du matin, de Comus et de Griselda, singulier assemblage dans un palais civique. On les remarque peu d'ailleurs, tant l'œil est attiré par l'entassement de la vaisselle d'or massif qui encombre un gigantesque dressoir. C'est le trésor de la Cité de Londres, placé sous la garde d'un fonctionnaire vêtu de drap d'or et coiffé d'une casquette de jockey noire et or. C'est le chasseur du lordmaire, et il reste debout derrière Sa Seigneurie pendant tout le dîner.

Il y a trente personnes à la table d'honneur, à laquelle viennent s'ajuster à angle droit dix autres tables, de trente couverts chacune. Cela fait en tout 330 convives.

Le lord-maire prend place au centre, sur un trône. A sa droite s'assied M^{me} Adelina Patti, à sa gauche la lady-mairesse. A cette table, dont le surtout se compose de véritables monuments en or et en vermeil, on ne mange que dans des assiettes d'argent.

Les convives sont à peine assis qu'une voix de stentor retentit. C'est celle de M. Harker, l'homme au cordon rouge, le maître des cérémonies. « Mylords, ladies et gentlemen, dit-il, le trèshonorable lord maire vous invite à vous lever pour dire les actions de grâces. »

Alors apparaît en robe noire le chapelain de Sa Seigneurie, qui dit une courte prière, et une bande chorale, la London Vocal Union, composée de dix gentlemen de la chapelle de Saint-Paul, chante un chœur religieux d'un imposant effet.

Le lord-maire est debout, les mains jointes, les yeux baissés, et tout le monde fait comme lui.

La prière terminée, le repas commence. Le menu est écrit en français, comme tous les menus de l'univers. Les mets sont accommodés à la française comme le programme. Il n'y a d'exception que pour le traditionnel white bait, que la carte appelle en français blanchaille, et le classique potage à la tortue.

Le turtle soup de Mansion House est célèbre. Il y en a de deux espèces, entre lesquelles on vous donne à choisir: la tortue ordinaire et la tortue claire. La tortue claire est une sorte de bouillon dans lequel nagent de gros morceaux de la bête. On assaisonne ce potage de citron et d'une bonne dose de poivre de Cayenne. On arrive de la sorte à composer une sorte de poivre liquide, et après l'avoir mangé, l'on ingurgite un verre de punch. Les habitués prétendent que cela est fort digestif. Je ne vous conseille pas d'en faire l'expérience, à moins que vous ne vouliez vous soumettre au régime de la crémation intérieure et spontanée.

Le dîner est servi chaud, promptement et avec un ordre parfait, par un régiment de valets. Il fait une chaleur accablante. Vers neuf heures, les convives sont au moins aussi bien cuits que les canetons et les dindonneaux. Le lord maire s'est tranquillement débarrassé de sa robe, et sa chaîne n'étincelle plus que sur un habit de velours noir à boutons d'argent. Il paraît enchanté de la fête et surtout de sa charmante voisine, la marquise de Caux, qui joue aussi bien son rôle de reine que celui de Rosine du Barbier.

On dîne ainsi pendant près de trois heures, et l'on est sur le point d'étouffer, quant tout à coup l'atmosphère se rafraîchit comme après un orage. On a ouvert quelque part de mystérieux ventilateurs et l'on a répandu dans la salle des essences parfumées qui viennent doucement caresser l'odorat. En même temps les serviteurs présentent aux convives de grands plats de vermeil ciselé contenant de l'eau de rose, dans laquelle on trempe sa serviette pour s'humecter le front et les mains.

Cela étant, l'on se sent regaillardi pour le second acte de la pièce, le plus important, celui dont tous les journaux parleront demain; les discours.

Mais auparavant le héraut, M. Harker, vient se placer à côté du fauteuil de l'amphitryon, déplie et déploie une grande feuille de papier et adresse une proclamation au public.

Cette proclamation consiste dans la lecture des noms des convives, et leur annonce que le lord-maire va les inviter à boire avec lui dans la coupe d'amour.

Parfois cette annonce se fait au son du clairon. Dans cette circonstance, la trompette a été avantageusement remplacée par un marteau d'ivoire. Au même instant, le chasseur à casquette de jockey présente à Sa Seigneurie un splendide vidrecome d'or, rempli d'un vin épicé qu'on appelle de l'hypocras.

Le lord-maire se lève et présente la coupe à sa voisine de droite, qui est M^{me} Adelina Patti. Il ôte le couvercle, la *diva* fait une profonde révérence, et boit la première. Puis elle remet le couvercle et l'ôte de nouveau pour donner à boire au lord-maire, qui s'incline à son tour, puis offre la coupe à sa voisine de gauche.

Le même cérémonial gothique se répète à toutes les tables. Des coupes d'amour circulent tout autour de la salle, et chacun trempe ses lèvres dans le *love cup*, selon l'antique usage des banquets de la chevalerie.

Cette curieuse formalité accomplie, le héraut reprend la parole et annonce aux convives qu'ils vont entendre parler le lord-maire et les personnes qu'il a désignées pour lui répondre.

« Sachez et oyez, vous tous ici présents, invités du très-honorable lord-maire de la cité de Londres, que Sa Seigneurie va boire à la santé de Sa Majesté la Reine!

» Mylords, ladies et gentlemen, chargez vos verres! »

Puis une troisième et dernière sommation : « Mylords, ladies et gentlemen, accordez le silence au très-honorable lord maire. »

Celui-ci, d'une voix claire et avec un accent d'une parfaite bonhomie, propose la santé de Sa Majesté, « qui jouit de l'estime du monde et qui ne la mérite pas moins parce qu'elle a écrit un livre et qu'elle daigne encourager les arts. »

 Mylords, ladies et gentlemen, levez-vous pour boire à la santé de Sa Majesté la Reine.

Tout le monde se lève et le chœur entonne le God save the Queen.

La même formalité se répète pour le toast au prince de Galles et à la famille royale.

Cette fois l'orateur termine son discours d'une façon humoristique. Après avoir rendu un respectueux hommage aux aînés de la famille royale, il dit : « Nos autres princes jouent leur rôle d'une façon qui nous plaît et qui, j'espère, leur plaît également. »

Nouveau chœur, puis troisième toast. - Non

plus quelques paroles cette fois, mais un discours.

Un discours en l'honneur de l'art et de la littérature anglaise et étrangère.

Dans ce moment toute solennité a disparu. « On se demandera, dit M. Lusk, ce que le lord-maire a de commun avec les lettres et les arts. Je répondrai qu'un homme peut être un excellent juge de la pâtisserie sans être luimême un pâtissier. » Puis, après avoir longuement développé cette thèse que la littérature est la plus douce et la plus agréable distraction des hommes d'affaires, l'orateur appelle à lui répondre lord Houghton, sir Francis Grant et M. Halanzier.

Lord Houghton (M. Monckton Milnes), accueilli par des bravos qui témoignent de la popularité dont il jouit, prononce un de ces discours vraiment anglais, dans lesquels l'humour se mêle à l'érudition et au sentiment. Il rappelle qu'il a été l'ami de Macaulay, de Dickens, de miss Edgeworth, de Stuart Mill. — Il est aujourd'hui l'ami de Tennyson et de George Eliott. — Faisant allusion au premier

et au dernier roman de M. Disraeli, il dit gu'il est entré au Parlement avec Vivian Gray et qu'il s'y repose aujourd'hui avec Lothair. Il a jadis applaudi la Catalani comme il applaudit aujourd'hui la Patti. Il n'a pas oublié cette sylphide (la Taglioni) qui a enflammé son cœur dans sa jeunesse. Il a le culte des souvenirs, et il ne craint qu'une chose, c'est de n'être pas aussi élogieux que l'exige le génie des discours prononcés après boire. On rit et on applaudit. L'orateur s'élève ensuite dans des sphères plus hautes et recommande le culte des lettres comme le meilleur préservatif contre l'indifférence chez les hommes d'affaires, et le culte des idées pratiques comme le seul remède à des extravagances comme celles de la Commune de Paris. Le culte combiné des affaires et des lettres a constitué la grandeur de l'Angleterre dans le passé, et assure sa gloire dans l'avenir.

Sir Francis Grant, qui parle ensuite au nom des arts, n'est pas un orateur. Il le déclare lui-même en commençant. Mais il n'en fait pas moins un petit *speech* rempli d'allusions délicates, et se fait surtout applaudir quand il

signale le succès précoce de miss Thompson, la jeune élève de l'école des beaux-arts de Kensington, dont le début dans la peinture est un coup de maître. Miss Thompson, qui est une toute jeune fille, gracieuse et timide, rougit et s'incline, pendant que l'auditoire bat des mains.

— L'orateur termine en disant que l'art et les affaires vivent à merveille ensemble, et que c'est dans les classes commerçantes du royaume que l'art trouve son plus puissant appui.

M. Halanzier répond quelques mots en français avec beaucoup de tact et de sens. Il est tout confus de devoir parler devant cette illustre assemblée au nom de la France, mais il s'en tire à merveille, et pour conclure il invite le lord-maire à assister à l'ouverture du nouvel Opéra de Paris.

Quelques Anglais comprennent qu'il invite tous les convives, et promettent de faire le voyage.

— Mylords, ladies et gentlemen, chargez vos verres, le lord-maire va reparler!

Cette fois il boit à la musique, aussi douce que la liberté, et en particulier à cette reine du chant que tout le monde admire. (Triple salve d'applaudissements pour M^{me} Adelina Patti, qui disparaît derrière son éventail.) Les usages du pays, dit le lord-maire, ne me permettent pas d'inviter ma voisine à parler, mais j'espère que le marquis de Caux voudra bien répondre pour elle.

M. de Caux se lève aussitôt et prononce, en très-bon anglais, un petit discours fort goûté, disant qu'il regrette fort que sa femme ne puisse répondre en chantant, à l'allocution de son hôte.

Après l'anglais marqué d'un léger accent français du marquis de Caux, nous avons entendu l'anglais tudesque du maëstro Jules Benedict, qui s'est excusé en disant qu'il aimerait mieux jouer du piano que de la langue, Cela n'empêche qu'il a fort bien parlé.

Est venu ensuite le toast à la presse, auquel a répondu, pour l'Angleterre, M. G.-A. Sala, rédacteur du *Daily Telegraph*, pour les États-Unis, M. G. Sauer, correspondant du *New-York Herald*, et pour la presse continentale votre très-humble serviteur.

A la dernière heure, le lord-maire s'est aperçu

qu'il avait oublié de porter un toast aux auteurs et artistes dramatiques. Il l'a fait en peu de mots, et nous a procuré ainsi le plaisir d'entendre un remarquable discours prononcé par un acteur en renom, M. Alfred Wigan. Celui-ci a beaucoup amusé l'assistance en rappelant qu'au siècle dernier, au lieu d'inviter les acteurs à diner, un lord-maire les faisait coffrer à Newgate.

Vous croyez qu'après cela c'est fini. Pas du tout. Il y eut encore deux toasts, l'un au lordmaire, par sir Arthur Helps, grand-officier de l'ordre de Léopold de Belgique, l'autre par lord Ravensworth, à la lady-mairesse.

Sir Arthur Helps parla en d'excellents termes, avec beaucoup d'esprit et d'humour, disant, entre autres, à M. Lusk, qu'il manquait à tous ses devoirs d'économiste en se montrant si peu économe de ses deniers.

En répondant au toast porté à la lady mairesse par lord Ravensworth, le lord-maire dit que sa femme était aussi une « artiste, » et qu'elle pratiquait admirablement l'art de gouverner son ménage et de diriger son mari. Ce fut le mot de la fin, et les convives se levèrent pour aller prendre le café dans un salon voisin.

Onze heures sonnaient à l'horloge de St-Paul. Tel est le récit de la fête la plus brillante que l'on ait jamais donnée en l'honneur de l'art dramatique.

L'année suivante, M. Halanzier tint parole en invitant le lord-maire à l'inauguration solennelle du nouvel Opéra de Paris.

Le lord-maire traversa le détroit avec son cortége, son collier et ses équipages.

On lui fit un magnifique accueil. Mais ce n'était plus sir Andrew Lusk. — Le brave Écossais avait fini son temps, et ce fut son successeur qui recueillit les bénéfices de sa royale hospitalité.

Sic vos, non vobis, mellificatis apes.

CHAPITRE VIII

A TRAVERS LES RÉGIONS ADMINISTRATIVES.

SOMMAIRE: Journalistes et fonctionnaires. — L'administration infaillible. — La bureaucratie et la routine. — L'honneur de l'administration. — L'imperium. — Les vrais despotes. — L'apprentissage dans les bureaux. — Quelques administrateurs. — Masui, Bronne, Ducpetiaux. — Les fonctionnaires exclus des Chambres. — Un conseil d'État. — Une enquête administrative. — Le ballon de Metz. — Les deux pigeons.

I

J'aborde un sujet délicat. — Je vais parler d'une classe de citoyens qui professent l'horreur du journalisme, c'est-à-dire de cet impitoyable Argus qui fourre son nez partout, qui signale les excès de zèle, qui dénonce l'oubli des plus vulgaires devoirs, qui est à l'affût de toutes les négli-

gences, qui se fait le très-humble serviteur du public, au risque d'être parfois bafoué ou pris en faute, qui déteste les règlements et veut néanmoins qu'on les exécute, qui sert de portevoix à tous les griefs des petits et des grands, et se fait le chevalier errant de toutes les victimes, vraies et supposées, pourvu qu'elles soient intéressantes.

Cet ennemi-né de la presse, c'est le fonctionnaire. On a parfois appelé la presse le quatrième pouvoir dans l'Etat. Mais le fonctionnaire est le vrai pouvoir, je dirai plus, c'est l'Etat luimème. — C'est-à-dire Dieu ou le diable, selon qu'il aide ou qu'il rudoie, selon qu'il est favorable ou hostile. Je ne l'aime ni ne le hais; je ne lui impute qu'un tort, c'est de se croire impeccable et infaillible.

Vous connaissez le vieil adage : « Le Roi ne saurait mal faire. » Le fonctionnaire est dans le même cas. Fût-il un simple douanier, du moment qu'il vous tient, il est le maître, il le sait, il agit comme tel.

Placé au sommet de l'échelle, il vous écrase de son expérience, de sa compétence, de sa supériorité. - Dans les degrés inférieurs, il se venge sur vous de son insuffisance. Ayez le malheur, dans un bureau de poste, ou bien au guichet d'un chemin de fer, de vous tromper sur une taxe, sur une distance, sur une formalité à remplir; dans une banque d'arriver avec un bordereau qui n'est pas tout à fait en règle, on vous traitera de Turc à Bulgare. Neuf fois sur dix, l'employé, qui est payé pour vous servir, yous traitera comme un intrus. - Il entrerait chez vous, que probablement vous vous lèveriez pour le recevoir, vous lui offririez un siège, vous l'inviteriez poliment à attendre, si vous êtes occupé. — Si vous faisiez autrement, il vous appellerait un malotru. -Mais lui, c'est tout autre chose. — Il vous voit paraître à son établi: C'est à peine s'il daigne lever les yeux. S'il yous regarde, c'est pour yous toiser, afin que vous soyez bien convaincu de son importance. Vous attendez qu'il ait fini de manger sa tartine et de tailler sa plume. S'il est assis, il se gardera bien de quitter sa chaise ou son fauteuil. S'il veut bien condescendre à vous adresser la parole, ce sera toujours d'un ton rogue et d'un visage ennuyé, vous jetant deux mots d'un air distrait, tout en continuant à causer avec un collègue. Parfois il sait que vous êtes là et fait semblant de ne pas vous voir. Il vous tourne le dos, mais il a devant lui un miroir, dans lequel il vous contemple, et il s'amuse de votre air impatient. S'il peut vous faire croquer le marmot, il n'y manquera pas. Ce n'est point qu'il soit méchant; hors de son bureau il sera le meilleur fils du monde, mais il tient à ce que vous soyez bien pénétré de son autorité. - Son plus grand bonheur est de vous prendre en défaut. Quand il y réussit, il triomphe, il sort de son mutisme, il devient loquace et gouailleur. Il craindrait d'être suspect s'il était poli, caril y a des chefs qui prétendent qu'il faut se défier d'un employé trop aimable.

Cette façon d'agir dans les petites choses se reproduit en tout. Dieu vous garde d'être créancier de l'Etat; c'est à la fois le plus sûr et le plus mauvais de tous les débiteurs. Il vous envoie promener sans vergogne, sous prétexte qu'il n'a pas d'argent. S'il cause un préjudice à quelqu'un, il se hâte d'affirmer avec une hautaine assurance qu'il n'en est pas responsable. Si vous lui demandez compte d'une vexation quelconque, il invoque les règlements. Ils sont vexatoires, mais ils existent; donc vous devez être vexé. S'il lui plaît de ne pas vous répondre, il ne vous répond pas. Vous avez, comme dernière et suprême ressource, la responsabilité ministérielle, le droit d'interpellation au sein des Chambres, mais il faut trouver quelqu'un qui consente à interpeller, et les trois quarts du temps vos griefs sont considérés comme de trop minime importance pour que les pouvoirs publics consentent à les prendre au sérieux. - Bien souvent le citoyen s'abstient de réclamer, parce qu'il est sûr d'avance de ne rien obtenir, et les petites gens ne réclament jamais, ignorant même que le droit de réclamation existe.

Ce que je viens de dire peut sembler sévère à beaucoup de ceux qui me lisent, et pourtant je n'exagère pas. Les personnes haut placées vivent dans une sphère où les petits abus échappent à leur appréciation. Elles jouissent partout de priviléges qui les mettent dans l'impossibilité de juger ce qui se pratique à l'égard du commun des martyrs. — Si, par hasard, elles éprouvent un désagrément, elles ont à leur disposition toutes sortes de moyens et d'influences pour les faire redresser. On est trop heureux de leur plaire et de s'assurer leur alliance par de menus services. Parfois il arrive pourtant qu'un privilégié ait à se plaindre d'un préjudice sérieux, et trouve l'occasion bonne pour faire justice. Alors, malheur au coupable! Un jour, dans une gare de chemin de fer, un ministre des travaux publics se trouva en face d'un buraliste grossier. — Il fit le tour du bâtiment, entra dans les bureaux, se fit connaître et l'employé fut suspendu. Mais de pareils incidents se produisent une fois en un quart de siècle.

Le grand tort des administrations de tout genre, c'est de mettre leur orgueil à nier les abus d'abord, à les cacher ensuite, quand la négation devient impossible.

Il m'est arrivé, un jour, d'obtenir la restitution d'une taxe indûment perçue, dans une grande station du pays. Ma réclamation avait eu pour effet de révéler tout un système de fraude organisé, aux dépens des voyageurs, par des employés infidèles. Satisfaction me fut donnée, mais on me conjura en même temps de ne rien dire: « pour l'honneur de l'administration. »

C'est aussi « pour l'honneur de l'administration » que l'on a nié, pendant si longtemps, les vols de bagages qui se commettaient dans les trains. Il a bien fallu se résoudre, à la suite des plaintes venues de l'étranger, à prendre des mesures énergiques; mais combien se passa-t-il de temps avant qu'on voulût en tenir compte?

La même chose s'est passée à la Banque de Belgique. Il est de notoriété publique que des membres de l'administration avaient été avertis d'irrégularités graves qui se commettaient au préjudice de l'établissement. « Pour l'honneur de la Banque » on haussa les épaules. Vous savez à quel point l'honneur fut sauvegardé.

J'émets ici des idées générales, sans vouloir blesser personne. Je critique une tendance qui est, malheureusement, la même dans tous les pays, et qui a pour cause principale une notion fausse des devoirs qu'impose l'esprit de corps. Cet esprit domine la bureaucratie plus qu'aucune autre fonction sociale. Il est la plus grande arme de la routine, nuit puissamment au progrès et défie parfois l'introduction des plus utiles réformes. On a vu les meilleures idées d'un ministre échouer devant le mauvais vouloir et l'inertie de ses bureaux.

Grâce aux mœurs administratives, pour les neuf dixièmes des citoyens l'État est un ennemi. C'est une des raisons pour les quelles on ne se fait point scrupule de le voler au besoin. - Voler l'État n'est pas voler, — telle est la morale du bas peuple, et c'est l'État lui-même qui la lui inculque en laissant agir comme des despotes ses représentants officiels. Plus leur fonction est infime, plus leur prétention est exorbitante. Dans les sphères élevées, vous rencontrez des hommes que l'éducation préserve contre la tentation d'abuser de leurs pouvoirs. Mais, plus vous descendez, plus l'omnipotence s'accroît. Le petit fonctionnaire, l'employé minuscule, a dans ses mains une parcelle de l'imperium. Vous ne vous doutez pas à quel point il en use et jouit d'en abuser.

Bien que l'esprit du bureaucrate soit à peu près le même partout, j'ai constaté que sa tendance à la domination s'accentue tout particulièrement dans les pays démocratiques. Il faut voir comme l'employé suisse malmène ceux qu'il croit ses inférieurs. Revenant un jour de Milan par le lac Majeur, je fus indigné des vexations de tout genre qu'on infligea à une pauvre femme du canton du Tessin, qui regagnait son pays après avoir perdu son mari sur la terre étrangère. Elle avait un petit enfant sur les bras. Elle était épuisée de fatigue, ayant voyagé pendant trois nuits et trois jours sans désemparer. L'enfant criait, la mère pleurait. Or, il n'y eut pas de tourments qu'on ne fît endurer à cette malheureuse femme, la forçant d'exhiber toutes ses hardes à Magadino, à minuit, alors que la douane, dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, ne demandait rien à personne; allant jusqu'à lui interdire l'entrée de la diligence où elle avait sa place payée, sous prétexte que des touristes se trouvaient mal à l'aise. - Jamais vous ne verrez de pareils scandales dans des pays réputés aristocratiques, comme l'Angleterre ou l'Allemagne.

Ce qui me frappe et me confond, c'est que

le peuple, toujours si prompt à s'émouvoir et à s'indigner de la violation des grands principes qu'il ignore et des droits qu'il n'exerce pas, subisse avec une si profonde philosophie les incessantes misères que lui cherche l'autorité, dès l'instant où elle porte une casquette galonnée et des boutons d'uniforme. Il y a des sergents de ville qui inspirent plus de terreur que l'autocrate de toutes les Russies.

Après cela, j'avoue que le métier n'est pas toujours récréatif et qu'il faut avoir tué père et mère pour s'y dévouer. Avez-vous jamais songé à vous demander ce qui se passe dans la cervelle d'un homme qui passe toute sa journée à timbrer des lettres, à délivrer des coupons, à verbaliser contre des charretiers et des cuisinières? Il y a encore une certaine place pour l'imagination dans les travaux manuels les plus rudes, parce que l'esprit n'y est pour rien. Mais une profession matérielle, qui exige en même temps une attention soutenue, doit conduire fatalement à une dépression du cerveau et engendrer la haine du genre humain.

Passons aux degrés supérieurs de la hié-

rarchie. Il y a, sans doute, des hommes distingués et d'un rare mérite dans les administrations. Mais ce sont ceux qui y sont entrés après avoir fait des études et conquis d'emblée une position respectable.

Mais, prenons la multitude de ces jeunes gens que leurs parents font entrer dans un bureau au sortir du collége. Ils deviennent des surnuméraires. On les emploie à copier des lettres sur des matières dont ils ne connaissent pas le premier mot. Qui s'occupe de leur éducation? Un premier commis ou un chef de division n'est pas un professeur, une administration n'est pas une école. Celui qui veut s'instruire hors des heures de corvée en a sans doute le loisir, mais, combien s'en soucient? Puis, l'avancement arrive à des époques réglementaires, sans que l'intelligence se soit notablement développée. On est devenu forgeron en forgeant, mais en forgeant toujours le même rouage du même appareil et en suivant pour doctrines les errements que l'on a vu pratiquer autour de soi. Le monde s'étonne, après cela, de ce que la routine soit si puissante, et l'abus si difficile à déraciner. On l'élève à la brochette et sans se préoccuper des connaissances générales qui sont la force de l'homme dans la société. Aussi les gouvernements passent et les abus demeurent, se perpétuant par l'incessante action de ceux qui en vivent — parfois très-misérablement — mais qui n'en vivent pas moins.

Je ne m'étendrai pas sur ce chapitre, qui s'étendrait démesurément sous ma plume pour n'aboutir qu'à répéter ce que cent autres ont dit et écrit avant moi avec beaucoup plus d'autorité et un égal insuccès.

Je me borne à constater dans ce livre, qui ne veut parler que de la Belgique, qu'elle ne vaut ni plus ni moins sur ce terrain que tous les pays du monde. Le type du bureaucrate est partout le même, absolument conforme au merveilleux portrait qu'en a tracé Balzac dans un roman célèbre.

Nous avons eu quelques administrateurs modèles, au premier rang desquels j'ai souvent entendu citer Masui, l'ancien directeur général des chemins de fer. C'était un homme très-simple d'apparences, plein d'aménité, sans aucune morgue et d'une activité prodigieuse. Il avait sous ses ordres toute une armée de fonctionnaires et d'employés de tous grades et, doué d'une mémoire extraordinaire, il les connaissait tous, depuis les plus haut placés jusqu'aux plus infimes. Tous l'adoraient, les petits surtout, et ils le voyaient arriver avec bonheur quand il v avait quelque part un service à reconnaître, une injustice à redresser, une question difficile à résoudre. Il travaillait sans cesse, en voyage comme dans son cabinet, et c'est lui qui m'a appris à écrire en chemin de fer, une jambe croisée sur l'autre. Il indiquait un autre moyen, qui ne peut malheureusement être employé par tout le monde, et qui exige une installation spéciale, c'est une tablette suspendue par des cordes au plafond de la voiture. - Il prétendait aussi, mais j'ignore s'il en a jamais fait l'expérience, qu'il pourrait sauter sans peine d'un train lancé à grande vitesse. Masui avait eu la bonne fortune de créer l'administration du chemin de fer. C'était une raison pour qu'il en connût le fort et le faible. Ayant tout organisé

lui-même; revêtu, en outre, de pouvoirs à peu près absolus, il pouvait introduire, sans blesser personne et sans se heurter à aucun obstacle invincible, les changements qu'il croyait utiles. C'est encore un homme qu'on oublie, en dépit de ses immenses services. - Je ne doute pas qu'il n'ait eu des émules ailleurs. Je les ai malheureusement peu connus, ce qui m'empêche d'en parler comme je le voudrais. - Bronne, dans l'administration des postes, était cité comme un modèle, et l'on reconnaissait sa compétence à l'étranger comme en Belgique. - Ducpetiaux s'illustra aussi dans l'organisation du service des prisons, qui fut entièrement son œuvre. Ses colonies pénitentiaires de Ruysselede et de Beernem, pour lesquelles il avait la prédilection d'un père, sont considérées partout comme des établissements modèles. Ducpetiaux, qui avait été très activement mêlé aux événements de 1830, qui, à cette époque, avait joué un grand rôle et fait preuve d'un incontestable courage, voulut jouer un rôle politique. Il fut le véritable promoteur du premier Congrès de Malines. -Unioniste convaincu, il appartenait au groupe

des catholiques-libéraux, et s'il avait vécu assez longtemps pour voir le Concile du Vatican, il serait probablement mort comme Montalembert dans l'impénitence finale. Sans le vouloir, en organisant les assises du catholicisme constitutionnel, il contribua à préparer le triomphe des ultramontains. Ducpetiaux, comme Dechamps, avait été républicain dans sa jeunesse. Il s'était rallié à la monarchie constitutionnelle, mais le philanthrope avait remplacé chez lui le démocrate. En France, il eût été du centre droit; il serait difficile de dire exactement ce qu'il fut en Belgique.

11

Ce mélange ou cette confusion de l'administration et de la politique m'amène à dire deux mots d'une question qui a été tranchée d'une façon sommaire, en 1848, sous l'influence de la révolution de février, et qui redeviendra un jour ou l'autre le thème des préoccupations publiques.

La Constitution belge n'avait décrété d'autre condition d'éligibilité pour les Chambres que l'indigénat, la jouissance des droits civils et politiques, l'âge de 25 ans accomplis, le domicile dans le royaume. En 1848, on décréta que tous les fonctionnaires ou employés, salariés par l'Etat, nommés membres de l'une ou de l'autre Chambre, devraient désormais, avant de prêter serment, opter entre le mandat parlementaire et leurs fonctions ou emplois.

Je ne sais trop à quels abus criants l'on voulut ainsi porter remède, mais je suis porté à croire qu'on se laissa entraîner par la fièvre de réformes qui régnait à cette époque, réformes dont quelques unes ne méritaient pas l'engouement dont elles furent l'objet. Si on l'avait pu, si la Constitution n'y avait mis obstacle, on aurait supprimé jusqu'à l'indemnité législative, qui a le tort d'être inscrite à titre perpétuel dans la charte, alors que la liste civile n'est fixée que pour la durée d'un règne.

On exclut donc d'un trait de plume tous les fonctionnaires des deux Chambres. — Plus de magistrats, plus de généraux, plus d'officiers,

plus de diplomates, plus de professeurs, plus de serviteurs de la chose publique — à moins qu'ils ne fussent assez riches pour échanger leur traitement contre une indemnité qui ne suffit point, aujourd'hui, pour payer les frais de voyage et de séjour à Bruxelles.

On ne voulait plus admettre que des législateurs jouissant d'une indépendance absolue visà-vis du pouvoir, oubliant que les hommes les plus distingués du Parlement depuis 1830 avaient été des fonctionnaires. Je citerai, au hasard, et sans acception de parti, M. Rogier, M. Lebeau, M. H. de Brouckere, M. Malou, M. J.-B. Nothomb, le général Goblet, M. Liedts, M. Raikem, M. de Schiervel, M. Du Bus, M. de Gerlache, M. de Muelenaere, M. d'Huart, M. d'Anethan, et beaucoup d'autres.

En supposant que l'on voulût exclure en fait de magistrats les membres du parquet, lesquels pouvaient avoir à recevoir des ordres du ministre de la justice, était-ce une raison pour interdire l'entrée des Chambres aux conseillers des cours de cassation et d'appel, aux juges des tribunaux de 1^{re} instance?

Y avait-il quelque motif péremptoire de répudier les services des officiers généraux de l'armée, de fermer l'enceinte législative aux savants qui occupaient des chaires dans les universités de l'État?

Sous prétexte de démocratie, on faisait de l'ostracisme; sous prétexte d'indépendance, on enlevait à la Législature une grande partie de son prestige et de son efficacité. — On avait dit, cependant, que, pour faire le tour du monde, la liberté n'avait plus besoin de passer par la Belgique.

Les Chambres ont perdu à ce régime; je me demande ce que l'administration, l'armée et la justice y ont gagné. En fait d'hommes possédant l'expérience des affaires, la représentation nationale ne compte plus que des pensionnés, c'est-à dire des hommes pour qui a sonné l'heure de la retraite, ou que l'ambition de gouverner le monde a saisis sur le tard. Les professeurs des universités de l'État sont exclus légalement de la tribune, et virtuellement du pouvoir, tandis qu'un professeur de l'Université catholique de Louvain officie en qualité

de grand prêtre des écoles de l'État. Le ministre de la guerre, lorsqu'il s'agit de l'armée, ne trouve plus de contradicteurs. L'expérience pratique a cessé d'être un élément de la confection des lois, et il semble aux hommes d'étude que la loi des incompatibilités eût dû avoir pour corollaire l'institution d'un conseil d'État.

Je me borne à noter cette opinion. Si j'entrais plus avant dans ce débat, je risquerais de terminer ce petit livre sur le ton d'un pamphlet politique.

III

J'aime mieux donner pour complément à ce chapitre le récit plus récréatif d'une aventure dont j'ai été le héros anonyme, et qui vient à l'appui de mon sentiment sur l'esprit qui règne dans certaines régions inférieures ou moyennes de la bureaucratie.

On y verra aussi l'importance qu'il faut atta-

cher à certaines enquêtes, à l'aide desquelles on tranche des questions en litige entre l'autorité et le public.

Au mois d'octobre 1870, l'idée saugrenue me passa par la tête, un jour, de faire arriver à Bruxelles un ballon qui apporterait des nouvelles de Metz, assiégé, à cette époque, par l'armée allemande.

Il s'agissait tout d'abord de se procurer un ballon.

J'en fis tout simplement acheter un chez Ricard, l'artificier, qui demeurait alors place de Louvain. Je le payai, je crois, 2 fr. 50.

Je fis ensuite imprimer, sur un petit carré de papier bleuâtre, cet en tête :

Quartier général de l'armée de l'Est. Direction 3, nº 8504. — (Je ne garantis pas l'exactitude des chiffres, mais ils importent peu.)

Puis j'écrivis sur le papier ces quelques lignes :

Bazaine et Lebœuf se sont battus en duel et

sont tous deux grièvement blessés. Canrobert a pris le commandement de l'armée. Attendez-vous à de graves événements.

(Signé) Delatour, adjudant général de l'armée du Rhin.

Metz, le 2 octobre.

J'enveloppai ce billet d'un morceau de baudruche, et le cerclai à l'aide d'un fil de cuivre.

Je voulus procéder ensuite au gonflement du ballon. A cet effet, je le plaçai sur un bec de gaz. Il s'emplit lentement, mais, l'opération terminée, je ne pus le faire monter plus haut que le plafond.

Comment arriver à le lancer?

Un instant de réflexion me fit arriver à cette conclusion qu'il importait fort peu que le ballon montât, pourvu qu'il descendît.

Un de mes collaborateurs et moi nous l'enveloppâmes dans du papier (il pouvait avoir cinquante centimètres de diamètre) et, à la brune, nous allâmes le déposer tranquillement dans un taillis du Parc. Le lendemain matin, vers 8 heures, je passai par là, et je constatai que le ballon était encore à la place où il avait été déposé la veille.

Je me dis qu'il serait relevé bientôt par des gamins, qui le mettraient en pièces, et qu'on n'en entendrait plus parler.

Mais, le 5 octobre, à ma grande surprise, je trouvai dans l'Étoile l'articulet suivant :

« Un ballon de Metz a été relevé ce matin dans le Parc. C'est un agent de police qui en a fait la trouvaille, et l'on peut juger de son étonnement, lorsqu'il découvrit, entre autres papiers, un billet ouvert contenant ce qui suit, assez difficile à déchiffrer. »

Suivait le texte de la dépêche...

« Nous nous attendons assez à tout pour ne nous étonner de rien. Mais franchement ce ballon nous paraît trop spirituel. Partir de Metz et choisir pour tomber, non-seulement notre territoire neutre, mais le Parc et la capitale, sous les fenêtres du palais du Roi et celles du ministère des affaires étrangères, c'est impossible. » En tout cas, nous constatons le fait, et si ce n'est pas une plaisanterie, on se tiendra pour averti.

» Les papiers que contenait le ballon ont été remis en des mains sûres, et on est très embarrassé, nous assure-t-on. Pour notre part, nous croyons qu'il n'y a qu'une chose à faire: Tout dire. C'est un devoir de neutralité, car nous ne pouvons pas plus garder les secrets de Bazaine ou de Canrobert que ceux de Bismarck. Qu'on interne donc le pauvre ballon dans une ambulance, et s'il contient des dépêches fermées, qu'on les mette au rebut, jusqu'à ce qu'on vienne les réclamer. Sauf meilleur avis, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, et nous n'hésiterions pas, quant à nous, à en refuser communication, aussi bien à M. de Balan qu'à M. Tachard. »

J'ai à peine besoin de faire ressortir le côté plaisant de cet article, qui ne pouvait venir que de l'hôtel de ville. La police avait trouvé le ballon et s'était fait gloire de sa trouvaille. On avait délibéré sur le meilleur parti à prendre,

et l'on se faisait conseiller par l'*Etoile* de tout dire, et de tout cacher. En même temps qu'elle donnait le conseil, l'*Etoile* publiait la dépêche.

Elle disait, il est vrai, qu'il y en avait plusieurs, l'une ouverte, les autres fermées.

Je savais mieux que personne qu'il n'y en avait qu'une. La perplexité dans laquelle on se trouvait, en présence d'un cas non prévu par Vattel, était donc une pure invention.

Je me gardai bien de rien dire, et pour ne pas être soupçonné, je reproduisis l'article de l'*Etoile*, sans y ajouter un mot de commentaire. Il faut avant tout renseigner le public sur les événements.

Mais je venais à peine d'achever la lecture de l'Etoile que, vers neuf heures du matin, je reçus la visite d'une dame du meilleur monde, très-connue pour le patronage actif qu'elle accorde à des œuvres de bienfaisance.

Prenant un air mystérieux et ému, elle me tint à peu près ce langage :

— Je viens, monsieur, vous demander un service. Mon coiffeur, qui coiffe aussi M. d'Anethan, m'a appris ce matin qu'il venait d'arriver à

Bruxelles un ballon de Metz. Il contient, paraît-il, un paquet de dépêches intéressantes. Or, j'ai un parent qui est enfermé dans cette ville, depuis le commencement du siége, et dont je serais bien heureuse d'avoir des nouvelles. Ne pourriez-vous me dire comment je dois m'y prendre pour savoir s'il y a une lettre à mon adresse?

C'était l'époque où l'on expédiait par ballon des lettres de Paris.

Je répondis à cette dame que je n'avais aucune espèce de rapports avec le département des affaires étrangères, et que peut être elle ferait mieux de s'adresser à son coiffeur, puisqu'il avait l'honneur de friser tous les matins le toupet de l'honorable chef de notre Foreign-Office.

Elle me remercia et partit. Vous voyez que l'affaire commençait à prendre une tournure assez intéressante.

Le 8 octobre, j'appris, toujours par l'Étoile, que l'on avait déposé le billet ouvert, qui se trouvait attaché au ballon, à la légation de France.

Tous les journaux de l'Europe publièrent ces graves nouvelles. Peut-être ont-elles donné lieu à une correspondance diplomatique. Je n'en serais nullement surpris.

Le 9, le *Précurseur* d'Anvers m'apporta un article dans lequel il était dit que les journaux allemands faisaient des commentaires sur ce singulier incident. Qui sait? Ils soupçonnaient peut-être une trahison.

Mais le *Précurseur*, probablement pour épargner quelque ennui à la Belgique, insinuait que le prétendu ballon de Metz pouvait bien être une mystification de Louis Ghémar, le photographe, qui n'en faisait jamais d'autres; que le vent avait soufflé dans la direction du sud, ce qui avait dû empêcher un ballon de venir du sud-est, mais qu'en tout état de cause, et toute explication réservée, *les dépêches* avaient été remises à M. Tachard, ministre de la République française à Bruxelles.

Quelques jours se passèrent sans que j'entendisse parler encore de cette affaire. Mais, quelque temps après, j'eus l'occasion de rencontrer chez un ami un membre du collége échevinal de Bruxelles, et c'est par lui que j'appris l'édifiante histoire qu'on va lire :

Le gardien du Parc avait découvert le ballon, entre onze heures et midi, dans le taillis où je l'avais déposé la veille.

Il avait sur-le-champ prévenu la police, qui avait, non moins instantanément, prévenu le collége échevinal.

Ce gardien devait être un maître homme. Au lieu de croire à une plaisanterie, il avait pris la chose au sérieux et s'était renfermé dans le strict accomplissement de ses devoirs.

Les membres du collége, ou tout au moins quelques-uns d'entre eux, se rendirent aussitôt sur les lieux, j'allais dire du sinistre, et le ballon fut porté processionnellement à l'hôtel de ville.

On prit connaissance de la dépêche ouverte.

— J'ai déjà dit qu'il n'y en avait pas d'autre.

Un maître imprimeur, que je m'abstiendrai de nommer, fut cité aussitôt, en qualité d'expert.

On lui soumit le bulletin portant ces mots imprimés en caractères typographiques :

Quartier-général de l'armée de l'Est.

Le brave homme déclara à première vue, avec cette assurance que donne une longue expérience du métier, que ces mots avaient été imprimés avec les caractères d'une imprimerie mobile de campagne.

On comprit sur-le-champ qu'on avait affaire à une dépêche sérieuse et authentique.

On fit alors demander à l'Observatoire si la direction du vent, dans la journée du 4 octobre, permettait d'admettre qu'un ballon, dont on disait les dimensions, fût arrivé de Metz jusqu'à Bruxelles.

La science répondit que la direction du vent avait été favorable, mais que les dimensions du ballon n'étaient pas suffisantes pour qu'il eût pu venir de si loin. — Toutefois, après mûr examen, l'on croyait qu'il avait pu être lancé des avant-postes, ce qui fournissait une hypothèse favorable à l'authenticité du voyage.

Dans ces conditions, on se mit à délibérer sur ce qu'il y avait à faire.

On résolut, après un débat, dans lequel des hommes compétents donnèrent leur avis, qu'il fallait déposer l'original de la dépêche au ministère des affaires étrangères, et une copie entre les mains des ministres de France et d'Allemagne.

La neutralité belge était sauve.

Pendant ce temps, je courais un grand risque d'être découvert. — Voyant le succès de ma première entreprise, j'en avais projeté une autre, et j'avais fait acheter au marché deux pigeons de volière, sous l'aile desquels j'avais adap té des dépêches écrites sur le même papier avec l'en-tête du quartier général de l'armée de l'Est.

Je fis déposer le premier de ces pigeons dans le square de l'Observatoire royal, et je n'en eus plus jamais de nouvelles.

Quant à l'autre, je le lâchai moi-même d'une fenêtre du premier étage de la maison de la rue des Sables où est installé l'*Echo du Parlement*.

Le jardin de cette maison est ou était (car il a été supprimé depuis) contigu au jardin du pensionnat des Dames de Marie, que tout le monde connaît, rue du Marais.

Au milieu du jardin du couvent se trouve un magnifique noyer.

Le pigeon vola tout droit vers l'arbre et se percha sur l'une des branches.

Tous mes efforts, pendant plus d'une heure, ne parvinrent pas à le décider à partir.

Je me dis alors que si l'animal venait à être pris dans ce couvent, que l'on découvrît la dépêche, qu'on la portât encore à l'hôtel de ville, et qu'on y constatât l'identité de l'en-tête du bulletin avec celui de la dépêche du ballon, on en viendrait inévitablement à tirer des conclusions fâcheuses de cette analogie et du voisinage de l'endroit où l'on aurait pris le pigeon.

Je pensai donc qu'il fallait tâcher de le ravoir, et je fis demander à la supérieure du couvent la permission de le faire reprendre.

Celle-ci me fut accordée sans difficulté. On pria religieuses et pensionnaires de quitter le jardin, et un apprenti typographe, à qui l'on prêta complaisamment une échelle, monta dans le noyer pour aller quérir le volatile.

Celui-ci fit ce qu'aurait fait tout autre oiseau à sa place : il s'envola. Puis il se précipita, tout ahuri, dans la fenêtre ouverte d'une maison voisine, où je jugeai bon de ne pas aller le chercher.

On I'y aura mis à la broche — car il n'en fut plus jamais question.

Voilà l'histoire du ballon de Metz et de l'enquête à laquelle il donna lieu. Vous comprendrez qu'après celle-là, j'aie gardé une médiocre confiance dans les enquêtes administratives.

CHAPITRE IX

VUE D'ENSEMBLE.

SOMMAIRE: La physionomie du Belge.— Le physique.— Le moral. — L'apologie de notre temps. — Le rôle de la Belgique dans le monde. — La sagesse bourgeoise. — La prose. — L'économie domestique. — La question sociale. — Les riches et les pauvres. — L'ouvrier. — L'instruction. — L'avenir.

]

Ce petit livre mentirait à son titre, si je n'essayais d'esquisser, au moins à grands traits, ce qu'il y a de plus saillant dans le caractère, les mœurs, les vertus et les vices de la société belge.

Au physique, le Belge n'a pas de signe particulier. Il n'est ni blond, ni brun, ni grand, ni petit, ni gros, ni maigre. On ne le reconnaît pas, à première vue, comme l'Anglais, l'Allemand, l'Américain, le Français, l'Espagnol ou le Chinois. À l'étranger, ce qui aiderait le plus à le distinguer, c'est son accent, s'il est des Flandres, ou bien Wallon de Namur ou de Liége. Le Liégeois aspire ses h et chante en parlant. Le Namurois met des accents graves ou aigus sur ses voyelles. Mais ces petites particularités, qui se retrouvent en tous pays, ne suffisent pas à créer une individualité. L'infinie variété des types défie toute classification raisonnée.

Au moral, le diagnostic n'est pas plus facile. Depuis la noblesse jusqu'au peuple, la différence réside surtout dans le costume. Depuis l'invasion générale de la barbe et des moustaches, il n'y a plus même l'ancien type professionnel du magistrat, du médecin, de l'avocat, du notaire. Il n'y a plus que la robe et l'uniforme qui permettent de distinguer un substitut d'un sous-lieutenant. — Les seuls individus fatalement reconnaissables sont les gens d'Église. Séminaristes, bedeaux, sacristains, marguilliers,

porte-soutanes et porte-cierges, tout cela paraît coulé dans le même moule. — Et si vous regardez le personnel d'une procession ou d'un pèlerinage, vous verrez que tous les figurants se ressemblent comme autant de Japonais. Ceux-là forment une caste, et la seule qu'il y ait encore en Belgique. Il y a quinze ou vingt ans, il y avait encore une certaine originalité dans les allures des peintres, des musiciens, des poètes. Aujourd'hui, tout cela s'est fondu dans le bourgeois. Si l'on rencontre dans la rue quelque personnage débraillé, aux allures provocantes, au regard farouche, on dit : « C'est un communard! » Tout le reste s'est pétri, perdu et déformé dans la banalité universelle.

Il faut bien le reconnaître, parmi les mérites ou les défauts qui nous distinguent, le principal n'est point l'originalité. Celle que nous font en ce moment quelques vilains scandales n'est heureusement que passagère et, dût-elle être permanente, elle ne nous distinguerait pas beaucoup encore de l'ensemble des nations qui nous environnent. Des pessimistes essayent de nous persuader et de se persuader à eux-mêmes que

nous courons tout droit aux abîmes. Tout cela parce qu'une poignée d'aventuriers, abusant de la crédulité du public, a donné de la besogne au parquet. Nous serions peut-être perdus, ou du moins compromis, si la justice s'avisait de les traiter avec égards et de jeter un voile sur leurs turpitudes. Mais l'opinion les accable de son mépris et Thémis n'entend pas ménager les grands coupables. Pour le reste, que l'on veuille bien se recueillir et jeter un regard sur le passé. La France a-t-elle péri, parce que l'on vit à peu près à la même époque - les scandales, comme les malheurs, vont par troupes un ancien ministre de la justice, un général et un opulent financier condamnés pour concussion, un pair de France assassin et un notaire prévaricateur? Sommes-nous plus riches en scandales de tout genre que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, les Etats-Unis, la Russie, la Grèce et tous les pays du monde moderne, pour ne rien dire du moyen âge et de l'antiquité?

En vérité, ce siècle est un mauvais moment.

Mais, si mauvais qu'il soit, l'est-il plus que

ses devanciers? En France on se récrie avec une indignation, trop bruyante pour être sincère, contre les mœurs du second Empire. Mais, sans même se demander si l'Empire a fait les mœurs ou si les mœurs ont fait l'Empire, est-ce que, par hasard, les temps glorieux de François I^{cr}, puis la Ligue et la Fronde, puis encore la Régence et le Directoire ont légué à la postérité de bien beaux exemples?

Est-ce que Henri II, reprenant la maîtresse de son père avec son trône, fut un bien noble type de souverain? Est-ce qu'en Angleterre le sanglant Henri VIII, avec ses royales concubines, Georges IV, avec ses orgies et ses dettes, Sheridan, avec ses débauches, Walpole, tarifant les consciences, ont fourni au monde de bien édifiants modèles? Et chez nous Philippe le Bon peuplant sa cour de ses bâtards, et ailleurs Marguerite de Valois collectionnant les cœurs de ses amants, et Catherine de Russie avec son Potemkin, sans compter les grenadiers de la garde; et le czar Pierre — nommé le grand — qui vint s'enivrer dans un bosquet du parc de Bruxelles, et tous ces papes et ces car-

dinaux qui ont sali la tiare et la pourpre, et tous ces proconsuls de l'antiquité et ces fermiers généraux des temps modernes, qui ont exploité, pressuré, tondu le pauvre peuple; et ces grandes et nobles dames dont Brantôme a raconté les aventures galantes, et tant d'illustres princesses qui menaient de front la luxure et la piété, et ce connétable de Bourbon qui fut traître bien avant Bazaine, et tous ces empoisonneurs qui firent parler de leurs exploits depuis Locuste jusqu'à la Brinvilliers, et tant d'autres coquins et coquines dont l'histoire formerait une encyclopédie du crime, appartenaient-ils à ce xixe siècle tant malmené, tant calomnié par ses propres enfants?

Y a-t-il un livre qui relate plus d'horreurs que la Bible, y a-t-il une légende plus fertile en infamies que celle des Grecs et des Romains? Si dépravés que nous soyons, atteindrons-nous jamais à la hauteur magistrale où planaient les dieux de l'Olympe? Ne soyons donc pas si prompts à nous dénigrer nous-mêmes. Ce siècle immoral est peut-être plus moral que ses devanciers. Les rois n'assujettissent plus les

peuples aux caprices de leurs maîtresses. Le vice a plus de pudeur; il ne s'étale plus avec l'ostentation qui en faisait l'ornement des trônes; et notre âge a de plus que les autres cette effroyable trompette de la renommée, qui s'en va publier à tous les carrefours le retentissement et l'ignominie de tous les vices; il a toujours, fixés sur ses actes, les yeux, perpétuellement ouverts, de cet Argus qui s'appelle la presse et que Mercure n'endort plus aujourd'hui en secouant sur lui les pavots de Morphée comme aux temps de la fable.

Sans doute, si les monstres sont plus rares, les héros sont plus clairsemés. La nature est moins féconde en grands caractères, en puissants génies, en vertus sublimes. Nous cherchons en vain autour de nous les Socrates et les Catons, les Léonidas et les Régulus. Nous n'avons pas même la monnaie d'un Praxitèle, d'un Phidias, d'un Périclès, d'un Raphaël ou d'un Michel-Ange. Nous avons usé l'étoffe dont on faisait les apôtres et les martyrs, mais il suffirait d'une de ces grandes crises qui bouleversent le monde, pour qu'on les vît éclore. Tout homme naît à

son heure, et nos enfants verront peut-être surgir le génie dominateur qui doit changer la face de l'univers.

En attendant, ne nous faisons pas plus mauvais que nous ne sommes. - La société est malade, l'édifice oscille sur sa base. Chez nous le trouble est dans les cœurs. On dirait que la nation est arrivée à cet âge critique où l'organisme se transforme et court le risque de périr. Les esprits ont la fièvre, les affaires sont dans le marasme; les prêtres déclarent la civilisation en péril, mais on ne croit plus aux prêtres, et l'on se demande parfois si les prêtres croient à Dieu. Le monde est armé jusqu'aux dents; les monarques entassent des forêts de canons dans leurs arsenaux, les bourgeois dissimulent des revolvers dans leur gousset. - Certes, ce n'est pas aujourd'hui l'heure des propos légers et des discours frivoles. Et cependant il ne faut point désespérer. Il y eut toujours des foules ignorantes, des bourgeoisies sceptiques et des aristocraties corrompues, mais le progrès ne s'est pas arrêté dans sa marche, et chaque grand bouleversement social a eu pour conséquence

finale, après beaucoup de trouble et d'horreurs, une nouvelle étape vers l'idéal. — Cet idéal, quel est-il? C'est que l'homme devienne son maître. C'est que chaque citoyen, pénétré de la conscience de son droit et de son devoir, soit, à la fois, son propre instituteur, son pontife et son roi. Nous sommes bien loin, sans doute, de cet objectif des sociétés humaines, mais nous v marchons par des voies que la science, chaque jour plus puissante, fraie, aplanit, dirige vers l'asile mystérieux où gît la vérité. - Il serait par trop désolant de croire que l'homme est condamné à tourner toujours dans le même cercle, comme un cheval aveugle dans un manége. — La cage que l'aigle a brisée n'est plus bonne même à contenir un perroquet, et comme l'a dit le poëte :

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas comptés son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et revient affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

II.

Dans ce travail universel, chaque peuple joue son rôle. Le nôtre, depuis bientôt cinquante ans, a été de prouver qu'une petite nation peut vivre heureuse et prospérer sans ambition, sans amour immodéré de la gloire, sans courtiser le despotisme ni l'utopie. Mais, par cela même que nous sommes un petit peuple, et un peuple riche, nous sommes un peuple essentiellement bourgeois. Nous n'avons ni l'élan sentimental de la France, ni l'orgueil hautain de l'Angleterre ou des Etats-Unis, ni l'instinct défiant de la Suisse, ni l'esprit philosophique de l'Allemagne. Nous aimons les plaisirs bruyants et un peu vulgaires, le labeur un peu routinier avec sa constance traditionnelle et sa proverbiale lenteur, les jouissances matérielles plutôt que le rève éthéré; nous affectionnons l'équilibre des forces physiques, et nous ne voulons pas que le cerveau fonctionne aux dépens de l'estomac. Notre horizon borné traçant des limites étroites

à l'imagination du pays, celui ci se résigne dans la possession du bon sens qui l'a arrêté jusqu'à ce jour sur le bord de toutes les sottises.

Un homme d'esprit, me disait un jour : « Pre» nez le premier Français venu, il vous char» mera par son langage et sa verve; mettez
» vingt Français ensemble, ils n'auront plus le
» sens commun. — C'est le contraire pour les
» Belges. Individuellement, vous ne leur trou» verez point de charme. Réunissez cent
» Belges et vous ne parviendrez pas à les
» décider à une folie. »

Je n'ignore pas que, dans ces derniers temps, on a beaucoup argumenté contre nous de l'ardeur de nos querelles politiques.

Des agitations violentes et assurément regrettables, nous ont fait accuser par la presse étrangère d'avoir abandonné le culte et la pratique de la vraie liberté. On a prétendu que nous avions compromis, aux yeux de l'Europe notre vieille et légitime réputation de peuple constitutionnel, ami de l'ordre, de la paix intérieure et de la légalité. Mais a-t-on bien réfléchi aux causes qui ont provoqué en Belgique ce

trouble qu'un ministre a nommé la fièvre émotionnaire? — Elles ont été de deux espèces. Il y a eu une révolte passagère de la conscience publique contre des actes que l'on jugeait malhonnêtes, ce qui est tout à l'honneur du pays. — Il y a une révolte permanente contre un essai de domination étrangère, ce qui n'est pas moins honorable pour la nation, ni moins conforme à toutes les traditions de son histoire. Comment, en effet, qualifier autrement cette prétention d'assujettir la politique nationale, d'asservir nos idées, nos mœurs et nos aspirations à un programme fait à Rome et prescrit au monde civilisé, sous forme d'un ukase revêtu du sceau de Dieu? La Belgique a de tout temps professé cette maxime que « pauvre homme en sa maison est roi. » Eh bien, ce petit peuple en son territoire veut être souverain, et il n'entend pas que des évêques payés par lui, mais nommés par un monarque étranger, prennent à son égard des allures de despotes. Ayons une Église nationale comme la voulaient Marguerite d'Autriche et Marie-Thérèse, et nous nous soumettrons à la loi que nous-mêmes nous aurons faite.

Mais nous éprouvons une invincible répugnance à nous dire les vassaux d'un maître étranger. Qu'il réside à Rome, à Vienne ou à Madrid, peu importe. Les Belges se sont révoltés contre les anciens comtes de Flandre et les ducs de Bourgogne, parce qu'ils étaient Français, contre Philippe II parce qu'il était Espagnol, contre Joseph II parce qu'il était Autrichien, contre Guillaume des Pays-Bas parce qu'il était Hollandais. Ils se révoltent contre le Pape parce qu'il est ou veut être Romain et nous faire imposer son code romain par ses lieutenants romains. Grâce à cette prétention despotique qui confond le temporel avec le spirituel, on est en voie de faire de la Belgique un pays irréligieux qu'il ne voudrait pas être, et un pays de mutins qu'il n'est point.

III

Il n'y a pas, en effet, de peuple plus facile à gouverner. On l'a vu, à une certaine époque, sans roi, sans ministres, sans Chambres et sans budget. Le Roi était en voyage, les ministres démissionnaires, la Chambre sans majorité et le budget remplacé par des crédits provisoires. Supposez une telle situation en France, où l'on s'agite à propos de l'élection d'un sénateur, en Angleterre où le souverain ne peut s'absenter sans avoir pour surveillant un ministre responsable. Chez nous tout marche à merveille dès l'instant où le peuple ne se sent pas opprimé. L'oppression, en vérité, n'est pas facile. Le plus audacieux potentat ne saurait pas distraire un citoyen de ses juges, ni le tenir sous un joug arbitraire, ni l'obliger à des pratiques qui lui répugnent, ni imposer silence à la presse, ni acheter la conscience des magistrats. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, les Flamands ont toujours les dures têtes qui déplaisaient si fort à Charles le Téméraire, et le féroce entêtement qui donna tant de fil à retordre à Charles-Quint. - Ils se faisaient tuer jadis pour leurs priviléges; ils ne souffrent pas aujourd'hui qu'on touche à leurs libertés. Non pas qu'ils soient plus philosophes qu'autrefois et consentent à sacrifier leur repos au triomphe d'une doctrine ou

d'un système. Mais la nation tout entière est faite de l'étoffe de ce gaillard de la rue qui résume la politique en ces mots : « Ne me touche pas, ou je cogne. » Ne me touche pas, cela veut dire ne touche pas à mes intérêts, à mon bien, à ma famille, à mon foyer. C'est toujours la race d'hommes qui tourna le dos à Philippe le Bon, quand il mit le siège devant Calais, et lui dit qu'elle n'avait pas mission de faire les affaires des princes. Peuple très-patriote d'ailleurs, disposé à tous les sacrifices s'ils sont dictés par l'intérêt national, donnant ses fils sans murmurer pour le service de la patrie, mais déclarant la guerre des paysans quand il s'agit de servir des maîtres étrangers; supportant les désastres sans trop murmurer quand ils sont l'effet des circonstances et non d'une exploitation méchante; n'ayant pas plus d'enthousiasmes chevaleresques que de basses rancunes; ne prodiguant pas plus l'encens que la haine; ne se laissant pas plus instiguer que séduire, pratiquant en tout cette maxime de la sagesse bourgeoise: medio tutissimus ibis.

S'il est difficile de faire pénétrer dans les

masses des idées neuves, on ne réussit pas davantage à y acclimater des folies qui feraient fortune en d'autres milieux. Quand on s'étonne de la complaisance avec laquelle le petit bourgeois se laisse voler par d'audacieux spéculateurs, on se trompe à la fois sur les causes de sa faiblesse et de sa résignation. Celui que l'on dit trompé a cru s'engager dans une affaire lucrative: l'opération avorte, le bénéfice espéré se résout en une perte sèche; l'on se console bien vite en se faisant le procès à soi-même. On se dit : « Qu'avais-je besoin d'aller dans cette galère? — Qu'avais-je besoin de livrer mon avoir à ces fieffés coquins? C'est une leçon pour l'avenir. » - Et si vous entendez des gens qui se plaignent, qui poussent des cris à fendre l'âme, qui se disent ruinés et affichent leur ruine, ce sont le plus souvent des gens qui n'ont rien perdu, qui ont acheté des titres au rabais pour se donner une notoriété, se créer une petite influence et spéculer sur ces désastres. Les autres se cachent, ou proposent des compromis.

De quelque façon que l'on envisage les choses, pour peu qu'on veuille se donner la peine de les regarder de près, on en vient toujours à discerner cet esprit pratique qui est le fond du caractère national; avec une légère variante le mot du bonhomme Chrysale:

Oui, prose, si l'on veut; mais la prose m'est chère!

Et cette prose, soyez-en bien sûr, on ne la fait pas sans le savoir.

IV

C'est une idée assez généralement accréditée chez les gens superficiels que l'amour du luxe, qui est la maladie du siècle, entraîne les trois quarts des Belges à dépenser plus que leur revenu. Il n'y a pas de plus grossière erreur. Parcourons les divers degrés de l'échelle sociale, et voyons à quel point ce préjugé se justifie. Y a-t-il une classe plus économe que la noblesse belge? Où sont les grands seigneurs éblouissant la foule par l'éclat de leurs équipages, de leurs livrées, de leurs salons, de leurs dissipations, de leur générosité? Si, par hasard, quel-

que fils de famille mange son patrimoine, on a bientôt fait de le placer sous conseil judiciaire. Si monsieur le comte ou madame la baronne mènent grand train à la ville pendant les trois mois d'hiver, ils ont grand soin de remettre de l'ordre dans leurs petites affaires par un séjour de neuf mois à la campagne. Si quelque descendant des croisés se ruine, c'est pour avoir voulu s'enrichir en se lançant dans quelque entreprise véreuse à laquelle il a prêté l'éclat de son titre et de son blason. Au demeurant, je ne connais rien de plus bourgeois que nos gentilshommes, et s'il existe encore des grands seigneurs, c'est parmi les hauts et puissants barons de l'industrie et de la finance qu'il faut aller les chercher. C'est chez eux que vous trouverez le faste et l'ampleur de la vie à grandes guides. A eux les hôtels princiers, les tables somptueusement servies, les galeries bourrées de chefs d'œuyre : à eux le rôle de Crésus dans le tourbillon social. Le charbon, le fer et la banque tiennent le haut du pavé, et encore, parmi ces nababs de l'industrie et du négoce, les dissipateurs sont clairsemés. Leurs achats sont de bons placements ;

leurs dépenses varient selon leurs bénéfices. On les prend pour des prodigues, et ils thésaurisent! Le gibier, les fruits et les primeurs que nous mangeons viennent le plus souvent des chasses, des serres et des potagers de nos riches. Arrivons aux bourgeois, à ceux qui travaillent pour vivre. Ils sont dans les affaires, et s'ils dépassent leurs ressources, ils font faillite; ce qui n'est pas encore en Belgique, comme aux États-Unis, regardé comme un honneur ou un accident banal. Les jouissances que l'on se donne, dans cette classe si nombreuse de la société, sont le fruit d'un travail constant, pénible et lucratif. Un peu plus bas, avec des moyens plus restreints, on fait des sacrifices pour paraître; on aime le plaisir, la toilette, les spectacles et les bals publics; on s'y montre volontiers en brillant appareil; mais on accomplit des prodiges d'économie; on rattrape sur le boucher ce que l'on paye à la modiste. Continuez à descendre, et vous retrouverez à tous les étages le même procédé d'économie domestique, l'habitude de prendre sur le nécessaire ce que l'on veut donner au superflu. Vous arriverez ainsi par degrés jusqu'à la classe ouvrière et vous y trouverez, avec des nuances diverses, l'application de la même théorie. La famille mange d'autant moins que son chef boit davantage, d'où il résulte qu'en allant au fin fond des choses, on finit par arriver à cette conclusion fatale et désolante que la question ouvrière c'est le cabaret. Le bien-être de l'ouvrier est en raison inverse de la quantité de liquide qu'il ingurgite. Celui qui ne boit pas, met inévitablement en pratique les trois préceptes de l'école de Salerne: sobre, propre et laborieux. L'ouvrier a devant lui deux itinéraires entre lesquels il doit choisir: l'atelier, l'école, la caisse d'épargne, ou bien le cabaret, le mont-de-piété et l'hôpital.

L'artisan se plaint beaucoup de son sort, ou pour mieux dire on se plaint beaucoup en son nom. Et dans la réalité, pour peu qu'il ait quelque instruction, qu'il sache son métier et l'art de se conduire, il est plus heureux que le petit employé, que le petit bourgeois, que le petit rentier.

Son salaire n'est pas invariable; il s'élève en raison de l'habileté que l'ouvrier apporte au tra-

vail; il n'est pas tenu à ces dépenses d'extérieur qui pèsent lourdement sur l'humble fonctionnaire des administrations publiques, sur le commis, sur le détaillant. Célibataire, il lui suffit d'avoir de l'ordre et de la santé pour faire honneur à ses affaires. S'il se marie dans des conditions convenables, sa femme, et plus tard ses enfants. contribuent à l'entretien du ménage. Je connais de ces familles d'ouvriers où tout le monde se pique d'une noble émulation et prépare pour l'avenir des générations de bons bourgeois. Et, si répandu que soit le vice, il y en a bien plus qu'on ne pense de ces modestes intérieurs où le devoir et la prévoyance sont la règle des actions. Je dirai même que la prépondérance de ces éléments honnêtes constitue la force et la sécurité du pays. S'il fallait démontrer que cette prépondérance existe, il n'y aurait qu'à citer l'ardeur qui pousse les enfants du peuple vers les écoles. Il suffit qu'il s'en ouvre une dans un quartier quelconque, école primaire, école d'adultes, école de dessin, de musique, de tout ce que l'on voudra; le local sera bientôt trop restreint pour recevoir la foule des postulants. Si l'on trouve, exception rare, des parents qui privent leurs enfants des bienfaits de l'instruction, c'est qu'ils en ont besoin chez eux pour soigner des enfants plus jeunes, pour vaquer à des occupations indispensables. Telle est précisément la raison pour laquelle il v aurait de si précieux avantages à retirer du système du demi-temps. Il n'y a pas d'enfant qui ne puisse fréquenter l'école pendant une couple d'heures par jour, pourvu qu'elle soit à sa portée. La routine oppose à ce système des objections obstinées, mais une volonté énergique en aurait bientôt raison. Un peu de despotisme en ces matières aiderait à guérir bien des plaies sociales, et ceux qui ont l'autorité en main sont coupables, lorsqu'ils ne l'exercent point au profit d'une aussi noble cause.

Au lieu de forcer le père de famille, sous peine d'amende et de prison, à mettre ses enfants à l'école — alors qu'il ne demande pas mieux — je forcerais l'instituteur, sous peine d'amende et de révocation, de se soumettre aux exigences sociales. J'irais plus avant dans la voie ouverte par l'administration communale

de Bruxelles, qui a créé des aides-instituteurs, et je recruterais le plus possible des adultes pour donner l'instruction aux petits enfants, me préoccupant très-peu des locaux et de bien d'autres détails accessoires, pour lesquels je m'en rapporterais au temps et au progrès. Placé dans l'obligation de servir cet intérêt suprême de l'instruction des masses, je m'inquiéterais médiocrement de respecter ce moule uniforme, cette réglementation brutale, devant laquelle il semble que tout doit plier. Je ferais appel à tous les dévouements, n'en dédaignant aucun, et de même que l'on décerne des prix de propreté et des médailles pour actes de courage et de dévouement, j'instituerais des primes en argent, pour tous les braves gens qui, n'avant rien à faire, se chargeraient d'arracher à l'ignorance, par n'importe quel moyen, les déshérités de tout âge, que des circonstances spéciales privent du pain de l'intelligence et retiennent comme des ilotes hors du monde civilisé. J'organiserais ainsi la milice des instituteurs volontaires et, modifiant au profit de cette idée un mot célèbre d'un grand écrivain, je prendrais

pour cri de ralliement de cette sainte croisade, ces quelques mots : « Celui qui a sauvé un être humain de l'ignorance est un plus grand bienfaiteur de l'humanité que celui qui a gagné vingt batailles. »

V

J'espère qu'on me pardonnera d'avoir cousu quelques réflexions sérieuses à un petit livre qui n'a d'ailleurs aucune prétention dogmatique. Il me semble qu'à l'heure où l'on s'occupe avec tant d'ardeur de la civilisation des nègres, c'est un devoir sacré de ne rien oublier de ce qui touche aux nègres de la civilisation. Le trait caractéristique de notre activité intellectuelle, dans ces derniers temps, a été un mouvement prononcé en faveur de la création d'écoles. — Des écoles, encore des écoles et toujours des écoles, telle est la noble et sereine préoccupation de tous les bons esprits. Encourageons cette tendance et tâchons autant que possible de la développer, de lui donner des

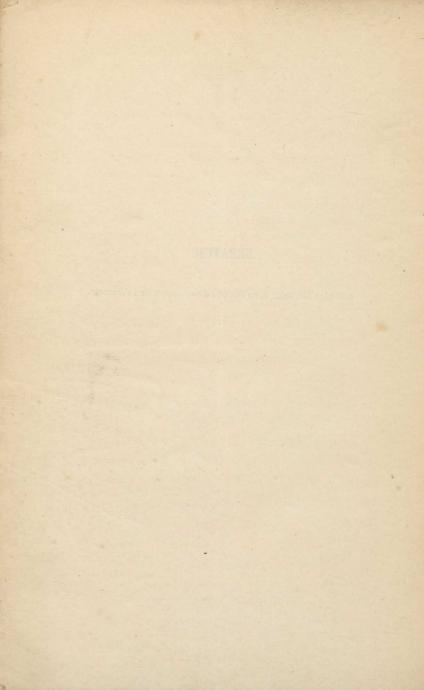
ramifications partout, dans toutes les classes de la société, d'y entraîner les pauvres comme les riches, de faire en sorte que cette graine produise des fruits. La passion de cette grande œuvre paraît s'être emparée de toutes les consciences; il faut qu'elle trouve chaque jour un stimulant plus vif dans les sympathies publiques. Il est beau de voir quêter, danser, racler, festoyer, batifoler, cavalcader partout au bénéfice de l'instruction.

Ce patriotique effort, qui ne fait que de naître, grandira, grossira, le ruisseau deviendra rivière, la rivière deviendra fleuve, entraînant dans son flot vainqueur l'adhésion de toutes les forces vives du pays. L'entreprise est dans son germe; elle tend à créer des écoles, elle fera des livres, elle fera des maîtres, elle fera des hommes, et dans un quart de siècle, on s'arrêtera avec surprise, on se découvrira avec respect devant l'admirable travail accompli par une nouvelle génération de citoyens, issue et nourrie des principes de la glorieuse génération de 1830.

Et l'on dira des Belges dans le monde : Ils proclamèrent les premiers la liberté de l'enseignement : — ils la fécondèrent par l'enseignement de la liberté.

Et, grâce à cet inappréciable bienfait de l'instruction générale, grâce à cette éducation virile qui aura pénétré jusqu'au fond des couches encore inexplorées, l'on pourra inscrire sur le fronton de notre édifice social, cette devise, qu'aucune autre ne pourrait égaler:

Ici chaque père de famille est l'instituteur de ses enfants.



ERRATUM.

A la page 246, ligne 8, au lieu de : disparaître, lisez : s'évanour.

A LA MÊME LIBRAIRIE

(Volumes à 5 fr. 75, sauf indication contraire)

ANDERSEN. - Contes (Traduction Levssac) | J.-H. ROSNY. - Le Bilatéral. 6 fr. 75. (1" EDIT. SUR VELIN 10 fr.)

G. APOLLINAIRE. - L'Hérésiarque.

BARBEY D'AUREVILLY. - Polémiques d'hier.

- Dernières Polémiques.

E. BARRET-BROWNING .- Aurora Leigh.

- Poèmes et Poésies.

BJÆRNSTJERNE-BJÆRNSON. - Au delå des Forces.

- Un Gant: Le Nouveau Système.

LÉON BLOY. - Bellusires et Porchers. 6 fr. 75.

Propos d'un Entrepreneur de démolitions.

- Le Sang du Pauvre. 6 fr. 75.

- Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam.

- Lettres à sa fiancée (sur vélin LAFUNA). 22 fr. (EDIT. ORD. 7 fr.)

ELEMIR BOURGES. -- La Nef. EDITION COMPLÈTE (SUR VÉLIN LAFUMA). 55 fr.

- Le Crépuscule des Dieux.

BRIEUX. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. Théâtre complet. Le vol. 9 fr.

JACQUES CHARDONNE. - L'Épithalame. ROMAN. 2 VOL.

CHTCHEDRINE. - Les Messieurs Golovieff. 6 fr. 75.

MARGUERITE COMERT. - Mes Images. ABEL FAURE. - L'Individu et l'Esprit d'autorité.

- L'Individu et les Diplômes.

PAHL GÉRALDY. - Toi et Moi. Poènes. - Aimer. 6 fr.

ÉMILE GUILLAUMIN. - La Vie d'un Simple (Journal o'un Fermier).

LÉON HENNIOUE. - Un Caractère.

- Pœuf, 2 fr. 80.

IBSEN. - Le Canard sauvage.

- Solness le Constructeur.

- La Dame de la Mer. Un Ennemi du Peuple, 1 vol.

SELMA LAGERLOF. - La Légende de Gösta Berling. 6 fr. 75.

- Jérusalem en Dalécarlie. 6 fr. 75.

- Jérusalem en Terre Sainte. 6 fr. 75.

- L'Immolation.

RUDYARD KIPLING. - Lettres de Marque.

- Au Hasard de la Vie.

- La Cité de l'Épouvantable Nuit.

- Parmi les Cheminots de l'inde. Une vrale Florte. I val.

- Nouveaux Contes des Colfines.

- Trois Troupiers.

- Brugglesmith. - Chez les Américains.

KROPOTKINE. - Autour d'une Vie. MEMOIRES, 2 VOL. A 5 fr.

- La Grande Révolution. - Champs-Usines-Atellers.

- La Conquête du Pain.

JEAN LORRAIN. - Les Lépillier.

- Très Russe. - Modernités.

PIERRE MILLE. - Paraboles et Diversions.

MARLOWE. - Théâtre. 2 vol.

T. de QUINCEY. — Les Confessions d'un Mangeur d'Opium.

Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'Opium.

SHELLEY. - Œuvres Poétiques. 3 vol. - Œuvres en Prose.

STEVENSON. - FRIEVAL

STRINDBERG. - La Danse de Mort.

SWINBURNE. - Chants d'ayant l'Aube.

A. SCHNITZLER. - Anatole.

- La Ronde.

TOURGUENIEFF. - Dimitri Roudine. 6 fr. 75.

PIERRE VEBER. - Les Belles Histoires.

OSCAR WILDE. - Intentions.

- Le Crime de Lord Arthur Savile.

- Le Portrait de Dorian Gray. - La Maison de la Courtisane.

- Une Maison de Grenades.

- Théâtre. 3 vol.

St. E. WHITE. - Terres de Silence.

TOLSTOI. - Œuvres complètes. TRADUCTION LITTÉRAIRE ET INTÉGRALE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX.

SOMMAIRE DES TYPES ET SILHOUETTES.

AU LECTEUR.

TEMPS D'ÉTUDES.

A TRAVERS LA POLITIQUE.

INTERMÈDE MUSICAL.

ART ET ARTISTES.

JOURNAUX ET JOURNALISTES.

NOS GENS DE LETTRES.

LE THÉATRE.

L'ADMINISTRATION.

VUE D'ENSEMBLE.



Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel: bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.